

Alcatraz contre les traîtres de Nalhalla

Brandon Sanderson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRANDON
SANDERSON

ALCATRAZ

CONTRE LES TRÂÎTRES DE NALHALLA



*Alcatraz contre les
traîtres de
Nalhalla*

Alcatraz [3]

Brandon Sanderson

Poche (2013)

Etiquettes:jeunesse - fantasy

Je m'appelle Alcatraz Smedry et je suis un type super. Non vraiment. Génial même. En tout cas, c'est l'avis de mes nombreux fans ici à Nalhalla, la grande cité des Royaumes Libres. Le problème, c'est que je n'ai pas que des admirateurs. J'ai aussi un paquet d'ennemis, et on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous à Nalhalla. Il y a toujours ces fourbes Bibliothécaires qui prétendent cette fois vouloir faire la paix. Et leur chef, l'ignoble Celle dont on ne peut prononcer le nom, qui aime tout particulièrement tricoter des écharpes et donner les gens en pâture aux loups. Oh, et puis ma mère, la sournoise Shasta, n'est pas loin non plus... Bref, je sens que mon séjour ne sera pas de tout repos. Heureusement que je suis un génie. Pas vrai ?

À Jane, dont les efforts pour me donner
l'air
à la mode sont si touchants que je
n'arrive même plus
à me convaincre de porter des chaussettes
dépareillées.
(Sauf le jeudi.)

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis génial.

Sérieusement. Je suis le type le plus génial que vous ayez jamais croisé dans un livre. Ou que vous y croiserez jamais. Personne ne m'arrive à la cheville. Je suis Alcatraz Smedry, l'incroyable, l'hallucinant.

Si vous avez lu les deux premiers volumes de mon autobiographie (et j'espère bien que oui, sinon je me moquerai de vous plus tard), vous serez sans doute surpris de me voir si positif. J'ai déployé des efforts surhumains dans ces bouquins pour vous amener à me haïr. Dans le tome 1, je vous ai annoncé sans détour que je n'étais pas quelqu'un de bien. Dans le 2, je vous ai montré que j'étais un menteur.

J'avais tort. Je suis en réalité un gars vraiment super, totalement fantastique. Je suis peut-être un poil perso parfois, mais je n'en reste pas moins plutôt prodigieux dans l'ensemble. Je voulais juste que vous le sachiez.

Vous vous souvenez peut-être, après avoir parcouru les deux premiers livres de l'histoire de ma vie (à supposer que mon génie éblouissant ne vous ait pas distrait de ce genre d'informations), que cette série sort simultanément dans les Royaumes Libres et au Chutland. Mes lecteurs des Royaumes Libres (Mokia, Nalhalla et j'en passe) tiennent entre les mains un ouvrage autobiographique dévoilant la vérité sur ma fulgurante ascension vers la gloire. Au Chutland (dans des endroits comme les États-Unis, le Mexique, le Canada ou l'Europe), le tout est publié comme un roman de Fantasy afin de déjouer la surveillance des agents Bibliothécaires.

Les uns comme les autres ont besoin de ce livre. Ils ont besoin de savoir que je ne suis pas un héros. Et j'ai finalement décidé que la meilleure façon de vous le prouver, c'était de vous répéter, encore et encore, à quel point je suis un être merveilleux, génial, mirifique.

Vous finirez par comprendre.

Chapitre 1

Et donc j'étais là, suspendu la tête en bas sous un énorme oiseau de verre, filant à une vitesse hallucinante au-dessus de l'océan et pas en danger du tout.

Vous avez bien lu. Je n'étais absolument pas en danger. Je n'avais même jamais été autant en sécurité de toute ma vie, et ce malgré le vide vertigineux qui s'étendait sous moi. (Ou plutôt au-dessus de moi, vu que je me tenais à l'envers.)

J'avancai avec précaution. J'avais enfilé de gros godillots translucides équipés de semelles spéciales en Verre Grappin, qui me permettaient d'adhérer à toutes sortes de parois de verre et m'empêchaient de tomber tête la première (littéralement) vers une mort certaine.

Si vous m'aviez vu alors, vous vous seriez sans doute dit que, entre le hurlement du vent et les remous inquiétants de la mer, ma position était particulièrement périlleuse. Mais tout est relatif. Vous comprenez, j'avais passé mon enfance dans une foulditude de familles d'accueil du Chutland, c'est-à-dire en territoire ennemi. Depuis ma naissance, les Bibliothécaires m'avaient minutieusement surveillé, dans l'attente du jour où mon père me ferait parvenir un sac de sable très spécial.

J'avais reçu ledit sac. Ils l'avaient volé. Je l'avais récupéré. Et maintenant, je me retrouvais les pieds collés au ventre d'un oiseau de verre géant. Simple, vraiment. Si ce n'est pas clair, permettez-moi de vous conseiller de toujours commencer une série par les tomes 1 puis 2, au lieu de vous lancer directement dans le troisième volume.

Hélas, je sais bien que certains Chutlandais ont du mal à compter jusqu'à trois. (Dans les écoles sous contrôle bibliothécaire, on ne veut pas que vous soyez capables d'effectuer des opérations complexes.) Voilà pourquoi je vous ai préparé ce petit guide, aussi bref qu'utile.

Définition de « Tome 1 » : l'endroit idéal pour démarrer une série. Vous reconnaîtrez le « Tome 1 » au petit chiffre 1 inscrit sur son dos. Les Smedry dansent de joie quand vous commencez par le tome 1. L'entropie, elle, vous fait les gros yeux pour avoir eu l'intelligence d'organiser le monde.

Définition de « Tome 2 » : le livre à lire *après* le tome 1. Si vous attaquez par le tome 2, je me moquerai de vous. (Bon, d'accord, je me moquerai de vous dans tous les cas. Mais franchement, vous tenez tant que ça à me tendre des perches ?)

Définition de « Tome 3 » : le pire point de départ possible (pour l'instant). Si vous commencez ici, je vous balancerai des trucs à la figure.

Définition de « Tome 4 » : et... comment espérez-vous lire celui-là en prem's, hein ? Je ne l'ai même pas encore écrit. (Vous avez inventé une machine à voyager dans le temps ? Fourbes que vous êtes.)

Or donc, si vous avez zappé *Alcatraz contre les Ossements du Scribe*, vous avez loupé plusieurs épisodes capitaux. Notamment : une visite à la légendaire Bibliothèque d'Alexandrie, une gadoue au vague goût de banane, des Conservateurs spectraux qui rêvent de vous bouffer l'âme, des dragons de verre géants, le tombeau d'Alcatraz Premier et (c'est le plus important) un débat conséquent sur les petites peluches qu'on retrouve parfois tapies au creux de son nombril. En ne lisant pas ce deuxième opus, vous venez aussi d'obliger un paquet de gens à perdre une minute de leur vie, minute qu'ils auraient pu consacrer à autre chose qu'à se coltiner ce résumé. J'espère que vous êtes contents de vous.

Le pas pesant, j'approchai d'une silhouette solitaire postée sur le poitrail du volatile. Je me faufilai entre de gigantesques ailes transparentes qui battaient l'air en rythme, puis slalomai entre deux pattes repliées sous le corps de l'engin. Le vent hurlait à mes oreilles et me malmenait de toutes parts. L'oiseau, qui portait le doux nom de *Busebise*, n'était certes pas aussi majestueux que notre précédent vaisseau, le *Dragonaute*. Mais il était quand même doté de cabines qui offraient le plus grand luxe au voyageur.

Naturellement, attendre à l'intérieur ne serait jamais venu à l'idée de mon grand-père. Non, lui ne trouvait rien de mieux que de crapahuter sur la carlingue pour aller se planter dehors, sur le ventre de l'engin, afin d'admirer la mer en direct. Je luttai contre le vent pour le rejoindre et puis, soudain, le souffle disparut. Je me figeai, sous le choc, tandis qu'une de mes bottes se plaquait mécaniquement sur la paroi lisse.

Papi Smedry sursauta.

— Nom d'un Rothfuss Rotatif ! s'exclama-t-il. Je ne t'avais pas entendu arriver, fiston !

— Désolé, m'excusai-je dans un cliquètement de croquenots.

Le vieil homme portait son éternel smoking noir, très stylé, qui, à ses yeux, lui permettait de se fondre dans la masse au Chutland. Son crâne quasi chauve était garni d'une couronne ébouriffée de cheveux blancs à laquelle faisait écho une impressionnante moustache tout aussi blanche et broussailleuse.

— Où est passé le vent ? demandai-je.

— Hmm ? Oh, ça...

Il tapota ses lunettes du bout du doigt. Elles étaient vertes, mouchetées, et équipées de Verres oculatoires, un type de verre magique qui, une fois activé par un Oculateur comme Papi Smedry ou votre humble serviteur, avait des effets fort intéressants. (Les effets en question, malheureusement, n'incluent pas d'imposer aux paresseux la lecture des deux premiers tomes de ces mémoires, ce qui m'éviterait d'avoir à tout réexpliquer chaque fois.)

— Des Verres Boutevent ? questionnai-je. Je ne savais pas qu'on pouvait les utiliser comme ça.

J'avais naguère possédé une paire de Boutevent, qui m'avait servi à cracher des jets d'air capables de faire décoller deux personnes à dix mètres du sol.

— Il faut pas mal d'entraînement, fiston, répondit gaiement mon grand-père. Je crée une bulle de vent qui souffle très précisément dans la direction opposée à l'air qui vient vers moi et qui, par conséquent, l'annule.

— Mais... dans ce cas, je devrais moi aussi être repoussé par ta bulle, non ?

— Plaît-il ? Non, bien sûr que non. D'où sors-tu une telle idée ?

— Euh... des lois de la physique ?

(Ce qui est une réponse assez curieuse quand on pense que celui qui la prononçait était en train de pendouiller la tête en bas grâce à des bottes en verre magique.)

Le vieil homme éclata de rire.

— Elle est bonne ! Très drôle, petit, dit-il en posant une main sur mon épaule.

Les habitants des Royaumes Libres, à l'instar de mon grand-père, trouvent hilarants certains concepts inventés par les Bibliothécaires, comme la physique, qui à leurs yeux est un grand n'importe quoi. À mon avis, c'est un peu injuste envers les Bibliothécaires. La

physique n'est pas absurde, mais c'est une science incomplète.

La magie et la technologie des Royaumes Libres obéissent à leur propre logique. Prenez le *Busebise*, par exemple. Il se déplaçait grâce à un moteur dit « silimatique » combinant différents types de sables et de verres. Les Talents des Smedry et les pouvoirs oculatoires relevaient de la « magie » parce que seuls quelques individus particuliers pouvaient les manier. Ce que tout un chacun pouvait activer et utiliser (comme le moteur silimatique ou les godasses à mes pieds) était défini comme « technologie ».

Pourtant, à force de fréquenter les gens des Royaumes Libres et leurs inventions, j'en venais à douter sérieusement de cette distinction.

— Papi, repris-je soudain. Je t'ai raconté que j'avais réussi à augmenter la puissance de bottes en Verre Grappin simplement en les touchant ?

— Hmm ? Quid ?

— J'ai injecté une charge de puissance supplémentaire dans des chaussures comme celles-là, répétais-je en désignant mes croquenots. Rien qu'en mettant la main dessus. C'était comme si j'étais devenu une source d'énergie, une espèce de pile, quoi.

Mon grand-père garda le silence.

— Et si les Verres oculatoires fonctionnaient de la même façon ? continuai-je. Être un Oculateur ne serait du coup pas aussi limité qu'on le croit. On pourrait agir sur des tas d'autres genres de verres. Non ?

— J'ai l'impression d'entendre ton père, fiston. Il a une théorie qui recoupe exactement ce dont tu parles.

Mon père. J'eus un regard vers le cockpit du *Busebise*. Au bout d'un moment, je me tournai de nouveau vers Papi Smedry qui m'observait à travers ses Verres Boutevent.

— Tu te souviens de la paire que tu m'avais donnée ? commençai-je en indiquant ses lunettes. Je... euh, je l'ai cassée.

— Ah ! s'exclama-t-il. Rien d'étonnant, petit ! Ton Talent est assez puissant.

Mon Talent était une capacité magique à briser les choses. Tout Smedry (même ceux qui ne le sont que par alliance) a un Talent. Ainsi, mon grand-père a le don de se présenter en retard à tous ses rendez-vous.

Nos Talents étaient à la fois une bénédiction et un fléau. Celui de Papi, par exemple, pouvait s'avérer très utile quand il avait un rencard avec la mort ou le perceuteur. Mais d'un autre côté, le vieux bonhomme n'avait pas pu arriver à temps pour empêcher les Bibliothécaires de s'emparer de mon héritage.

Papi Smedry, une fois n'est pas coutume, sombra dans le silence tandis que nous contemplions l'océan qui semblait suspendu au-dessus de nos têtes et qui déroulait son tapis houleux à perte de vue vers l'ouest. Vers Nalhalla, ma patrie, bien que je n'y aie encore jamais mis les pieds.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

— Plaît-il ? Non, tout va très bien ! Comment, mais nous avons sauvé ton père des griffes des Conservateurs d'Alexandrie, rien de moins ! Tu as d'ailleurs manifesté une présence d'esprit toute smedrienne. Bravo, bravo. Nous avons vaincu !

— Oui, concédai-je, sauf que ma mère est maintenant en possession d'une paire de Verres de Rashid.

— Ah. Certes.

Les Sables de Rashid, qui étaient à l'origine de tout cet imbroglio, avaient été fondus pour créer des Verres permettant de traduire n'importe quelle langue. Mon père avait réussi (allez savoir comment) à rassembler les grains mythiques et à m'en envoyer suffisamment pour façonner une unique paire de lunettes. Il avait gardé le reste et confectionné une paire pour lui. Suite au semi-désastre de notre escapade à Alexandrie, ma mère était parvenue à la lui piquer. (Heureusement, j'avais toujours la mienne.)

Pour résumer, si elle s'associait à un Oculateur, elle pouvait désormais lire la Langue Oubliée et percer les antiques secrets du peuple Incarna, leurs merveilles technologiques et magiques, leurs avancées en matière d'armement. Ce qui posait un léger problème, vu que ma mère, figurez-vous, était une Bibliothécaire.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? repris-je.

— Je ne sais pas trop, admit Papi. Je compte en parler au Conclave des Rois. Ils devraient avoir quelque chose à dire sur le sujet, oh oui !

Il se ragaillardit soudain.

— Enfin, poursuivit-il, inutile de se faire du souci maintenant. J'imagine que tu n'es pas venu jusqu'ici pour entendre les tristes élucubrations de ton papi préféré, n'est-ce pas ?

Je faillis rétorquer qu'il était mon *seul* papi. Puis je réfléchis à ce que signifierait avoir effectivement un unique grand-père. Gloups !

— En fait, avouai-je, je voulais te poser une question à propos de mon père.

— Quelle question, fiston ?

— Il a toujours été aussi...

— Distrain ?

Je hochai la tête.

Le vieil homme soupira.

— Alcatraz, ton père a un tempérament passionné. Tu sais que j'ai toujours été contre sa décision de te laisser grandir au Chutland... Mais il faut bien reconnaître qu'il a accompli de grandes choses. Il y a des millénaires que les chercheurs tentent de décrypter la Langue Oubliée ! J'étais persuadé que c'était infaisable. Sans oublier qu'à ma connaissance, aucun Smedry n'a jamais poussé aussi loin que lui la maîtrise de son Talent.

À travers le cockpit translucide, je distinguai quelques formes humaines, nos compagnons de route et d'aventure. Mon père était parmi eux, un homme qui avait hanté toute mon enfance par son absence. Je m'étais imaginé qu'il serait... eh bien, un peu plus enthousiaste de me rencontrer.

Même si, d'accord, il m'avait abandonné à la naissance.

Papi posa une main sur mon épaule.

— Ne fais pas cette tête d'enterrement, gamin ! Par les Armoires d'Abraham ! Tu vas bientôt visiter Nalhalla pour la première fois ! Tout finira par s'arranger, tu verras. Repose-toi, profite. Ces derniers mois ont été chargés pour toi.

— On est encore loin ? demandai-je.

Nous avions décollé tôt le matin et volé sans escale. Nous avions campé deux semaines devant la Bibliothèque d'Alexandrie pendant que mon oncle Kaz regagnait Nalhalla et nous envoyait un véhicule. (Il avait décidé avec mon grand-père qu'il voyagerait plus vite seul. Comme tout Smedry, Kaz est doté d'un Talent – en l'occurrence celui de se perdre de façon très spectaculaire – qui peut se montrer tout à fait imprévisible.)

— Pas trop, répondit le vieillard en tendant un bras. On n'est pas loin du tout.

Je suivis la direction qu'il indiquait et je le vis enfin. Un continent commençait à se dessiner à l'horizon. J'avancai d'un pas, plissant les yeux. Une cité jaillissait fièrement de la côte, baignée par le soleil de midi.

— Des châteaux ? murmurai-je comme nous approchions encore. Nalhalla est bourrée de châteaux ?

Il y en avait des douzaines, peut-être des centaines. Toute la ville n'était qu'un enchevêtrement de forteresses s'élançant vers le ciel, de tours hautaines et de flèches délicates. De drapeaux claquant à leur sommet. Chaque bâtiment avait une architecture et une forme qui lui étaient particulières et de majestueux remparts entouraient le tout.

Trois édifices se détachaient du lot. Le premier, une imposante masse de pierre noire, s'élevait au sud. Ses murs étaient hauts et lisses et dégageaient une impression de puissance, comme une montagne. Ou un culturiste vraiment mastoc. Au cœur de la cité se nichait une étrange construction blanche ; on aurait dit une pyramide flanquée de tours et de balustrades. Elle arborait une oriflamme si énorme et d'un rouge si éclatant que je n'avais aucun mal à la distinguer depuis mon poste d'observation.

Enfin, sur ma droite, au nord, je découvris la citadelle la plus bizarre de toutes. Ça ressemblait à un immense champignon de cristal. Mesurant plus de trente mètres de haut et le double en largeur, la chose semblait avoir poussé d'un coup dans un quartier qu'elle plongeait dans son ombre colossale. Juché sur la cime du champignon, un château plus traditionnel étincelait au soleil, à croire qu'il avait été taillé dans le verre.

— Crystallia ? supposai-je.

— Absolument, confirma Papi Smedry.

Crystallia, demeure des Chevaliers crystalliotes, protecteurs jurés du clan Smedry et des familles royales des Royaumes Libres. Je levai les yeux vers le *Busebise*, où se trouvait Bastille, qui attendait toujours de passer en jugement pour avoir perdu son épée au Chutland. Son retour au pays risquait d'être moins agréable que le mien.

Mais voilà, je n'arrivais pas à me concentrer là-dessus pour l'instant. Je rentrais *chez moi*. J'aimerais pouvoir vous expliquer ce que je ressentais en voyant Nalhalla pour la première fois. Je n'étais ni excité comme une puce ni délirant de joie. J'éprouvais un sentiment bien plus paisible. Imaginez que vous ayez dormi d'un sommeil incroyablement réparateur et que vous vous réveilliez en

pleine forme.

C'était parfait. Serein.

Il était donc temps que quelque chose explose.

Chapitre 2

Je hais les explosions. Non seulement elles sont généralement mauvaises pour la santé, mais en plus, elles sont tellement exigeantes ! Chaque fois qu'il en déboule une, vous êtes obligé d'y consacrer toute votre attention et d'interrompre ce que vous étiez en train de faire auparavant. En fait, vues comme ça, les explosions ressemblent étonnamment aux petites sœurs.

Heureusement, je ne vais pas parler de l'explosion du *Busebise* pour l'instant. Non, je vais vous entretenir d'un sujet totalement différent : les poissons panés. (Je fais ce genre de trucs tout le temps, autant vous habituer.)

Les poissons panés sont, sans le moindre doute, l'invention la plus infecte de l'histoire de l'humanité. Le poisson, à la base, c'est pas terrible. Mais pané... disons qu'il élève l'infectedité à un niveau jamais atteint. C'est un peu comme s'il n'existait que dans le but d'obliger les écrivains (dont votre humble serviteur) à imaginer de nouveaux mots pour les décrire, tant le vocabulaire commun peine à rendre son horribilité. Je pense que je vais opter pour *çapudég*.

Définition de *çapudég* : « Adj. Désigne un objet, être, etc., aussi infect que le poisson pané. » (Remarque : ce terme ne peut s'employer que pour décrire les poissons panés eux-mêmes, puisque l'on n'a toujours rien trouvé d'aussi *çapudég*. Cela dit, le capharnaüm plein de saletés et de moisissures sous le lit de Brandon Sanderson s'en approche.)

Pourquoi est-ce que je vous parle des poissons panés ? Tout simplement parce qu'en plus d'être une plaie universelle, ils se valent tous plus ou moins. Si vous n'aimez pas ceux d'une certaine marque, il y a de fortes chances pour que vous n'en appréciez aucun.

Le truc, c'est que je me suis rendu compte que les gens avaient tendance à traiter les livres comme du poisson pané. Ils en essaient un et ils s'imaginent qu'ils les ont tous testés.

Les livres ne sont pas des poissons panés. Certes, ils ne sont pas tous aussi géniaux que celui que vous avez entre les mains ; toutefois, ils sont d'une telle variété que ça vous en donnerait presque le tournis. Et même au sein d'un genre particulier, on peut

tomber sur deux bouquins totalement différents.

Nous y reviendrons. Pour le moment, efforcez-vous de ne pas prendre la littérature pour du poisson pané. (Et si jamais on vous force à manger l'un ou l'autre, choisissez le bouquin. Croyez-moi.)

Le flanc droit du *Busebise* explosa.

L'engin piqua du nez dans une nuée de débris de verre. Juste à côté de moi, une des pattes de l'oiseau se détacha et le monde fit un salto, puis se tordit. Je me serais cru sur un manège dessiné par un fou.

À cet instant, mon cerveau en panique finit par comprendre que le panneau de verre auquel mes bottes adhéraient toujours fermement collées s'était détaché du *Busebise*. Celui-ci volait encore, tant bien que mal. Moi par contre, non. (À moins de considérer que se précipiter en chute libre vers une mort certaine à des centaines de kilomètres à l'heure équivaut à « voler ».)

Le paysage autour de moi devenait indistinct. Le grand morceau de verre sur lequel je me trouvais multipliait les vrilles à mesure que le vent le ballottait de-ci de-là comme un vulgaire bout de papier. Il fallait agir vite.

Casse ! pensai-je en relâchant une salve de Talent dans mes jambes. Mes croquenots éclatèrent, instantanément imités par le fragment de vaisseau. Je fus immédiatement enveloppé d'un essaim de tessons, mais au moins, j'avais cessé de tournoyer dans les airs. Sous mes pieds, l'océan. Aucune des paires de lunettes dont je disposais ne pouvait me sauver. Je n'avais sur moi que mes Verres d'Oculateur et mes Traducteurs. Tous les autres, je les avais brisés, donnés ou rendus à Papi Smedry.

Il ne me restait donc plus que mon Talent. Je tendis les bras dans le vent hurlant. Je m'étais toujours demandé jusqu'où je pouvais pousser mon don. Était-il capable, par exemple, de... Je fermai les yeux pour mieux rassembler mes forces.

casse ! braillai-je intérieurement au moment où je laissai la puissance fuser de mes mains.

Rien.

Je rouvris les yeux, terrifié. Les vagues fonçaient vers moi. Elles fonçaient vers moi. Elles fonçaient vers moi. Elles... euh, fonçaient encore vers moi.

Elle prend un sacré bout de temps, cette chute fatale, songeai-je.

J'avais la nette impression de tomber et pourtant la mer, à quelques mètres sous moi, n'avait plus l'air de se rapprocher.

Je regardai de nouveau vers le haut. Et là, je vis, dégringolant dans ma direction, Papi Smedry, les pans de son smoking flottant au vent, la mine extrêmement concentrée et la main tendue vers moi.

Il est en train de me faire arriver en retard à l'impact ! réalisai-je. J'avais réussi, une ou deux fois, à enclencher mon Talent à distance. Mais c'était difficile et tout à fait imprévisible.

— Papi ! criai-je, tout excité.

Sur quoi, il me percuta la tête la première et nous nous écrasâmes ensemble dans l'océan. L'eau était froide et mon cri de surprise tourna vite au gargouillement indistinct.

Je refis surface, hoquetant et crachotant. Heureusement, la mer était assez calme (bien que glaciale) et les vagues pas trop méchantes. Je redressai mes lunettes (qui, incroyable mais vrai, étaient toujours sur mon nez) et observai les alentours à la recherche de mon grand-père. Quelques secondes plus tard, il apparut, la moustache tombante et la couronne de cheveux plaquée sur le crâne quasi chauve.

— Par les Waters du grand Westerfeld ! s'exclama-t-il. Voilà qui était amusant, n'est-ce pas gamin ?

Pour toute réponse, je frissonnai.

— Bien, alors maintenant prépare-toi, prévint-il.

Il paraissait terriblement fatigué tout à coup.

— À quoi ? demandai-je.

— Je nous fais arriver en retard à une partie de cette chute, petit. Mais je ne peux t'éliminer totalement et je crois que je ne vais pas tenir beaucoup plus longtemps !

— Tu veux dire que...

Je ne finis pas ma phrase, terrassé par le choc. C'était comme si j'étais tombé dans l'eau une deuxième fois. L'impact me coupa le souffle. Je fis un nouveau plongeon, gelé et débousolé, avant de m'obliger à remonter vers la lumière, tout là-haut. Je jaillis à l'air libre et m'emplis les poumons.

Et alors... rebelote. Mon grand-père avait morcelé notre grande dégringolade en petites étapes, mais ces descentes à répétition n'en restaient pas moins dangereuses. Je sombrai encore, tandis que Papi s'efforçait de se maintenir à flot. Il s'en sortait mieux que moi.

Je me sentis soudain nul. J'aurais dû être capable de faire quelque chose avec mon Talent. On me rabâchait à longueur de journée que mon don de casse-tout était très puissant et, effectivement, j'avais accompli quelques exploits grâce à lui. Mais je ne le maîtrisais toujours pas aussi bien que Papi Smedry ou mes cousins, et j'en étais un rien jaloux.

D'accord, je n'étais au courant de la nature de mon Talent et de mon rôle en tant que Smedry que depuis quatre mois. Mais c'est dur d'être positif quand on est en train de se noyer. Aussi, j'optai pour la solution la plus raisonnable : je m'évanouis.

À mon réveil, je n'étais pas (heureusement) mort, sauf que plusieurs parties de mon corps auraient préféré que je le sois. J'avais mal plus ou moins partout, comme si on m'avait fourré dans un punching-ball qu'on avait ensuite passé au mixeur. J'ouvris les yeux en grognant. Une jeune fille svelte était à genoux à côté de moi. Elle avait de longs cheveux argentés et portait un uniforme à la coupe militaire.

Et elle avait l'air furieuse. Exactement comme d'habitude.

— Tu l'as fait exprès ! accusa Bastille.

Je me redressai, une main sur la tempe.

— Oui, Bastille, répondis-je. Je passe mon temps à essayer de me faire tuer juste pour t'embêter.

Elle me dévisagea. Je voyais bien que quelque part, elle était vraiment persuadée que nous autres Smedry flirtions avec le danger dans le seul but de lui compliquer la vie.

Mon jean et mon T-shirt étaient trempés et je gisais dans une flaque d'eau salée. Je n'avais pas dû rester inconscient bien longtemps. J'aperçus un grand pan de ciel bleu au-dessus de moi et, sur ma droite, le *Busebise*, agrippé à un mur par sa dernière patte intacte. Je compris soudain que je me trouvais sur une espèce de tour de château.

— Australie a réussi à guider le *Busebise* jusqu'à ton grand-père et toi, expliqua Bastille avant même que je lui aie posé la question. On vous a repêchés. On ignore encore ce qui a causé l'explosion. C'est parti d'une des cabines, on n'en sait pas plus.

Je me levai avec effort et contemplai le vaisseau silimatique. Il avait une aile couverte de fissures et, ainsi que j'avais pu le constater de très près, il lui manquait un grand pan de verre au niveau du poitrail.

Papi Smedry, assis contre une rambarde, m'adressa un faible geste de la main quand il me vit regarder dans sa direction. Les autres essayaient tant bien que mal de descendre du *Busebise*. La déflagration avait soufflé le marchepied.

— Je vais chercher de l'aide, annonça Bastille. Va t'occuper de ton grand-père et, s'il te plaît, fais en sorte de ne pas dégringoler de la tour pendant mon absence.

Sur ce, elle dévala un escalier qui descendait vers l'intérieur du château.

Je m'approchai du vieux bonhomme.

— Ça va ?

— Naturellement, fiston, naturellement.

Il me sourit, agitant sa moustache détrempée. Je ne l'avais vu aussi épuisé qu'une fois : après notre combat contre Blackburn.

— Merci d'être venu à mon secours, dis-je en me posant à côté de lui.

— Ce n'est qu'un juste retour des choses, plaisanta-t-il. C'est grâce à *toi* que j'ai pu m'en sortir lors de notre infiltration de la Bibliothèque, si je ne m'abuse.

En l'occurrence, ça avait surtout été un coup de chance. Je regardai le *Busebise*, d'où nos compagnons cherchaient toujours à s'extraire.

— Si seulement j'arrivais à manier mon Talent aussi bien que toi.

— Comment ?! Mais, Alcatraz, tu t'en sors à merveille ! Je t'ai vu faire éclater le panneau de verre sur lequel tu étais coincé. Je n'aurais jamais réussi à t'avoir à temps dans ma ligne de mire sans ça. Ta vivacité d'esprit t'a sauvé la vie.

— J'ai essayé autre chose aussi, avouai-je. Mais ça n'a pas marché.

— Quoi donc ?

Je rougis. *A posteriori*, mon idée avait l'air débile.

— J'ai cru que... ben, j'ai cru que si je pouvais briser la pesanteur, je volerais.

Le vieillard gloussa doucement.

— Briser la pesanteur, hein ? répéta-t-il. Quelle audace, fiston, quelle audace ! Une tentative digne d'un Smedry ! Mais un petit peu

au-delà de tes capacités, aussi incroyables soient-elles. Imagine le chaos qui envahirait la planète si la gravité cessait de fonctionner !

Je n'ai pas besoin de l'imaginer, je l'ai vécu. Mais nous y reviendrons. Plus tard.

J'entendis une espèce de raclement et levai les yeux. Quelqu'un était enfin parvenu à sauter du flanc déchiré du *Busebise* et à atteindre le sol de la tour. Drauline, la mère de Bastille, était une femme austère vêtue d'une armure argentée. Chevalier de Crystallia à part entière (un titre que sa fille avait récemment perdu), Drauline était une personne d'une efficacité redoutable pour tout ce qui touchait à sa partie. Laquelle incluait : protéger les Smedry, manifester son mécontentement et filer des complexes à son entourage.

Une fois au sol, Drauline put aider les deux autres passagers du vaisseau à descendre. Australie Smedry, ma cousine, était une Mokienne de seize ans, un peu rondouillarde. Elle portait une longue robe colorée qui avait des allures de drap. Sa peau était bronzée et ses cheveux foncés. (Les Mokiens sont de la famille des peuples que l'on connaît au Chutland sous le nom de Polynésiens.) À peine sur le pavé de la tour, Australie se précipita vers nous.

— Oh, Alcatraz ! s'écria-t-elle. Ça va ? Je ne vous ai pas vus tomber, j'étais trop prise par l'explosion. Tu l'as remarquée ?

— Euh, oui, Australie, répondis-je. C'est un petit peu pour ça que j'ai été éjecté de la carlingue du *Busebise*.

— Ah... oh, dit-elle en sautillant légèrement sur place. Sans Bastille, on n'aurait jamais su où vous aviez atterri. Vous n'avez pas eu trop mal quand je vous ai lâchés sur la tour, hein ? Je vous avais attrapés dans une des pattes du *Busebise* et je devais vous laisser quelque part avant de pouvoir poser le vaisseau. Il lui manque une patte d'ailleurs. Je ne sais pas si tu es au courant.

— Si... soupirai-je. L'explosion, tu te rappelles ?

— Bien sûr, andouille !

De l'Australie cent pour cent pur jus. Ça n'est pas qu'elle soit bête. Elle a juste du mal à se souvenir d'être maligne.

Le dernier à débarquer de l'oiseau de verre était mon père, Attica Smedry. Grand, les cheveux en bataille, il arborait une paire de lunettes rouges, des Verres d'Oculateur. Curieusement, sur lui, elles ne paraissaient ni aussi roses bonbon ni aussi ringardes que sur moi.

Il s'approcha de nous.

— Ah, bien, je vois que tout le monde est sain et sauf, déclara-t-il. C'est une bonne chose.

Nous échangeâmes un regard, embarrassés. Mon père ne semblait pas savoir quoi ajouter, comme si le besoin de se montrer paternel le mettait mal à l'aise. Il parut soulagé quand Bastille déboula de l'escalier au pas de charge, escortée par une véritable armée de serviteurs en tunique et pantalon ainsi que le dictait la coutume des Royaumes Libres.

— Ah ! s'exclama encore mon père. Excellent ! Je suis certain que le personnel saura quoi faire. Content que tu ne sois pas blessé, mon fils.

Sur ces mots, il s'empressa de rejoindre les marches.

— Lord Attica ! dit l'un des domestiques. Il y a si longtemps !

— Oui, bien, je suis de retour, annonça mon père. Que l'on prépare mes appartements sur-le-champ et qu'on me fasse couler un bain. Informez le Conclave des Rois que je m'adresserai à eux sous peu à propos d'une question de la plus haute importance. Et prévenez les journaux que je suis disponible pour des interviews.

Il hésita une seconde avant de conclure :

— Oh, et occupez-vous de mon fils. Il a besoin de... euh... de vêtements, ce genre de choses.

Il s'engouffra dans l'escalier et disparut, une meute de laquais accrochés à ses basques comme autant de chiots.

— Minute papillon ! m'exclamai-je en me mettant debout. Pourquoi est-ce qu'ils lui obéissent comme ça ?

— Ce sont ses serviteurs, andouille, répliqua Australie. C'est leur travail.

— Ses serviteurs ? répétais-je en me penchant par-dessus le parapet afin d'avoir une meilleure vue du bâtiment sur lequel nous nous trouvions. Où sommes-nous ?

— Au Donjon Smedry, voyons ! lâcha ma cousine. Où voudrais-tu qu'on soit ?

Je contemplai la ville, comprenant enfin que le *Busebise* s'était posé sur l'une des tours de la forteresse noire que j'avais aperçue plus tôt.

— Nous avons notre propre château ?! m'étranglai-je.

Je me tournai vers mon grand-père. Ces quelques minutes de

repos lui avaient fait du bien et ses prunelles pétillaient de nouveau quand il se mit debout. Il épousseta son smoking mouillé avant de me répondre.

— Naturellement, gamin ! Nous sommes des Smedry !

Des Smedry. Je ne saisisais toujours pas bien ce que cela signifiait. Si vous voulez savoir, ça voulait dire... et puis non, je vous expliquerai ça dans le prochain chapitre, là, j'ai la flemme.

Un des domestiques, un genre de médecin, commença à palper Papi, à examiner ses yeux et à lui demander de compter à l'envers. Le vieux bonhomme semblait vouloir échapper à l'auscultation, mais il remarqua la présence de Bastille et Drauline, qui se tenaient côte à côte, les bras croisés avec le même air résolu. Le message était clair : mon grand-père et moi allions passer entre les mains du toubib même s'il fallait pour cela que nos deux chevaliers nous attachent les pieds.

Je m'appuyai contre le rempart avec un soupir.

— Hé ! Bastille, appelai-je en prenant une serviette que me tendait un laquais.

— Quoi ? fit-elle en s'approchant.

— Comment tu es descendue ? demandai-je en indiquant le *Busebise*. Tous les autres étaient encore coincés à l'intérieur quand je me suis réveillé.

— Je...

— Elle a sauté du cockpit sur la carlingue ! intervint Australie. Drauline pensait que le verre risquait de ne pas tenir et qu'on devrait d'abord le tester, mais Bastille a juste *sauté* !

Celle-ci truida la Mokienne du regard, mais ma cousine ne se rendit compte de rien et poursuivit :

— Elle devait vraiment se faire du souci pour toi, Alcatraz. Elle s'est ruée vers toi. Je...

Bastille essaya (subtilement) d'écrabouiller le pied d'Australie.

— Oh ! s'exclama cette dernière. On écrase les fourmis ?

Incroyable mais vrai, Bastille rougit. Était-elle gênée d'avoir désobéi à sa mère ? Elle s'efforçait tellement de la satisfaire en tout. Moi, j'étais convaincu que c'était mission impossible. Non, parce que ce ne pouvait pas être l'inquiétude (l'inquiétude *pour moi*) qui l'avait poussée à bondir de l'engin. Non, non, je savais trop bien qu'elle me trouvait complètement exaspérant.

Oui mais... et si elle avait *vraiment* été inquiète à mon sujet ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Soudain, je me mis à rougir moi aussi.

Et maintenant, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour détourner votre attention de ce dernier paragraphe. Je n'aurais vraiment pas dû l'écrire. Je n'ai pas été assez rapide, mes neurones tournaient au ralenti.

Je vous ai raconté que j'étais adepte du cer-veulent ?

À cet instant, Sing déboula en trombe des escaliers, mettant fin à notre moment de gêne. Sing Sing Smedry, mon cousin, le grand frère d'Australie, était un type gigantesque, un vrai titan. Dépasant largement les deux mètres, il était un peu enveloppé. (Ce qui est une façon polie de dire qu'il était limite gros.) Le Talent du Mokien était de trébucher et de tomber par terre, ce qu'il fit dès qu'il atteignit le sommet de la tour.

Je vous jure, j'ai senti les pierres du château trembler. Nous eûmes tous le réflexe de nous jeter au sol, sur le qui-vive. Le don de Sing se déclenchait généralement quand un danger le menaçait de près. Mais pour une fois, il ne semblait pas y avoir de raison de se méfier et mon cousin, après avoir soigneusement examiné les lieux, se releva et se précipita vers moi. Il m'attrapa d'un geste et m'embrassa à m'étouffer.

— Alcatraz ! s'écria-t-il. Les gars !

D'un bras, il inclut sa sœur dans l'accolade.

— Il faut absolument que vous lisiez mon article sur les techniques de marchandage du Chutland et leurs méthodologies publicitaires ! C'est si palpitant !

Sing, voyez-vous, était un anthropologue, expert en cultures et armements chutlandais. (Heureusement, cette fois-là, il ne semblait pas bardé d'explosifs.) Je suis au regret de vous annoncer que la plupart des gens que j'ai rencontrés dans les Royaumes Libres (et en particulier ma propre famille) considèrent effectivement la lecture d'un traité anthropologique comme palpitante. Il est vraiment temps que quelqu'un leur fasse découvrir les jeux vidéo.

Enfin le Mokien nous relâcha, puis il se tourna vers mon grand-père et s'inclina respectueusement :

— Lord Smedry, je dois vous parler. Il y a eu des problèmes en votre absence.

— Il y a toujours des problèmes en mon absence, concéda Papi. Et

aussi pas mal quand je suis dans les parages. Que se passe-t-il ?

— Les Bibliothécaires ont envoyé un ambassadeur auprès du Conclave des Rois.

— Eh bien, j'espère que son postérieur n'a pas gardé trop longtemps les marques du coup de pied qu'il aura reçu quand Brig l'a éjecté de la cité.

— Le Grand Roi n'a pas chassé l'ambassadeur, monseigneur, annonça doucement Sing. Au contraire, je crois qu'ils vont signer un accord.

— Impossible ! s'écria Bastille. Le Grand Roi ne s'allierait jamais aux Bibliothécaires !

— Écuyer Bastille ! aboya Drauline. Demeurez à votre place et ne contredisez pas vos supérieurs !

La jeune fille vira au pivoine et baissa les yeux.

— Sing, reprit Papi Smedry avec empressement, que dit ce traité au sujet des combats à Mokia ?

Mon cousin détourna le regard.

— Je... le texte prévoit que l'on livre Mokia aux Bibliothécaires en échange d'un cessez-le-feu définitif.

— Nom d'un Dashner Déblatérant ! éclata le vieil homme. Nous sommes en retard ! Il faut faire quelque chose !

Sur quoi, il fonça vers l'escalier et le descendit quatre à quatre. Il disparut.

Nous restâmes sur le toit de la tour en silence.

— Nous devons agir avec audace et imprudence, nous parvint la voix de Papi, avec un intense vibrato. À la Smedry !

— On ferait mieux de le suivre, suggérai-je.

— Ouai, admit Sing. Il s'excite un peu. Où est Lord Kazan ?

— Il n'est pas ici ? s'étonna Australie. C'est pourtant lui qui nous a envoyé le *Busebise*.

Son frère secoua la tête.

— Il est parti depuis quelques jours en disant qu'il comptait vous retrouver.

— Son Talent a dû le perdre, pronostiqua Australie en soupirant. Va savoir où il peut être maintenant.

— Euh, coucou ?

La tête de Papi Smedry dépassait de la première marche de l'escalier.

— Par les Jacassements de la grande Jones, les enfants ! Nous devons empêcher un désastre ! En route !

— Oui, Lord Smedry, répondit Sing en se dandinant en direction du vieux bonhomme. Mais où va-t-on ?

— Fais appeler un rampant ! Nous nous rendons au Conclave des Rois !

— Mais... ils sont en pleine séance !

— Encore mieux ! décréta mon grand-père en levant la main d'un geste théâtral. Notre entrée n'en sera que plus intéressante !

Chapitre 3

Être de sang royal est une vraie plaie. Croyez-moi, je tiens cette info de source on ne peut plus sûre. Tous sont d'accord. Être roi, ça craint. Royalement.

D'abord, il y a les heures creuses. C'est-à-dire qu'il n'y en a pas. En cas d'urgence nocturne, un roi doit toujours être prêt à sauter de son lit. Une guerre inopportune est déclenchée en plein milieu de la Coupe du Monde ? Tant pis. Un roi n'a ni vacances, ni pauses pipi, ni week-ends.

À la place, il a un paquet de responsabilités.

En ce bas monde, peu de choses sont près de mériter l'étiquette de « çapudég », mais la pire est sans nul doute la responsabilité. C'est elle qui vous pousse à manger de la salade au lieu d'une bonne barre de chocolat, elle qui vous fait vous coucher tôt quand personne ne vous y oblige. Quand vous êtes sur le point de vous élancer dans les airs attaché à un pingouin monté sur une fusée, c'est encore cette fichue responsabilité qui vous prévient que l'expérience risque de nuire à vos primes d'assurance.

Je suis persuadé que la responsabilité est une espèce de maladie psychologique. Comment expliquer autrement qu'on puisse s'adonner au jogging ? Il ne peut s'agir que d'un dysfonctionnement cérébral. Le problème, c'est que les rois doivent avoir plus de responsabilités qu'autre chose. Ils sont comme des puits profonds, peut-être même sans fond, de responsabilités. Et si vous n'y prenez pas garde, elles pourraient vous contaminer.

Il y a un certain temps, les Premiers Sables soient loués, que le clan Smedry a saisi l'ampleur du danger. Et il a agi en conséquence.

— Nous avons fait *quoi* ? m'étranglai-je.

— Nous avons abandonné notre royaume, annonça joyeusement Papi Smedry. Pouf ! Fini ! Abdiqué.

— Mais pourquoi ?

— Pour le bien des barres chocolatées aux quatre coins de la planète, rétorqua le vieux bonhomme. Tu vois, il faut bien que quelqu'un les mange.

— Hein ?

Nous nous tenions sur l'un des vastes balcons du château dans l'attente de ce que mon grand-père avait mystérieusement appelé un « rampant ». Sing ainsi que Bastille et sa mère nous accompagnaient. Australie était partie faire une course pour Papi et mon père avait disparu dans ses appartements. Apparemment, la chute imminente du royaume souverain de Mokia ne le tracassait pas plus que ça.

— Attends que je t'explique, reprit le vieillard, les mains dans le dos et les yeux rivés sur la cité devant nous. Il y a quelques siècles, on a réalisé qu'il existait trop de royaumes. La plupart avaient la taille d'une ville et il était devenu impossible de se balader une après-midi sans passer quatre ou cinq frontières.

— D'après ce que je sais, c'était vraiment pénible, renchérit Sing. Chaque pays possédait ses propres règles, sa propre culture, ses propres lois.

— Et puis la conquête des Bibliothécaires a commencé, enchaîna Papi. Les souverains ont compris qu'ils constituaient des cibles trop faciles. Alors ils se sont alliés et ont réuni leurs territoires.

— Ce qui impliquait souvent des mariages aussi, ajouta mon cousin.

— C'était à l'époque du roi Leavenworth Smedry VI, notre ancêtre, continua le vieil homme. Il a estimé qu'il valait mieux unir notre petit domaine de Smedrious à celui de Nalhalla, ce qui permettrait en outre aux Smedry d'échapper à tout ce fastidieux exercice du pouvoir et donc de se consacrer à des tâches autrement plus importantes comme combattre les Bibliothécaires.

Je ne savais pas trop comment réagir à cette nouvelle. J'étais l'héritier de la lignée. En d'autres termes, si notre aïeul n'avait pas abandonné la couronne, j'aurais été un candidat direct pour le trône. C'était un peu comme découvrir qu'il ne manquait qu'un numéro à votre billet de loterie pour décrocher le gros lot.

— On a laissé filer notre royaume, dis-je. On n'a donc plus rien ?

— Non, évidemment, répondit Papi. On s'est juste débarrassés des aspects ennuyeux ! On a conservé un siège au Conclave des Rois si bien qu'on peut toujours se mêler de politique. Et comme tu l'as remarqué, nous avons encore un beau château et une jolie fortune. Et puis, nous faisons toujours partie de la noblesse.

— Et c'est quoi l'avantage ?

— Oh, ça vaut le coup, décréta mon grand-père. Réservations VIP au restaurant, accès aux écuries et à la flotte silimatique royales (dont on a réussi à massacrer *deux* engins ces dernières semaines, si je ne m'abuse). Nous sommes aussi de la paire, ce qui, sans les fioritures, signifie que nous pouvons intervenir dans les conflits civils, célébrer des mariages, arrêter les criminels, ce genre de choses.

— Une seconde, coupai-je. Je peux *marier* les gens ?

— Bien sûr.

— Mais je n'ai que treize ans !

— Certes, tu ne peux pas te marier toi-même, mais si un couple te le demandait, tu pourrais le déclarer uni par les liens, etc. Tu imagines, si le roi devait faire tout ça tout seul ?

Je me tournai vers la rue, songeur. C'est alors qu'un gigantesque reptile apparut dans mon champ de vision. Il rampait le long des bâtiments bordant l'avenue telle une énorme araignée et se dirigeait droit sur nous.

— Un dragon ! hurlai-je.

— Quel sens de l'observation, Smedry ! railla Bastille à mes côtés.

J'étais trop paniqué pour répliquer d'une vanne dévastatrice. Heureusement, je suis l'auteur de ce livre et je peux donc réécrire l'histoire comme bon me semble. Bon, on la refait.

Hum hum.

Je me tournai vers la rue, songeur. Soudain, je remarquai la présence d'une dangereuse bête écailleuse qui glissait le long des façades de l'avenue dans l'évidente intention de nous dévorer tous.

— Gare ! clamai-je. Voici un monstre accouru du royaume des ténèbres ! Place, place, car il me faut l'occire !

— Oh, Alcatraz ! susurra Bastille. Que vous estes merveilleux, quel homme !

— Diantre, ainsi soit-il, conclus-je.

— Ne t'inquiète pas, fiston, dit Papi Smedry.

Sur le dos de la créature dépourvue d'ailes était fixée une espèce de nacelle. L'énorme bestiole défiait la gravité, accrochée comme elle l'était aux façades des bâtiments tel un lézard sur une falaise. Sauf que ce lézard-là était assez gros pour avaler un bus. Le dragon atteignit le Donjon Smedry, puis grimpa jusqu'à notre balcon à la

force des griffes. Je ne pus m'empêcher de reculer quand sa gigantesque tête passa la balustrade et nous examina.

— Smedry, lâcha-t-il d'une voix caverneuse.

— Bonjour, Tzoctinatin, répondit mon grand-père. Nous devons nous rendre au palais au plus vite.

— C'est ce qu'on m'a rapporté en effet, rétorqua l'autre. Montez.

— Une seconde, coupai-je. Les dragons servent de taxis ?

L'autre dragon me dévisagea et je vis dans son œil un espace infini. Une profondeur sans fond, tourbillonnante, un chatolement de couleurs, une multitude de recoins. Je me sentis soudain tout petit et plus insignifiant qu'un moucheron.

— Je n'ai pas voix au chapitre, jeune Smedry, gronda la bête.

— Il te reste combien à purger ? demanda Papi.

— Trois cents ans, cracha Tzoctinatin en détournant le regard. Trois cents ans avant qu'on me rende mes ailes et que je puisse voler de nouveau.

Sur quoi, il fit quelques pas de plus le long du mur, jusqu'à ce que la nacelle se trouve en face de nous. Une passerelle s'en déroula et mes compagnons s'y engagèrent aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? murmurai-je à l'oreille de mon grand-père.

— Plaît-il ? Oh, gobage de jouvencelle au premier degré, je crois. Ça remonte à quatre siècles, une histoire tragique. Attention à la marche.

Je suivis les autres dans la cabine. Celle-ci était agréablement meublée de canapés confortables. Drauline entra après moi et ferma derrière elle. Le dragon se mit immédiatement en mouvement et le paysage commença à défiler derrière la fenêtre. Mais je n'avais pas du tout l'impression de bouger. Apparemment, quelle que soit la direction dans laquelle il se déplaçait, qu'il monte ou qu'il descende, la pesanteur jouait toujours dans le même sens pour les occupants de la nacelle.

(J'appris par la suite que ce phénomène, comme tant d'autres dans les Royaumes Libres, était dû à l'utilisation d'un certain type de verre, le Verre Pointeur, qui permet de choisir où se trouve le « bas ». Ainsi, quand on confectionne une boîte en Verre Pointeur, tout ce que cette dernière contient est tiré vers ce « bas » même si on retourne la caisse à cent quatre-vingts degrés.)

Je restai un long moment à regarder par le carreau qui luisait faiblement (je portais mes lunettes d'Oculateur). (Pour ceux qui ne suivent pas, ces lunettes me permettent d'observer l'aura des verres puissants.) Après l'explosion et mon presque trépas, je n'avais pas vraiment eu l'occasion de contempler la ville. C'était incroyable. La cité était effectivement bourrée de châteaux. Pas juste des immeubles en pierre et en brique, mais de vrais châteaux avec tours et remparts, tous différents les uns des autres.

Certains semblaient sortir d'un conte de fées, avec leurs arches et leurs flèches effilées. D'autres au contraire avaient un aspect efficace et limite barbare, le genre qu'on imagine habités par d'atroces seigneurs sanguinaires. (Notons à ce sujet que l'Honorable Guilde des Seigneurs sanguinaires s'est longtemps escrimée à corriger les clichés négatifs dont ses membres font l'objet. Après plusieurs douzaines de ventes de charité et autres kermesses, quelqu'un suggéra d'enlever le mot « sanguinaire » du nom de l'organisation. La proposition fut finalement rejetée au motif que Gurstak l'Impitoyable venait de commander une pleine caisse de cartes de visite gravées du sigle de la guilde.)

Les citadelles s'alignaient de part et d'autre de l'avenue comme les gratte-ciel de certaines métropoles chutlandaises. Je voyais des gens se déplacer dans les rues en dessous de nous (certains dans des carrosses tirés par des chevaux), mais notre dragon poursuivait son chemin le long des façades. Les bâtiments se côtoyaient de si près qu'il lui suffisait de tendre la patte pour franchir l'interstice.

— Hallucinant, non ? observa Bastille.

Je n'avais pas remarqué qu'elle m'avait rejoint à la fenêtre.

— Ce que j'adore, poursuivit-elle, c'est la propreté de cette ville. Le verre étincelant, la pierre, les sculptures.

— Tu ne dois pourtant pas être si contente que ça de rentrer au pays, commentai-je. Je veux dire, quand tu es partie de Nalhalla, tu étais chevalier. Tu n'es plus qu'écuyer maintenant.

Elle fit la moue.

— Tu sais parler aux femmes, Smedry, railla-t-elle. On te l'a déjà dit ?

Je rougis.

— Je... euh...

Zut et flûte ! Vous savez quoi ? Quand je rédigerai mes Mémoires, je réécrirai ce passage.

(Dommage que j'aie oublié de le faire. Je devrais vraiment relire mes notes plus attentivement.)

— Ouais, bref, lâcha Bastille en se penchant contre la vitre. Je me suis résignée à ma punition, je crois.

Et c'est reparti, songeai-je avec une pointe d'inquiétude. Après la perte de son épée et le savon que lui avait passé sa mère, Bastille avait eu un cafard terrible. Et le pire, c'est que c'était ma faute. Elle avait perdu son arme parce que je l'avais cassée lors d'un combat contre des romans à l'eau de rose vivants. Sa mère semblait décidée à prouver qu'une seule erreur rendait sa fille complètement indigne du titre de chevalier.

— Ne me regarde pas comme ça, aboya-t-elle. Mille millions de tesson ! Ce n'est pas parce que j'accepte ma sentence que je laisse tomber l'affaire. Je compte bien découvrir qui m'a tendu ce piège.

— Tu es sûre qu'il s'agit d'un piège ?

Elle hocha la tête et un éclair vengeur passa dans ses prunelles. J'étais ravi que, pour une fois, sa fureur ne soit pas dirigée contre moi.

— Plus j'y pense, reprit-elle, plus ce que tu m'as dit l'autre jour me paraît logique. Pourquoi me confier à moi, une fille tout juste adoubée, une mission aussi dangereuse ? Quelqu'un à Crystallia *voulait* que j'échoue. Quelqu'un qui enviait mon fulgurant succès dans mes études de chevalerie, ou qui voulait faire du tort à ma mère. Ou qui espérait simplement démontrer que j'étais trop jeune et que je n'étais pas à la hauteur.

— Tout ça n'est pas très honorable, remarquai-je. Un Chevalier de Crystallia ne se conduirait jamais comme ça, si ?

— Je... je l'ignore, avoua Bastille en coulant un regard vers Drauline.

— J'ai du mal à le croire, insistai-je.

Mais pas tant que ça, en fait. Vous voyez, la jalousie ressemble beaucoup à la flatulence. On n'aime guère imaginer qu'un preux chevalier puisse s'adonner à l'une ou à l'autre, et pourtant les chevaliers sont des gens comme les autres. Ils peuvent devenir jaloux, ils commettent des erreurs et, oui, parfois, ils lâchent des pets. (Sauf que, naturellement, ils n'emploient jamais l'expression « lâcher des pets ». Ils préfèrent parler de « frapper les cymbales ». Sans doute à cause de toute cette armure qu'ils triment.)

Au fond de la cabine, Drauline avait abandonné son éternel

garde-à-vous et astiquait son énorme épée de cristal. Bastille soupçonnait sa mère d'avoir fait partie du complot contre elle, parce qu'elle comptait parmi le comité en charge des affectations. Mais pourquoi aurait-elle envoyé sa propre fille accomplir une mission qui était clairement trop difficile pour elle ?

— Quelque chose ne va pas, murmura Bastille.

— À part la mystérieuse explosion qui a détruit notre engin volant ?

Elle balaya ma phrase de la main.

— C'est un coup des Bibliothécaires, décréta-t-elle.

— Ah bon ?

— Évidemment. Ils ont un ambassadeur en ville et on va les empêcher d'envahir Mokia. Donc, ils ont essayé de nous éliminer. Quand les Bibliothécaires t'ont dans le collimateur, tu finis par t'habituer, après les cinquante premières bombes.

— Tu es sûre de toi ? persistai-je. Tu disais que c'était parti d'une des chambres. Laquelle ?

— Celle de ma mère. On pense que quelqu'un a glissé du Verre Détonateur dans son barda avant son départ de Nalhalla. Elle s'est coltiné ce sac d'un bout à l'autre de la Bibliothèque d'Alexandrie, et il était programmé pour exploser à proximité de la cité.

— Mouais, tempérai-je. Compiqué.

— Les Bibliothécaires, je te dis, répéta-t-elle. Bref, quelque chose tracasse ma mère. Je le sens.

— Elle a peut-être des remords, suggérai-je. Elle trouve peut-être qu'elle t'a punie trop durement.

Bastille gloussa.

— Peu probable. Non, c'est autre chose. En rapport avec l'épée...

Elle se tut. Elle n'avait apparemment rien à ajouter. Quelques instants plus tard, Papi Smedry m'invita à m'asseoir auprès de lui sur un des canapés, qu'il partageait avec Sing.

— Alcatraz ! Écoute un peu !

Je le rejoignis et m'enfonçai dans le divan, qui était extrêmement confortable. Je n'avais aperçu aucun autre dragon comme le nôtre crapahutant sur les murs de la ville et j'en conclus que nous jouissions là d'un privilège très spécial.

— Sing, répète à mon petit-fils ce que tu viens de me raconter.

— Eh bien, voilà, commença mon cousin. Cet ambassadeur envoyé par les Bibliothécaires, c'est une ambassadrice, un Gardien de la Norme.

— Un quoi ? interrompis-je.

— Il s'agit d'une des sectes bibliothécaires, expliqua le Mokien. Blackburn appartenait à l'Ordre des Oculateurs Noirs. Le mercenaire qui nous a traqués à Alexandrie était un Ossement du Scribe. Les Gardiens de la Norme, eux, ont toujours prétendu être les plus bienveillants des Bibliothécaires.

— Des Bibliothécaires bienveillants ? m'étonnai-je. Ça ressemble à une blague.

— C'est aussi une façade, rétorqua mon grand-père. Avoir l'air innocent, voilà le principe fondateur du clan. Ce sont les serpents les plus venimeux du lot. Ils dirigent la plupart des bibliothèques chutlandaises. Ils prétendent que, puisqu'ils sont de simples fonctionnaires, ils ne sont pas aussi dangereux que les Oculateurs Noirs ou les membres de l'Ordre du Verre Brisé.

— Façade ou pas, enchaîna Sing, ce sont les seuls Bibliothécaires à avoir jamais fait l'effort de travailler *avec* les Royaumes Libres, au lieu de chercher à nous conquérir. Cette envoyée a réussi à convaincre le Conclave des Rois qu'elle est sérieuse.

J'écoutais avec intérêt, mais je me demandais pourquoi mon grand-père tenait à me mettre au courant. Je suis quelqu'un d'assez génial (je vous l'ai déjà dit ?), mais côté politique, je n'assure pas des masses. C'est l'une des trois seules choses pour lesquelles je manque totalement d'expérience. (Les deux autres étant l'écriture de roman et l'exploration aérienne à dos de pingouin monté sur une fusée.) (Fichues responsabilités.)

— Oui... et quel rapport avec moi ? m'enquis-je.

— Quel rapport ? Ah, fiston ! Nous sommes des Smedry. Quand nous avons abandonné notre royaume, nous avons fait le serment de protéger *l'ensemble* des Royaumes Libres. Nous sommes les protecteurs de la civilisation !

— Mais ce ne serait pas une bonne chose, contrai-je, que les rois fassent la paix avec les Bibliothécaires ?

Sing afficha une mine désolée.

— Pour y parvenir, précisa-t-il, il leur faudrait abandonner Mokia, mon pays ! Mokia serait intégré au Chutland, et d'ici une ou deux

générations, ses habitants ne se souviendraient même plus qu'ils ont un jour été libres. Mon peuple ne peut pas continuer la lutte seul. Sans les autres Royaumes Libres, nous sommes trop petits.

— Les Bibliothécaires ne respecteront pas leurs promesses de paix, renchérit Papi. Il y a des années qu'ils ont l'œil sur Mokia. Je ne sais pas pourquoi ils s'acharnent autant dessus, d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, s'ils s'emparent de Mokia, ils auront fait un nouveau pas vers la domination du monde. Par les Menottes de la grande Moon ! Tu crois vraiment qu'on peut laisser tomber un territoire entier comme ça ?

Je contemplai mon cousin. J'étais devenu très proche du mastoc anthropologue et de sa sœur ces derniers mois. C'étaient des amis sincères et farouchement loyaux. Et Sing avait continué à croire en moi même quand j'avais tenté de le repousser. Et rien que pour ça, j'avais envie de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour l'aider.

— Non, tu as raison, Papi. Il faut empêcher ce traité, déclarai-je.

Le vieillard sourit et posa une main sur mon épaule. Ça n'a pas l'air comme ça, mais c'était en fait un moment crucial. Le point de non-retour. C'était la première fois que je décidais réellement que cette histoire me concernait. Je n'étais entré dans la Bibliothèque d'Alexandrie que parce qu'un monstre me pourchassait. Je n'avais pénétré dans le repaire de Blackburn que parce que mon grand-père m'y avait poussé.

Là, c'était différent. Je compris enfin pourquoi Papi Smedry m'avait appelé à ses côtés dans la nacelle. Il voulait que je fasse partie de l'aventure, pas en tant que gamin qui traîne dans les parages, mais comme membre actif et volontaire.

Quelque chose me dit cependant que j'aurais carrément mieux fait de rester planqué dans ma chambre. Les responsabilités. Le contraire de l'égoïsme. Si seulement j'avais su où elles me mèneraient ! Mais c'était avant ma trahison et avant que je ne devienne aveugle.

En regardant par la fenêtre, je notai que le dragon avait entamé sa descente. Une seconde plus tard, la nacelle se posait sur le sol.

Nous étions arrivés.

Chapitre 4

OK, d'accord, je comprends. Vous êtes perplexes. Vous n'avez pas à avoir honte, ça arrive à tout le monde de temps en temps. Moi excepté, naturellement.

Après avoir lu les deux premiers tomes de mon autobiographie (et je suis *certain* que vous les avez lus à ce stade), vous savez que j'ai plutôt tendance à être dur avec moi-même. Je vous ai dit que j'étais un menteur, un sadique et un type abominable. Et voilà que dans ce troisième opus, je me mets à parler de mon génie. Aurais-je changé d'avis ? Aurais-je finalement décidé que je suis un héros ? Aurais-je aux pieds une paire de chaussettes arborant des chatons mimis ?

Non. (Il y a des dauphins sur mes chaussettes.)

J'ai compris quelque chose. En étant si hargneux à mon propre égard, je vous donnais l'impression d'être humble. Vous supposiez que comme je répétais que j'étais un sale bonhomme, je devais être, en réalité, un saint.

Sérieusement, vous avez décidé de me faire tourner en bourrique ou quoi ? Vous ne pourriez pas juste écouter ?

Or donc, j'en suis arrivé à la conclusion que le seul moyen de vous convaincre que je suis un affreux jojo, c'est de vous montrer à quel point je suis arrogant et imbu de moi-même. J'accomplirai ceci en vous énumérant mes vertus. Constamment. Jusqu'à ce que vous en ayez ras-le-bol d'entendre parler de ma supériorité.

Peut-être qu'alors vous comprendrez.

Le palais royal de Nalhalla s'avéra être l'espèce de pyramide blanche que j'avais repérée au centre de la cité. Je descendis de la nacelle en essayant de ne pas avoir l'air totalement ahuri devant les splendeurs de l'édifice. La maçonnerie était sculptée aussi loin que portait le regard.

— En avant ! cria Papi Smedry en s'élançant dans l'escalier tel un général chargeant sur le champ de bataille.

Pour un gars qui est toujours en retard, il est étonnamment gaillard. Je me tournai vers Bastille. Elle n'avait pas l'air dans son assiette.

— Je crois que je vais vous attendre dehors, déclara-t-elle.

— Tu viens avec nous, aboya Drauline en grim pant les marches dans un cliquètement d'armure.

Étrange. D'habitude, la mère de Bastille insistait pour que sa fille « attende dehors », puisqu'un « simple écuyer » ne devait pas se mêler d'affaires importantes. Pourquoi lui ordonner maintenant d'entrer dans le palais ? Je coulai un regard interrogateur à Bastille, qui se contenta de faire la moue. Je filai à la suite de mon grand-père et de Sing.

— ... n'en sais pas plus, hélas, Lord Smedry, s'excusait mon cousin. C'est Folsom qui a suivi l'action au Conclave des Rois en votre absence.

— Ah oui ! se rappela le vieil homme. Il sera là, je présume ?

— J'y compte bien ! s'exclama Sing.

— Un autre cousin ? coupai-je.

Papi opina.

— Le frère aîné de Quentin et le fils de ma fille Pattywagon, expliqua-t-il. Folsom est un bon garçon ! Brig avait même l'intention qu'il épouse une de ses filles, si je ne m'abuse.

— Brig ? demandai-je.

— Le roi Dartmoor, précisa mon cousin.

— Une seconde, interrompis-je de nouveau. Dartmoor, c'est un nom de prison, non ?

(Comme vous l'aurez deviné, j'en connais un rayon en matière de prisons.)

— Absolument, confirma Papi.

— Donc il est de la famille ?

C'était une question débile. Heureusement, je savais que j'écirais un jour mes Mémoires et que beaucoup de mes lecteurs ne seraient pas très au clair sur ce point. Par conséquent, usant de mes pouvoirs de génialissimerie, je formulai cette question *apparemment* débile de façon à poser les jalons de ma future autobiographie.

J'espère que vous appréciez le sacrifice.

— Non, répondit le vieillard. Un nom de prison ne signifie pas qu'untel est un Smedry. La famille du roi est traditionnelle, comme la nôtre, et ils aiment réutiliser les prénoms portés par des célébrités

historiques. Les Bibliothécaires ont ensuite baptisé leurs pénitenciers du nom de ces grands personnages afin de les discréditer.

— Ah, d'accord.

Il y avait quelque chose dans cette idée qui me gênait, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Sans doute parce que ladite idée se trouvait à l'intérieur de mon cerveau et que « mettre le doigt dessus » aurait nécessité l'insertion du doigt en question dans ma boîte crânienne, ce qui n'a pas l'air très agréable.

De plus, la magnificence du vestibule de l'autre côté des portes du palais m'arrêta net dans mes pensées.

Je ne suis pas un poète. Chaque fois que j'essaie d'écrire de la poésie, ça se transforme en insultes. J'aurais sans doute mieux fait de devenir rappeur ou homme politique. Quoi qu'il en soit, j'ai parfois des difficultés à exprimer la beauté rien qu'avec des mots.

Toujours est-il que je fus ébloui par l'énorme pièce, et ce même après avoir passé la matinée dans une ville pleine de châteaux, même après avoir pris un dragon-taxi. Le vestibule était grand. Il était blanc. Il était orné d'une multitude de tableaux, sauf qu'il n'y avait rien dans les cadres. Rien que du verre.

Des types de verre différents, songeai-je en longeant la magnifique antichambre. *Ici, le verre, c'est de l'art !* En effet, chacun des carreaux encadrés brillait d'une couleur unique. Des plaques indiquaient systématiquement l'espèce représentée. J'en reconnus quelques-unes et notai que la plupart luisaient légèrement à travers mes lunettes d'Oculateur.

Dans un palais chutlandais, les rois friment avec leur or et leur argent. Ici, les souverains crânent en exposant les pièces les plus rares et chères de leur collection de verres.

J'examinais ces richesses, émerveillé, tout en me désolant du train d'enfer auquel Papi et Sing traversaient le hall. Nous passâmes bientôt une double porte et entrâmes dans une longue salle rectangulaire flanquée de hauts gradins. Ceux-ci étaient presque pleins à craquer de spectateurs qui observaient en silence la scène se déroulant sous leurs yeux.

Le centre de la pièce était occupé par une large table où siégeaient deux douzaines d'hommes et de femmes vêtus d'un assortiment de tenues aussi exotiques que coûteuses. Je reconnus le roi Dartmoor sur-le-champ. Il était assis sur une chaise surélevée positionnée au bout de la table. Il portait un manteau royal bleu et or qui contrastait avec sa barbe rousse. Et vu à travers mes Verres

d'Oculateur (qui altéraient parfois en mieux les images des gens et des lieux), il semblait légèrement plus grand qu'il ne l'était en réalité. Plus noble, plus vrai que nature.

Je m'arrêtai sur le seuil. Je ne m'étais jamais trouvé en présence de personnes de sang royal et je...

— Leavenworth Smedry ! piailla une énergique voix féminine. Vieux brigand ! Tu es de retour !

L'assemblée se tourna comme un seul homme en direction de la femme un peu enveloppée (vous vous souvenez de ce que ça veut dire ?) qui bondit de son fauteuil et fonça vers mon grand-père. Elle avait les cheveux blonds et courts, et l'air passablement excitée. Je crois que c'était la première fois que je devinais un soupçon de peur dans les yeux de Papi Smedry. La bonne femme gratifia d'une vigoureuse accolade le frêle Oculateur. Puis elle me vit.

— Et voici Alcatraz ? supposa-t-elle. Mille millions de tessons, gamin ! Tu as toujours le bec aussi grand ouvert ?

Je fermai la bouche.

— Petit, ajouta mon grand-père quand l'autre le relâcha. Je te présente ta tante, Pattywagon Smedry. Ma fille, la mère de Quentin.

— Excusez-moi ! appela quelqu'un au fond de la salle d'audience.

Les monarques nous dévisageaient à présent et je me sentis rougir.

— Lady Smedry, reprit le roi Dartmoor de sa voix tonitruante, est-il *nécessaire* que vous interrompiez la séance ?

— Désolée, Votre Majesté, répondit ma tante. Mais ces petits gars sont bien plus intéressants que vous tous réunis !

Papi poussa un soupir avant de murmurer à mon oreille :

— Devine quel est son Talent.

— Elle sème la pagaille partout où elle passe ?

— Pas loin. Elle a le don de mettre les pieds dans le plat et de dire la mauvaise chose au mauvais moment.

Effectivement.

— Oh, ne faites pas cette tête, reprit Pattywagon en agitant le doigt en direction du souverain. Et ne prétendez pas que vous n'êtes pas ravis de les voir, vous aussi.

Dartmoor soupira.

— Nous allons suspendre l'audience pendant une heure pour cause de retrouvailles familiales. Lord Smedry, êtes-vous accompagné de ce petit-fils disparu ainsi que les rapports le suggéraient ?

— Absolument ! s'exclama mon grand-père. Et pour couronner le tout, nous rapportons également une paire des légendaires Verres Traducteurs, confectionnés à partir des Sables de Rashid !

L'annonce fit son effet sur la foule, qui se mit à chuchoter avec agitation. Un petit groupe d'individus installés juste en face de nous ne paraissaient pas particulièrement heureux de l'arrivée du vieux bonhomme. Au lieu de tuniques et de robes de cérémonie, ils portaient des costumes et des tailleurs, agrémentés pour les hommes de nœuds papillons et pour les femmes de châles. Beaucoup avaient des lunettes à monture d'écaille.

Des Bibliothécaires.

Le chaos s'installa gentiment dans la salle quand les spectateurs commencèrent à se lever dans un brouhaha, comme si on venait de relâcher un millier de frelons. Ma tante Patty se lança dans une discussion animée avec son père, lui réclamant des détails sur son voyage au Chutland. Sa voix portait loin malgré la foule. Pourtant, elle ne donnait pas l'impression de crier. Elle était juste comme ça.

— Alcatraz ?

Je me retournai. Bastille se tenait à mes côtés, mal à l'aise.

— Ouais ?

— Le moment est peut-être bien choisi pour... te préciser quelque chose.

— Attends ! coupai-je, nerveux. Regarde, le roi s'approche !

— Bien sûr qu'il s'approche, fit-elle. Il veut voir sa famille.

— Bien sûr. Il veut... Une seconde, répète un peu ?

À cet instant, le roi Dartmoor nous rejoignit. Papi Smedry et les autres s'inclinèrent (même Tante Patty), et je les imitai. Sur quoi le souverain embrassa Drauline.

Vous avez bien lu. Il *l'embrassa*. Je contemplai la scène, sous le choc, et pas seulement parce que je n'avais jamais imaginé que qui que ce soit puisse vouloir embrasser le chevalier. (Même si ça ressemblait sûrement à embrasser un alligator.)

Mais si Drauline était la femme du monarque, alors...

— Tu es une princesse ! accusai-je Bastille.

Elle grimaça.

— Ouais, un peu.

— Comment ça, « un peu » ?

— Eh bien, je ne peux pas succéder à mon père, expliqua-t-elle. J'ai renoncé au trône quand je suis entrée dans les rangs des Chevaliers de Crystallia. Vœu de pauvreté, bla bla bla.

La foule se pressait autour de nous, certains quittant la salle, d'autres s'arrêtant (curieusement) pour nous dévisager mon grand-père et moi.

J'aurais dû comprendre que Bastille était de sang royal. Les noms de prison. Elle en portait un, mais pas sa mère, ce qui était un indice suffisant pour en déduire que la famille de son père était de haute extraction. Qui plus est, les histoires comme celles-ci comptent *toujours* un membre de la famille royale qui se balade incognito parmi les personnages principaux. À croire que c'est un minimum syndical.

À cet instant, plusieurs options s'offraient à moi. Heureusement, je choisis celle qui ne me donnait pas l'air d'être un pauvre type fini.

— C'est d'enfer ! m'écriai-je.

La jeune Crystalliotte tiqua.

— Tu ne m'en veux pas de te l'avoir caché ? s'étonna-t-elle.

Je haussai les épaules.

— Bastille, je suis une espèce de noble moi aussi, observai-je avec un frisson. Quelle importance si tu en es une ? Et puis, ce n'est pas comme si tu m'avais menti. C'est juste que tu n'aimes pas parler de toi.

Lecteurs, tenez-vous bien ! Il va bientôt se passer quelque chose de très, très étrange. Plus étrange que des dinosaures parlants. Plus étrange que des oiseaux de verre. Plus étrange, même, que mes histoires de poisson pané.

Une larme perla aux yeux de Bastille. Puis elle me prit dans ses bras.

Les filles, vous me permettez une petite suggestion ? Ne prenez pas les gens dans vos bras à tout bout de champ, surtout sans prévenir. Pour beaucoup d'entre nous (disons une bonne moitié), ça revient à nous faire avaler une pleine bouteille de sauce ultra-méga-

top piquante.

Il me semble qu'à cet instant du récit, je produisis un certain nombre de bruits intéressants et incohérents, suivis (peut-être) d'une tronche inexpressive, puis d'un petit bavouillis de derrière les fagots.

Quelqu'un parlait :

— Je ne peux pas intervenir dans les lois de Crystallia, Bastille.

Je sortis de mon brouillard mental. Bastille m'avait relâché après son accolade (accolade que je n'avais pas demandée et à laquelle je n'avais pas exactement réagi) et s'était approchée de son père. La salle s'était considérablement vidée, même s'il restait encore un attroupement, près de la porte, que notre groupe visiblement fascinait.

— Je sais, père, répondit Bastille. Je dois affronter leur blâme, c'est mon devoir envers l'ordre.

— Bien dit, ma fille, approuva le souverain en posant une main sur son épaule. Mais ne prends pas trop à cœur leurs critiques. Le monde n'est pas aussi extrême que les chevaliers se l'imaginent parfois.

À ces mots, Drauline haussa un sourcil. À les voir là tous les deux, Dartmoor dans son manteau bleu et or, et Drauline parée de son armure argentée, ils allaient effectivement plutôt bien ensemble.

N'empêche, je n'enviais pas leur fille. *Pas étonnant qu'elle soit aussi coincée*, pensai-je. *Des rois d'un côté, des chevaliers intransigeants de l'autre*. C'était un peu comme grandir à l'étroit entre deux rochers.

— Brig, intervint Papi Smedry. Nous devons discuter de ce que le Conclave va faire.

— Désolé, mais vous arrivez trop tard, Leavenworth, constata le monarque. Notre décision est prise. Vous exprimerez votre vote, bien sûr, mais je doute que cela fasse une différence.

— Comment pouvez-vous ne serait-ce qu'imaginer abandonner Mokia ? s'exclama mon grand-père.

— Pour sauver des vies, mon ami.

Le roi était épuisé. Je voyais presque le fardeau qui pesait sur ses épaules.

— Le choix n'est pas des plus agréables, continua-t-il, mais s'il permet de mettre un terme aux combats...

— Vous ne croyez tout de même pas qu'ils tiendront leurs promesses ! Par les Hulottes du grand Heinlein, mon vieux ! C'est de la folie !

Dartmoor secoua la tête.

— Je ne serai pas le souverain à qui on a offert la paix et qui l'a refusée, Leavenworth. Je ne suis pas un va-t-en-guerre. S'il y a une chance que la réconciliation... Mais nous ne devrions pas discuter de ces choses en public. Retirons-nous dans mes appartements.

Papi Smedry acquiesça sèchement, puis il s'éloigna de quelques pas et m'appela à ses côtés.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il à mi-voix.

— Il a l'air sincère, répondis-je en haussant les épaules.

— Brig est le plus sincère des hommes, murmura mon grand-père. Et il est fougueux aussi. Ces Bibliothécaires ont dû faire des pieds et des mains pour le convaincre. N'empêche, il n'est pas le seul membre du Conclave.

— Mais c'est lui le roi, non ?

— Le Grand Roi, précisa le vieillard en levant un doigt en l'air, notre chef. Mais Nalhalla fait partie d'une coalition qui compte plusieurs alliés. Nous sommes treize (rois, reines et dignitaires comme moi) à siéger au Conclave. Si nous parvenons à persuader assez d'entre eux de voter contre ce traité, nous aurons une chance de l'étouffer dans l'œuf.

Je hochai la tête.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Mokia ne pouvait pas tomber. J'en faisais une affaire personnelle.

— Je vais parler à Brig, répondit Papi. Toi, va voir si tu peux trouver ton cousin Folsom. Je lui ai donné la charge des affaires des Smedry ici à Nalhalla. Il aura peut-être des informations supplémentaires...

— OK.

Le vieux bonhomme fouilla dans une des poches de son smoking.

— Tiens, tu veux sans doute le récupérer.

Il me tendit un Verre incolore, qui irradiait devant mes lunettes d'Oculateur comme aucun autre verre, à part les Traducteurs.

Je l'avais presque oublié celui-là. Je l'avais découvert dans la

tombe d'Alcatraz Premier, au fin fond de la Bibliothèque d'Alexandrie. J'ignorais toujours à quoi il servait et je l'avais remis à mon grand-père pour qu'il l'examine.

— Tu sais à quoi il sert ? demandai-je en reprenant mon bien.

Papi Smedry acquiesça avec énergie.

— J'ai dû le soumettre à pas mal de tests. Je voulais t'en faire part hier, mais...

— Tu es en retard.

— Exactement ! s'écria-t-il. Bref, ce Verre est extrêmement utile. Oui, vraiment très utile. Quasi mythique. Je n'y croyais pas d'ailleurs. J'ai vérifié trois fois mon hypothèse avant d'être sûr de moi.

Voilà qui était excitant ! Je m'imaginais déjà brandissant le petit disque translucide pour invoquer les morts et les obliger à combattre à mes côtés. À moins qu'il ne fasse exploser mes ennemis dans une gerbe de fumée rouge. Ça déchire, la fumée rouge.

— Alors, le résultat ?

— Ce Verre te permet de savoir si on te dit la vérité ou pas.

Ce n'était pas tout à fait ce à quoi je m'attendais.

— Oui, reprit mon grand-père. Un Verre Révélateur. Je n'aurais jamais pensé en voir un en vrai ! Remarquable !

— Je suppose que... il ne fait pas exploser les menteurs ?

— Non, désolé, petit.

— Pas de fumée rouge ?

— Pas de fumée rouge.

Je glissai le Verre dans ma poche en soupirant. D'accord, ça avait l'air plutôt utile. Mais quand je l'avais trouvé dans le tombeau, j'avais franchement espéré avoir dégoté une arme.

— Haut les cœurs, fiston ! J'ai l'impression que tu n'as pas compris. Tu es en possession d'un véritable joyau ! Ce Verre pourrait bien s'avérer vital dans les jours qui viennent. Garde-le à portée de main.

J'opinai.

— Tu n'aurais pas par hasard une autre paire de Boutefeu à me prêter ? questionnai-je.

Il gloussa.

— Tu n’as pas causé assez de dégâts avec la précédente peut-être ? Non, je n’en ai plus. En revanche, attends une minute...

Il fouilla de nouveau son smoking, puis lâcha un « Ah ! » triomphal en en extrayant des lunettes à la teinte violette qui luisaient modestement.

Vous avez bien lu. Violette. À se demander si les comiques qui fondent les sables pour en faire des Verres essaient de nous donner un look de mauviette, ou si c’est juste une triste coïncidence.

— C’est quoi ? m’enquis-je.

— Des Verres Camoufleurs. Quand tu les mets, concentre-toi sur l’image de quelqu’un et tu prendras l’apparence de cette personne.

Cool. Je saisis les lunettes avec un plaisir non dissimulé.

— Je peux me transformer en choses aussi ? En caillou, par exemple ?

— Oui, certes. Mais en caillou à lunettes. Elles restent toujours visibles, quel que soit le déguisement que tu choisis.

Elles n’étaient donc pas aussi puissantes que je l’avais d’abord cru. Tant pis, je trouverais bien un moyen de les utiliser.

— Merci, dis-je.

— Il se peut que j’aie d’autres Verres offensifs là-bas au Donjon. Je verrai ça plus tard. On en a sans doute pour deux ou trois heures de délibération avant de lever la séance jusqu’au vote de ce soir. Il est maintenant dix heures. On se retrouve au Donjon Smedry à une heure pour partager nos informations, d’accord ?

— D’accord.

Papi me gratifia d’un clin d’œil.

— À cette après-midi, donc, conclut-il. Si tu casses quoi que ce soit d’important, fais porter le chapeau à Drauline. Ça lui fera du bien !

Je hochai la tête et nous nous séparâmes.

Chapitre 5

Il est désormais temps de parler de quelqu'un d'autre que votre humble serviteur. Ne soyez pas trop tristes, je vous en prie. Il est parfois nécessaire d'évoquer des gens qui sont loin d'être aussi charmants, aussi intelligents ou impressionnants que moi.

Exactement. Il est temps de parler de *vous*.

Régulièrement, lors de mes missions d'infiltration au Chutland, je rencontre des jeunes gens entreprenants qui veulent entrer dans la résistance anti-Bibliothécaires de leur pays. Vous me demandez ce que vous pouvez faire pour combattre l'ennemi. La réponse est : trois choses.

D'abord, assurez-vous d'acheter des tas et des tas et des tas d'exemplaires de mon livre. Ils servent à un paquet de trucs (j'y reviendrai dans un instant) et pour chaque volume vendu, nous reversons de l'argent au « Fonds Alcatraz Smedry pour faire des cadeaux mortels à Alcatraz Smedry ».

Deuxièmement (et c'est moins génial, mais quand même pas mal), vous pouvez *lire*.

Les Bibliothécaires contrôlent le monde par le biais de l'information. Papi Smedry prétend que l'information est une arme beaucoup plus efficace qu'une épée ou des Verres oculatoires, et je commence à me ranger à son avis. (Même si les requins armés de tronçonneuses et bardés de chatons tueurs évoqués dans le tome 2 sont sans doute presque aussi utiles, je trouve.)

La meilleure façon de faire face aux Bibliothécaires est de lire des tonnes de livres. Tout ce qui vous tombe sous la main. Ensuite, passez à la troisième chose, dont je vais vous parler maintenant.

Achetez plein d'exemplaires de mon bouquin.

Oh, une seconde. Je l'ai déjà dit ? Bon, ben il y a *quatre* moyens d'engager le combat. Mais cette intro est déjà trop longue, alors je vous expliquerai ça plus tard. Sachez toutefois qu'il y est question de pop-corn.

— OK, lançai-je en me tournant vers Bastille. Comment je vais dégoter ce Folsom ?

— Je sais pas, rétorqua-t-elle. Et si tu demandais à *sa mère*, juste là ?

Ah oui ! pensai-je. C'est le frère de Quentin, et donc le fils de Pattywagon.

Celle-ci parlait à Sing avec animation (comme toujours). J'invitai Bastille à m'accompagner, mais elle hésita.

— Quoi ?

— Officiellement, ma mission est terminée, expliqua-t-elle en grimaçant. Je dois aller à Crystallia.

Elle regarda du côté de Drauline. Cette dernière se tenait près de la sortie et observait sa fille de son air à la fois patient et insistant.

— Et ton père ? interrogeai-je en désignant la porte par laquelle le roi et Papi Smedry avaient disparu. Il n'a pas vraiment eu le temps de vous voir.

— Le royaume l'emporte sur toute autre considération.

J'eus l'impression que Bastille récitait un texte. Elle avait souvent dû entendre cette phrase dans son enfance.

— OK, bon, ben... à plus tard.

— Ouais.

Je me préparai mentalement à être gratifié d'une deuxième accolade (le terme technique est « réinitialisation forcée d'ado mâle »), mais rien ne vint. Puis elle jura à mi-voix et s'élança vers sa mère. Moi, je restai planté là à me demander depuis quand on était devenus aussi coincés en présence l'un de l'autre.

(Je fus tenté de me remémorer tous les beaux moments que nous avions passés ensemble. Bastille me fracassant la tête avec son sac à main. Bastille me donnant un magistral coup de pied dans la poitrine. Bastille se moquant d'un de mes commentaires les plus pathétiques. J'aurais certainement eu de quoi porter plainte pour mauvais traitement, si je n'avais pas : (1) cassé son épée ; (2) balancé *mon* pied dans *sa* poitrine en premier ; (3) été aussi génial.)

Avec une bizarre sensation d'être abandonné, je m'approchai de ma tante Patty.

— Ça y est, le moment de tendresse avec le jeune chevalier est terminé ? fit-elle. Elle est mignonne, pas vrai ?

— Comment ? intervint Sing. J'ai raté quelque chose ?

- Eurgh ! m'écriai-je. Non, rien du tout, Sing.
- Bien sûr que non, railla Patty en clignant de l'œil.
- Écoute, enchaînai-je, je dois trouver Folsom.
- Hmm. Pour quoi faire ?
- Importantes affaires Smedry.
- Alors ça tombe bien que je sois aussi une Smedry importante, n'est-ce pas ?!

Elle n'avait pas tort.

— Papi veut que je lui demande ce que les Bibliothécaires ont fabriqué en ville depuis son départ, expliquai-je.

— Et pourquoi tu voulais me le cacher ?

— Parce que... euh...

— Lenteur de la réflexion, diagnostiqua ma tante d'un ton qui se voulait consolant. Ce n'est rien, chéri. Ton père n'est pas très malin non plus. Bien, allons chercher mon fils. À plus, Sing !

J'eus un geste vers mon cousin, espérant qu'il ne m'abandonnerait pas à cette abominable bonne femme, mais il s'était déjà retourné vers quelqu'un d'autre et Patty m'avait déjà agrippé le bras.

Je devrais arrêter un instant mon récit pour préciser que depuis notre première rencontre, j'ai appris à connaître Tante Pattywagon et qu'aujourd'hui, je l'aime beaucoup et que cette remarque n'a rien à voir avec le fait qu'elle a promis de me jeter par la fenêtre si je ne l'incluais pas dans mon livre.

Ma gigantesque parente me traîna hors de la pièce et le long du vestibule. Bientôt, nous nous retrouvâmes sur le perron inondé de soleil. Patty envoya un des serviteurs quérir un moyen de transport.

— Tu sais, tentai-je, si tu me disais simplement où est Folsom, je pourrais le rejoindre moi-même. Pas la peine de...

— Il est en vadrouille, interrompit-elle. Une affaire de la plus haute importance. Je dois te conduire à lui. Je ne peux pas te révéler sa position. Tu vois, en tant que spécialiste en Bibliothécaires, mon fils s'est vu confier un récent cas de défection.

— De défection ?

— Oui, confirma ma tante. Tu sais, quand un agent étranger décide de changer de camp ? Une Bibliothécaire a fui sa patrie et s'est alliée aux Royaumes Libres. Mon fils est chargé de l'aider à

s'adapter à sa nouvelle vie ici. Ah, voici notre véhicule !

Je me retournai, m'attendant à moitié à un dragon, mais apparemment, nous ne méritions pas un tel luxe cette fois. Un cocher garait son carrosse décapotable tiré par de bêtes chevaux.

— Des chevaux ? m'étonnai-je.

— Naturellement, répliqua ma tante en montant dans le carrosse. Qu'est-ce que tu espérais ? Une... comment déjà ? une potomobile ?

— Automobile, corrigeai-je en m'installant à ses côtés. Non, ce n'est pas ce à quoi je pensais. Les chevaux sont si... rustiques.

— Rustiques ? répéta-t-elle au moment où notre équipage s'ébranlait. Ils sont au contraire bien plus avancés que vos rotomobiles du Chutland !

Il est de coutume dans les Royaumes Libres de croire que tout ce qu'on y trouve est plus « avancé » que nos équivalents chutlandais. Ainsi, ils aiment à clamer que les épées sont supérieures aux pistolets, ce qui semble ridicule si on ignore que leurs armes blanches sont magiques et, en effet, plus perfectionnées que les fusils et autres canons, ou du moins que le genre de fusils et canons primitifs en usage dans les Royaumes Libres avant l'avènement de la technologie silimatique.

Mais les chevaux quand même... elle ne m'a jamais convaincu sur ce point.

— Soyons clairs, repris-je. Les chevaux ne sont pas plus évolués que les voitures.

— Bien sûr que si.

— Pourquoi ?

— C'est simple. Le crottin.

Je tiquai.

— Le crottin ?

— Ouai, affirma Patty. Elles produisent quoi, vos crabomobiles ? Des gaz malodorants. Les chevaux, que produisent-ils ?

— Du crottin ?

— Du crottin, parfaitement. De l'engrais. On se déplace et en plus, on obtient un produit dérivé utile.

Je m'enfonçai dans mon siège, un rien perturbé. Pas à cause des paroles de ma tante, j'étais habitué aux raisonnements en vogue

dans les Royaumes Libres. Non, j'étais perturbé parce que, incroyable mais vrai, j'avais réussi à parler d'excréments et de flatulence en l'espace de deux chapitres.

Si j'arrivais à caser un peu de dégobillage, j'aurais un beau tiercé d'humour pipi-caca.

La course en carrosse me permit d'avoir une bonne vue des citadins, des immeubles et des boutiques. Ce qui me surprit le plus, curieusement, c'était à quel point tous ces gens paraissaient... normaux. D'accord, les rues étaient bordées de châteaux. D'accord, hommes et femmes portaient tuniques et longues robes de cérémonie au lieu de pantalons et de T-shirts. Mais leurs expressions (joie, frustration et même ennui) étaient les mêmes que celles que j'aurais pu lire sur les visages de mes compatriotes chutlandais.

En fait, descendre cette avenue en cabriolet, entre les tours qui grimpaient telles des montagnes escarpées jusqu'au ciel, me rappelait beaucoup un voyage en taxi entre les buildings de New York. Les gens sont pareils partout. D'où qu'ils viennent, quelle que soit leur apparence, ils se ressemblent tous. Comme l'a justement dit le philosophe Garnglegoot le Perplexe : « Pour moi, ce sera un sandwich banane-crayon, s'il vous plaît. » (Garnglegoot a toujours été enclin aux hors-sujet.)

— Où ils habitent, tous ces gens ? demandai-je.

Je me mordis immédiatement la lèvre, imaginant la réplique que Bastille n'allait pas manquer de m'envoyer à la figure, du genre : « Chez eux, andouille. » Il me fallut une seconde pour me rappeler que Bastille n'était pas là et ne risquait pas de se payer ma tête. Ce constat me fit de la peine, alors que j'aurais dû me réjouir d'échapper à une moquerie.

— Oh, la plupart vivent à Nalhalla même, répondit Patty. Je soupçonne néanmoins qu'un bon nombre de ces badauds sont venus par Verre Transporteur ce matin.

— Verre Transporteur ?

Ma tante hocha sa tête blonde.

— Il s'agit d'une technologie très intéressante que vient de développer l'Institut Kuanalu à Halaiki grâce à des sables que ton père a découverts il y a quelques années. Le procédé permet de voyager sur de grandes distances de façon instantanée en utilisant une quantité économiquement viable de sablumineux. J'ai lu des recherches passionnantes là-dessus.

J'arquai un sourcil. Il me semble avoir déjà évoqué les tendances

ultra-intellos du clan Smedry. Un nombre inconcevable de mes parents sont professeurs, chercheurs ou scientifiques. Nous sommes un épouvantable mélange de *Malcolm*, et d'une promo de premiers de la classe à l'université de Harvard.

— Tu es prof, pas vrai ? accusai-je.

— Absolument, chéri ! confirma-t-elle avec enthousiasme.

— Experte en silimatique ? supposai-je.

— Exact ! Comment l'as-tu deviné ?

— Coup de chance, éladai-je. Tu as déjà entendu parler d'une théorie qui postule qu'un Oculateur peut alimenter en puissance des verres technologiques et pas seulement ses Verres oculatoires ?

Elle grogna.

— Je vois que tu as causé avec ton père.

— Mon père ?

— Je suis au courant de son article, poursuivit Pattywagon. Mais je n'y crois pas une seconde. Prétendre que les Oculateurs sont comme du sablumineux sous forme humaine ! Tu ne trouves pas ça ridicule ? Comment le sable pourrait-il avoir forme humaine ?

— Je...

— Je conviens qu'il y a effectivement des contradictions, coupa-t-elle sans me prêter la moindre attention. Toutefois, ton père tire des conclusions hâtives. La question nécessite bien plus de recherches qu'il n'y a consacré. Des recherches menées par des gens qui ont une meilleure connaissance de la véritable silimatique que ce gredin ! Oh, on dirait que tu vas avoir un bouton sur le nez. Dommage que ce type dans le carrosse d'à côté vienne de te prendre en photo.

Je bondis sur mon siège et regardai dans la direction indiquée par ma tante. Un véhicule venait de s'arrêter à notre hauteur. Son passager tenait entre les mains des carrés de verre d'une trentaine de centimètres de côté. Il les pointait sur nous, puis les tapotait du bout du doigt. J'étais encore un bleu en ce domaine, mais j'avais l'impression qu'il était plus ou moins en train de me photographier. Quand il me vit l'observer, il abaissa ses carreaux transparents et souleva sa casquette à mon attention. Son carrosse s'éloigna.

— C'est quoi cette histoire ? m'inquiétai-je.

— Eh bien, chéri, tu es l'héritier Smedry, n'est-ce pas ? Sans parler de tes dons d'Oculateur et de ton enfance au Chutland. Les gens s'intéressent à ce genre de choses.

— Les gens me connaissent ? m'étonnai-je.

D'accord, j'étais né à Nalhalla, mais je ne pensais pas que quiconque ici se souviendrait de moi.

— Évidemment ! s'exclama Patty. Tu es une célébrité, Alcatraz ! Le Smedry qui a mystérieusement disparu à la naissance ! On a écrit des centaines de livres sur toi. Quand l'info a filtré, il y a quelques années, que tu vivais au Chutland, ça n'a fait que renforcer la curiosité des foules. Tu crois que tous ces gens qui nous dévorent des yeux là-bas sont ici pour moi ?

Comme dit plus haut, c'était ma première visite à Nalhalla. Aussi, je n'avais pas trouvé particulièrement étrange d'y voir tant de monde se presser de part et d'autre de la rue et contempler le passage. À bien y regarder maintenant, une bonne partie de ces piétons pointaient notre carrosse du doigt.

— Mille millions de tesson ! murmurai-je. Je suis Elvis !

Mes lecteurs des Royaumes Libres n'ont sans doute jamais entendu ce nom. Elvis était un puissant monarque chutlandais connu pour ses discours passionnés à l'attention de ses codétenus, son goût pour les chaussures en cuir bleues, et pour se ressembler moins que ses imitateurs. Sa mystérieuse disparition est le résultat d'une opération de dissimulation des Bibliothécaires.

— Je ne sais pas de qui tu parles, chéri, répondit ma tante. Mais qui qu'il soit, ce type est certainement beaucoup moins célèbre que toi.

Je me rassis, éberlué. Papi Smedry et les autres avaient bien essayé de m'expliquer que notre famille était illustre, mais je n'avais jamais vraiment compris. Notre château était aussi grand que le palais royal. Nous disposions d'une fortune hallucinante. On nous envoyait nos pouvoirs magiques. On avait écrit quantité de livres à notre sujet.

Ce n'est qu'à cet instant-là, dans le carrosse, que je réalisai enfin. *Je suis célèbre*, songeai-je et un sourire s'épanouit sur mon visage.

Ce fut un moment clé de ma vie. Je venais de commencer à cerner l'étendue de ma puissance. La renommée ne m'intimidait pas. Elle me stimulait au contraire. Aussi, au lieu de me cacher des appareils photo silmatiques, je me tournai vers eux et agitai la main dans leur direction. Les photographes amateurs s'agitèrent et se mirent à pointer leurs objectifs sur moi avec encore plus d'entrain. Je me délectai de toute cette attention. Un sentiment de bonheur m'envahit, un sentiment de chaleur. Comme si je venais de prendre

un bain de soleil.

D'aucuns vous assureront que la célébrité n'est qu'un phénomène fugace. Dans mon cas, elle m'a collé aux basques tel un chewing-gum incrusté dans le trottoir, noirci après le passage de tant de pieds. Je n'ai jamais réussi à m'en débarrasser, malgré tous mes efforts.

D'aucuns vous assureront aussi que la célébrité est une chose superficielle. Facile à dire quand on n'a pas passé son enfance à être transbahuté de famille d'accueil en famille d'accueil, méprisé et rejeté à cause d'une malédiction qui vous fait casser tout ce que vous touchez.

La célébrité, c'est comme un cheeseburger. Ce n'est peut-être pas le meilleur plat ou le repas le plus sain, mais ça vous remplit quand même l'estomac. Quand vous avez été privé de quelque chose pendant longtemps, savoir si c'est bon ou pas pour la santé importe peu. Comme un cheeseburger, la célébrité comble un besoin et ça fait du bien par où ça passe.

Ce n'est que des années plus tard que vous vous rendez compte des dégâts que ça a causés à votre cœur.

— Nous y voici ! déclara Tante Patty tandis que le carrosse ralentissait.

Je ne pus masquer ma surprise. En entendant que mon cousin Folsom était chargé de surveiller des ex-Bibliothécaires, je m'étais imaginé le trouver dans une espèce de poste de police ou bien dans une planque des services secrets. Au lieu de quoi, nous venions d'arriver dans un quartier commerçant où les boutiques occupaient le rez-de-chaussée des châteaux. Pattywagon régla sa course au cocher d'une poignée de pièces en verre et descendit.

— Je croyais qu'il gardait un espion ennemi, dis-je en lui emboîtant le pas.

— C'est le cas, chéri.

— Et ça se passe où ?

Elle indiqua un magasin qui ressemblait furieusement à un marchand de glaces.

— Où veux-tu que ça se passe ?

Chapitre 6

Un jour, quand j'étais tout petit, ma mère adoptive m'avait emmené à la piscine municipale. C'était il y a très, très longtemps, si loin dans ma mémoire que je m'en souviens à peine. Je devais avoir trois ou quatre ans.

Je revois un groupe de bâtiments en bordure de route. Ils avaient des formes étranges. Je les avais déjà remarqués et je me demandais à quoi ils servaient. On aurait dit trois ou quatre petits dômes blancs, chacun de la taille d'une maison.

Comme nous les dépassions, je m'étais tourné vers ma mère adoptive :

— Maman, c'est quoi ?

— C'est là que vont les fous, avait-elle répondu.

Je ne savais pas qu'il y avait un hôpital psychiatrique dans notre ville. Mais c'était plutôt bien de savoir où il se trouvait. À partir de ce jour et pendant des années, dès que quelqu'un abordait le sujet de la maladie mentale, j'expliquais à qui voulait l'entendre où se situait l'hôpital. Gamin, j'étais fier de savoir où on emmenait les fous quand... ben quand ils devenaient fous.

À l'âge de douze ans, je me rappelle être passé dans la même rue. Nous étions toujours en voiture, mais j'avais entre-temps changé de famille d'accueil. Et j'avais aussi appris à lire (j'étais assez précoce, voyez-vous). J'avais remarqué le panneau accroché aux espèces de dômes.

Ce n'était pas un asile d'aliénés. C'était une église.

Soudain, j'avais compris. « C'est là que vont les fous » signifiait tout à fait autre chose dans l'esprit de ma mère adoptive que ce que j'avais cru. Et dans l'intervalle, j'avais dit à tout le monde où était la maison des déments, sans savoir que je me trompais lourdement.

Si, si, il y a un rapport, vous allez voir.

Je pénétrai chez le glacier, les sens en alerte. J'avais vu des frigos qui dissimulaient des salles de banquet. J'avais vu des bibliothèques qui cachaient des repaires de sectes infâmes. J'en conclusais donc

qu'un endroit qui avait *l'apparence* d'une boutique de cônes et crèmes glacées n'était certainement *pas* une simple boutique de cônes et crèmes glacées, mais un labo où on testait des crayons explosifs, par exemple. (Ah ! ça t'apprendra à dessiner sur les murs, Jimmy !)

Mais si le salon de thé n'était qu'une couverture, c'en était une sacrément bonne. On l'aurait cru sorti tout droit des années cinquante avec ses tons pastel, ses tabourets rangés sous les tables et ses serveuses en jupettes à rayures rouge et blanc. Sauf que lesdites serveuses proposaient des banana splits et des milk-shakes au chocolat à des clients habillés comme au Moyen Âge.

Sur le mur, une affiche annonçait fièrement que l'établissement proposait une CUISINE CHUTLANDAISE AUTHENTIQUE ! Quand Patty et moi entrâmes, un silence s'abattit sur la salle. Dehors, un essaim de badauds s'étaient agglutinés contre la vitrine et me regardaient.

— Pas de panique, les gars, décréta ma tante. Il n'est vraiment pas aussi intéressant que ça. Et puis il ne sent pas très bon. À votre place, je ne m'approcherais pas trop.

Je virai au pivoine.

— Tu as vu comme je les empêche de venir te lécher les bottes ? me glissa-t-elle en me tapotant l'épaule. Tu me remercieras plus tard. Je vais chercher Folsom !

Pattywagon se fraya un chemin parmi la foule. Dès qu'elle m'eut quitté, une flopée de curieux, ignorant l'avertissement de ma tante, avancèrent vers moi. Ils semblaient un peu indécis. Même les hommes d'âge mûr paraissaient aussi timides que des gamins.

— Euh... je peux vous aider ? demandai-je quand je fus complètement encerclé.

— C'est vous, n'est-ce pas ? lança une femme. Alcatraz le Perdu.

— Ah, euh... Je ne me sens pas vraiment perdu, balbutiai-je, de plus en plus mal à l'aise.

À les avoir si près de moi, visiblement impressionnés... Eh bien, je ne savais pas trop comment réagir. C'était quoi le protocole à observer quand une célébrité disparue depuis longtemps faisait sa première apparition en public ?

Un jeune fan d'environ sept ans résolut le problème. Il se détacha du premier rang, tendant vers moi un carré de verre d'une dizaine de centimètres de côté. Le carreau était transparent et complètement plat, comme si on venait de le prélever sur une

fenêtre. Il me le présenta d'une main tremblante.

OK, songeai-je, *bizarre*. Je pris le verre, qui se mit à luire immédiatement au contact de ma main. Le petit garçon récupéra avidement son bien et je remarquai que mes doigts y avaient laissé des empreintes qui brillaient doucement. Apparemment, c'était la version Royaumes Libres d'un autographe.

Le reste de l'assemblée se pressa davantage contre moi. Les uns étaient munis de carrés de verre. D'autres voulaient me serrer la main ou être pris en photo avec moi. D'autres encore me donnaient des bibelots à casser avec mon Talent en souvenir de notre rencontre. La bousculade n'aurait sans doute pas été du goût de tout le monde, mais après une enfance passée à être tour à tour moqué (parce que j'étais un brise-tout) et redouté (parce que j'étais un brise-tout), je n'allais pas cracher sur un peu d'adulation.

Et puis je la méritais, non ? J'avais empêché les Bibliothécaires de s'emparer des Verres de Rashid. J'avais vaincu Blackburn. J'avais sauvé mon père des griffes des horribles Conservateurs d'Alexandrie.

Papi Smedry avait raison. L'heure était venue de me détendre et de prendre un peu de bon temps. J'appliquai mon pouce sur tous les carreaux qu'on me proposait, posai pour des photos, serrai des mains et répondis à des questions. Quand Tante Patty revint, j'étais embarqué dans le palpitant récit de ma première infiltration aux côtés de mon grand-père. Ce matin-là, dans le salon de thé, je compris pour la première fois que je ferais sans doute un bon écrivain. J'avais visiblement l'étoffe d'un conteur. Je titillais mon public en lui laissant entrevoir la suite de l'histoire, mais sans jamais dévoiler totalement ce qui allait se passer.

À ce propos, savez-vous que plus tard ce jour-là, quelqu'un allait tenter d'assassiner le roi Dartmoor ?

— Ça va, ça va, bougonna Pattywagon en repoussant mes fans sans ménagement. Laissez-le respirer.

Elle m'agrippa par le bras.

— Ne t'inquiète pas, chéri, ta tatie vient à ton secours.

— Mais !...

— Inutile de me remercier, enchaîna-t-elle. Que tout le monde recule ! Alcatraz arrive du Chutland ! Vous ne voudriez pas attraper les maladies bizarroïdes des Bibliothécaires, n'est-ce pas ?

Je vis des visages pâlir et la foule s'écarta. Ensuite, Tante Patty

me conduisit à une table où deux personnes étaient assises. La première était un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux noirs et au profil aquilin, et qui m'était vaguement familier. Il s'agissait sans nul doute de Folsom Smedry. Il ressemblait beaucoup à son frère, Quentin. La jeune femme qui lui faisait face portait une jupe bordeaux et un chemisier blanc. Sa peau était foncée et ses lunettes étaient équipées d'une chaîne.

Honnêtement, je ne m'étais pas attendu à ce que la Bibliothécaire soit aussi jolie ni aussi jeune. Je n'en avais en tout cas jamais rencontré d'aussi avenante auparavant. D'accord, la plupart essayaient de me tuer lors de nos entrevues, du coup je n'étais peut-être pas entièrement objectif.

Folsom se leva et me tendit la main.

— Alcatraz ! Je suis ton cousin Folsom.

— Enchanté, répondis-je en lui serrant la main. Quel est ton Talent ?

(J'avais retenu la leçon, à force. Poser la question dès les présentations pouvait s'avérer vital. Dîner avec un Smedry sans savoir en quoi consiste son don revient à accepter une grenade sans savoir si elle a été dégoupillée ou pas.)

Folsom eut un sourire modeste.

— Oh, rien de très important. Je danse comme un pied.

— Ah, impressionnant.

Je m'efforçai d'avoir l'air sincère. C'était loin d'être gagné. C'est si dur de complimenter quelqu'un sur ses non-qualités de danseur.

Le sourire de mon cousin se fit radieux. Il me relâcha et m'invita à prendre un siège.

— Ravi de te rencontrer enfin, reprit-il. Oh, et j'attribue un quatre sur six à cette poignée de main.

— Pardon ?

— Quatre sur six, répéta-t-il comme nous nous asseyions. Assez ferme, bon contact visuel, mais tu l'as laissée durer un peu trop longtemps. Peu importe. Permets-moi de te présenter Himalaya Rocheuses, anciennement du Chutland.

Je tournai le regard vers la Bibliothécaire, puis tendis la main avec hésitation. Je n'aurais été qu'à moitié surpris si elle avait sorti un pistolet de son sac et m'avait tiré dessus. (Ou si elle m'avait réprimandé pour mes livres en retard.)

— Enchantée, dit-elle en me serrant la main sans même essayer de me poignarder. Il paraît que tu as vécu en Amérique, comme moi ?

Je hochai la tête. Elle avait l'accent de Boston. Je n'avais quitté les États-Unis que depuis quelques semaines. N'empêche, ça faisait du bien d'entendre quelqu'un qui venait du même pays que moi.

— Alors comme ça... euh... tu es Bibliothécaire ? interrogeai-je.

— Bibliothécaire en voie de guérison, s'empressa-t-elle de préciser.

— Himalaya a déserté il y a six mois, expliqua Folsom. Elle nous a fourni quantité d'informations.

Six mois, hein ? songeai-je avec un regard appuyé vers mon cousin. Il ne fit aucun commentaire, mais il me semblait étrange de continuer à surveiller Himalaya si sa défection datait autant. Je supposai que Folsom et le roi considéraient qu'il y avait un sérieux risque qu'il s'agisse en fait d'une espionne opérant pour le compte de l'ennemi.

Les alcôves autour de nous se remplirent rapidement et, grâce à ma présence, les affaires du salon de thé tournèrent bien ce matin-là. Le propriétaire dut s'en rendre compte, car il vint bientôt à notre table.

— L'illustre Alcatraz Smedry ici, dans mon humble établissement ! s'émerveilla-t-il.

Le rondouillard bonhomme portait un pantalon flashy à rayures rouge et blanc. Il fit signe à une des serveuses, qui se précipita vers nous avec un bol débordant de crème fouettée.

— Je vous en prie, dit-il. Acceptez ce bandana split. C'est la maison qui régale !

— *Bandana* ? répétai-je en haussant un sourcil.

— Ils ne sont pas toujours très au point, murmura Himalaya à mon attention. Mais à Nalhalla, c'est ce qui ressemble le plus à la cuisine américaine.

Je remerciai le patron d'un hochement de tête, provoquant chez le petit homme un sourire ravi. En nous quittant, il laissa une poignée de bonbons à la menthe sur la table, allez savoir pourquoi. J'observai le dessert qu'il nous avait apporté. Il s'agissait effectivement d'un grand bandana fourré de glace. J'y goûtai sans trop de conviction, mais c'était plutôt réussi. Bizarre, mais pas mauvais. Je n'arrivais pas exactement à identifier le parfum de la

glace.

J'aurais sans doute dû m'en inquiéter.

— Alcatraz Smedry, reprit mon cousin comme s'il mettait mon nom au banc d'essai. Je dois t'avouer que ton dernier livre m'a déçu. Une étoile et demie sur cinq.

J'eus un instant de panique. Folsom parlait-il du deuxième tome de mon autobiographie ? Je réalisai rapidement que c'était idiot, parce que non seulement je ne l'avais pas encore écrit, mais je n'avais même pas décidé de rédiger mes Mémoires. J'interrompis le fil de mes pensées avant de provoquer une fissure temporelle et de faire une bêtise comme tuer un papillon ou intervenir dans le premier voyage spatio-temporel de l'humanité.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, avouai-je en me resserrant de la glace.

— Attends, je l'ai ici.

Il fouilla dans son sac à bandoulière.

— Je ne l'ai pas trouvé si nul, me consola Himalaya. Naturellement, mes goûts sont un peu pollués par mes dix ans de carrière en bibliothèque.

— Dix ans ? m'étonnai-je.

Je ne lui en donnais pas plus de vingt-cinq.

— J'ai commencé tôt, admit-elle en jouant rêveusement avec les bonbons sur la table. Je suis devenue apprentie auprès d'un Maître Bibliothécaire après avoir démontré mes capacités à utiliser le système phare inversé.

— Le quoi ?

— C'est un système qui consiste à classer les livres par ordre alphabétique en se basant sur la troisième lettre du nom de jeune fille de la mère de l'auteur. Bref, une fois que j'ai été recrutée, les Bibliothécaires m'ont laissée vivre la belle vie pour un temps. Ils me brossaient dans le sens du poil, me donnant à lire des épreuves d'ouvrages qui n'étaient pas encore sortis, m'autorisant parfois à grignoter un bagel dans la salle de repos. Quand j'ai eu dix-huit ans, ils m'ont initiée au culte.

Elle frissonna, à croire qu'elle se remémorait les horreurs de cette époque lointaine. Je ne me laissai pas embobiner. Elle avait beau être sympathique, je continuais à trouver ses motivations louches.

— Voilà ! s'exclama Folsom en extirpant quelque chose de sa

besace.

Il posa un livre sous mon nez. Un livre qui me montrait, moi, sur la couverture. Moi en sombrero installé à califourchon sur un énorme aspirateur. J'avais un fusil à silex dans une main et une espèce de carte de crédit magique (elle brillait) dans l'autre.

Alcatraz Smedry et la clé anglaise du Meccano.

— Misère, Folsom ! s'écria Tante Patty. Ne me dis pas que tu lis ces abominables romans de Fantasy !

— C'est marrant, maman ! se défendit mon cousin. Insignifiant, au fond, mais divertissant et le genre mérite pour cela trois points sur cinq. Celui-ci en revanche était vraiment mauvais. Il contenait tous les ingrédients d'une excellente histoire : une arme mystérieuse, un héros et sa quête, des personnages secondaires excentriques. Mais au final, tout est gâché parce que l'auteur essaie de faire passer un message important au lieu de nous donner simplement un roman amusant.

— C'est moi ! notai-je en désignant l'illustration.

Si Bastille avait été là, elle m'aurait probablement lancé une vanne du genre : « Bonne nouvelle, Smedry ! Tu arrives à reconnaître ta bobine sur un bouquin. Évite quand même les moustaches, tu risquerais de te perdre de vue. »

Malheureusement, Bastille n'était pas avec nous. Une fois de plus, ce constat m'embêtait. Et constater que ça m'embêtait m'embêtait. Ce qui vous embête aussi sans doute. Je sais que ça embête mon éditeur.

— C'est romancé, évidemment, continua Folsom. La plupart des érudits savent que tu n'as pas accompli la moitié de ce qui est décrit là-dedans. Néanmoins, tu es tellement présent dans l'inconscient culturel collectif que les histoires qui te mettent en scène sont toujours très populaires.

L'inconscient quoi ? pensai-je, perplexe. On écrivait des livres sur moi ! Ou du moins, des livres dont j'étais le héros. Voilà qui était passablement cool, même si les détails laissaient un peu à désirer côté véracité.

— Ils imaginent que ce genre de choses arrivent quotidiennement au Chutland, intervint Himalaya sans lâcher les bonbons à la menthe. Des batailles épiques contre les Bibliothécaires, d'étranges technologies chutlandaises. C'est très romancé et très exagéré.

— Les romans de Fantasy, soupira ma tante en secouant la tête.

Ah, là, là ! Pourris-toi le cerveau autant que tu voudras, mon fils. Tu es assez grand maintenant et je n'ai plus à te dire ce que tu dois faire. Mais entre nous, je suis contente que tu aies arrêté de mouiller ton lit avant de déménager !

— Merci, maman, maugréa Folsom, rouge comme une tomate. C'est... c'est très gentil. Nous devrions...

Il s'interrompit.

— Himalaya, tu recommences.

L'ex-Bibliothécaire se figea. Elle regarda les sucreries étalées devant elle.

— Mince ! se lamenta-t-elle.

— Quoi ? demandai-je.

— Elle était en train de les classer, répondit mon cousin. Par taille, par forme et... par couleur aussi, on dirait.

Effectivement, les bonbons étaient bien alignés sur la table, en ordre.

— C'est si dur d'abandonner les vieilles habitudes ! gémit la jeune femme. Hier, je me suis surprise à cataloguer les carreaux de ma salle de bains. Je les rangeais par teinte, séparais les abîmés des autres... Je n'arrive pas à décrocher !

— Tu vas y arriver, tu verras, l'encouragea Folsom.

— Je l'espère...

— Bien, coupa Tante Patty. Je dois retourner au palais assister aux débats. Folsom aura sûrement les renseignements que tu cherches, Alcatraz.

Nous échangeâmes des adieux et ma tante s'en alla, mais pas avant d'avoir conseillé au patron d'essayer de rattraper sa minable coupe de cheveux.

— Tu voulais des renseignements ? s'enquit mon cousin.

Je coulai un regard vers Himalaya. Pouvais-je tout dire devant elle ?

— Ne t'inquiète pas, m'assura Folsom. Elle est de toute confiance.

Dans ce cas, raisonnai-je, pourquoi continuer à la surveiller de si près ? Je doutais fortement qu'elle ait réellement besoin de mon cousin pour s'adapter à la vie dans les Royaumes Libres. Pas au bout de six mois. Hélas, il ne semblait pas y avoir moyen de discuter sans

qu'elle entende, alors je décidai d'y aller franco. Après tout, je ne comptais pas révéler des secrets d'État.

— Mon grand-père et moi aimerions obtenir un rapport sur l'activité bibliothécaire dans la cité, me lançai-je. Si j'ai bien compris, c'est à toi qu'il faut s'adresser pour ce genre de choses.

— C'est vrai que je m'amuse bien à garder un œil sur les Bibliothécaires, admit-il en souriant. Que veux-tu savoir exactement ?

Honnêtement, je l'ignorais moi-même, n'étant pas encore bien habitué à toutes ces histoires de héros. Quelles que fussent les manigances de l'ennemi, elles avaient certainement un rapport avec leur tentative de conquête de Mokia, mais je ne savais pas quoi chercher précisément.

— Dis-moi tout ce qui te semble louche, suggérai-je sur un ton aussi glamour que possible au cas où mes fans écouterait notre conversation.

(C'est du boulot d'être génial.)

— Voyons, réfléchit Folsom. Toute cette pagaille autour du traité a commencé il y a environ six mois quand un contingent de Gardiens de la Norme a déboulé en ville sous prétexte de fonder une ambassade. Le roi s'est méfié, mais après des années à essayer d'ouvrir des pourparlers de paix, il ne pouvait pas vraiment leur dire non.

— Six mois ? répétai-je.

En d'autres termes, peu après le départ de Papi Smedry pour le Chutland. C'était aussi plus ou moins le temps qu'il faudrait à un burrito dans un congélateur pour devenir une masse infâme et indigeste. (Je suis au courant de ce fait fascinant parce que c'est très héroïque et viril.)

— Oui, confirma Himalaya. Je m'en souviens parce que je faisais partie du personnel qui devait travailler à l'ambassade. C'est comme ça que j'ai pu m'échapper.

Je n'avais pas précisément fait ce rapprochement, mais je hochai la tête d'un air entendu, comme si c'était tout à fait ce que j'étais en train de penser.

— Bref, reprit mon cousin, les Bibliothécaires ont annoncé qu'ils allaient nous soumettre un traité, et ils ont commencé à assister à des fêtes et à fréquenter l'élite de la ville.

Ça ressemblait au type d'infos susceptibles d'intéresser mon

grand-père. Je me demandai si je ne ferais pas mieux de choper mon cousin et de le ramener au Donjon.

En même temps, Papi ne serait pas de retour au château avant des heures. Et puis, je n'étais pas un garçon de courses. Je n'étais pas venu ici pour récupérer Folsom et ensuite attendre gentiment la suite des événements. Alcatraz Smedry, vaillant chevaucheur d'aspirateur et porteur du super sombrero, ne se contentait pas de brouilles. Il était un homme d'action !

— Je veux rencontrer ces Bibliothécaires, m'entendis-je réclamer. Où peut-on les trouver ?

Folsom eut l'air inquiet.

— Je suppose qu'on peut se rendre à l'ambassade...

— Pas ailleurs ? Un endroit plus neutre ?

— Il y en aura sûrement quelques-uns au déjeuner du prince, suggéra Himalaya.

— Ouu-i, concéda mon cousin. Mais comment on va y entrer ? Il faut réserver des mois à l'avance.

Je me levai. J'avais pris ma décision.

— Allons-y, dis-je. On entrera sans problème. Je m'en occupe personnellement.

Chapitre 7

OK. Allez donc relire l'intro des chapitres 2, 5 et 6. Prenez votre temps. J'attendrai. Je vais me faire un peu de pop-corn.

Pop. Pop-pop. Pop-pop-pop. Pop. pop !

Quoi, déjà fini ? Non, je doute que vous ayez lu très attentivement. Recommencez.

Scrounch. Scrounch-scrounch. Scrounch-scrounch-scrounch. Scrounch. Scrounch.

Voilà, c'est mieux. Normalement, vous avez dû vous rafraîchir la mémoire à propos :

- 1) des poissons panés ;
- 2) de ce que vous pouvez faire pour combattre les Bibliothécaires ;
- 3) des asiles de fous qui sont en réalité des églises.

Le rapport devrait vous sauter aux yeux :

Socrate.

Socrate était un petit bonhomme grec qu'on connaît surtout pour sa tendance à oublier de coucher quoi que ce soit par écrit et sa manie de crier « Ohé ! Je suis un philosophe ! » au beau milieu d'une zone d'interdiction de philosopher. (On l'obligea par la suite à ravalier ses paroles. Assaisonnées d'une bonne dose de poison.)

Socrate a inventé quelque chose de très important : la question. C'est vrai. Avant lui, aucune langue n'avait les outils pour poser des questions. Les conversations ressemblaient à ceci :

BLURG : Punaise, si seulement je pouvais parler à Gurg et vérifier qu'il va bien.

GURG : Je déduis de ton ton que tu es curieux de savoir comment je me porte. Comme je viens de m'écraser le pied sous ce roc, j'aimerais pouvoir te prier de m'aider.

BLURG : Hélas, quoi que notre langue ait développé l'impératif, nous n'avons pas encore découvert une méthode interrogative. Si seulement il existait une façon simple de faciliter la communication entre nous.

GURG : Je vois qu'un Ptéroydeactyl a commencé à te dévorer le crâne.

BLURG : Oui, tu dis vrai. Aïe !

Heureusement, Socrate est arrivé et a inventé la question, donnant enfin la possibilité à Blurgh et Gurg de discuter bien plus aisément.

Bon, d'accord, ce sont des bobards. Socrate n'a pas inventé la question, mais il l'a vulgarisée grâce à ce qu'on appelle la maïeutique ou méthode socratique. Qui plus est, il a appris aux gens à poser des questions sur tout. À ne rien considérer comme allant de soi.

Demandez. Interrogez-vous. Réfléchissez.

Voilà la quatrième stratégie que vous pouvez utiliser contre les Bibliothécaires. Ça et acheter mes bouquins. (J'ai peut-être déjà évoqué le sujet ?)

— Bon, c'est qui ce prince qui donne cette fête ? m'enquis-je.

Folsom, Himalaya et moi avions sauté dans un carrosse.

— Le fils du Grand Roi, répondit mon cousin. Rikers Dartmoor. Sur sept couronnes, je lui en donnerais cinq et demie. Il est sympa et agréable, mais il n'a pas le génie de son père.

Je me demandais depuis un petit moment pourquoi Folsom passait son temps à distribuer des notes. Aussi, je l'interrogeai :

— Pourquoi passes-tu ton temps à distribuer des notes ?

(Merci Socrate !)

— Mmh ? Oh, eh bien, je suis un critique après tout.

— Ah oui ?

Il opina, fier de lui.

— Critique littéraire en chef et auteur de pièces à *Nalhalla Aujourd'hui*.

J'aurais dû m'en douter. Comme dit plus haut, tous les Smedry semblaient impliqués dans un domaine d'érudition ou un autre. Là, c'était le pire. Soudain gêné, je détournai le regard.

— Mille millions de tessons ! jura mon cousin. Pourquoi tout le monde a cette réaction quand j'explique mon travail ?

— Quelle réaction ? fis-je, de l'air du type qui essaie d'avoir l'air

d'avoir l'air de rien.

— Les gens stressent toujours quand il y a un critique dans les parages, se plaignit-il. Ils ne comprennent donc pas qu'on ne peut pas les évaluer s'ils ne se comportent pas *normalement* ?

— Les évaluer ? répétai-je. Tu es en train de m'évaluer ?

— Bien sûr. Tout le monde évalue. Simplement, nous autres critiques avons appris à en parler.

Cette information ne rendit pas les choses plus faciles. Au contraire, je me sentis encore plus mal à l'aise. Je baissai les yeux vers la copie d'*Alcatraz Smedry et la clé anglaise du Meccano*. Folsom jugeait-il mon degré de ressemblance avec le héros de ce roman ?

— Ne te tracasse pas pour ça, conseilla Himalaya.

Elle se tenait à côté de moi sur la banquette, tout près, trop près même, vu le peu de confiance qu'elle m'inspirait. Elle avait une voix si chaleureuse aussi. Était-ce un piège ?

— Que veux-tu dire ?

— Le livre, expliqua-t-elle en pointant l'objet du doigt. J'imagine qu'un pareil tissu de bêtises et de banalités doit t'énerver.

J'observai de nouveau la couverture.

— Ben... ce n'est pas *si* mal...

— Alcatraz, coupa-t-elle, *tu chevauches un aspirateur*.

— Un noble destrier s'il en fut. Enfin... du moins... il a l'air d'un noble... euh...

Quelque part, tout au fond de moi, pas loin de là où se terraient les nachos que j'avais mangés pour le dîner un mois plus tôt, une petite partie de moi-même reconnaissait qu'elle avait raison. Cette histoire semblait effectivement assez idiote.

— Heureusement que cet exemplaire appartient à ton cousin, enchaîna l'ex-Bibliothécaire. Sinon, on devrait en plus subir l'abominable générique qui démarre chaque fois qu'on ouvre le bouquin. Folsom enlève toujours le fichier musical avant de lire.

— Quelle drôle d'idée ! soupirai-je, déçu.

J'ai une musique de générique ?

— Ah, nous y voici ! annonça soudain mon cousin.

Le carrosse s'arrêta devant un château rouge qui s'élevait très haut. Il était entouré d'une vaste pelouse verte (du genre orné de

statues de manchots, unijambistes et autres corps sans tête) et un grand nombre de véhicules étaient parqués devant. Notre cocher fouetta de nouveau les chevaux de façon à nous déposer juste devant le portail, où une flopée d'hommes en livrée blanche se tenaient droits comme des *i* dans un style très majordome.

L'un d'entre eux s'approcha de notre carrosse.

— Invitation ? s'enquit-il.

— Nous n'en avons pas, avoua Folsom en rougissant.

— Bien, alors, dans ce cas, la sortie se trouve par là-bas...

— On n'a pas besoin d'une invitation, intervins-je. Je suis Alcatraz Smedry.

Le majordome me gratifia d'un drôle de regard.

— C'est cela, oui, concéda-t-il. Donc, la sortie...

— Non ! m'exclamai-je en me levant d'un bond. Je suis vraiment Alcatraz Smedry. Regardez.

Je lui tendis la couverture du roman.

— Vous avez oublié votre sombrero, railla-t-il.

— Mais ça me ressemble, insistai-je.

— J'admets que vous êtes un bon sosie, mais je doute fort qu'une légende mythique disparue depuis plus d'une décennie s'amuse à apparaître dans le simple but de déjeuner avec Son Altesse.

Je clignai bêtement des yeux. C'était la première fois de ma vie qu'on ne croyait pas que j'étais... moi.

— Par contre, vous me reconnaissez certainement, enchaîna Folsom en se mettant debout à son tour. Folsom Smedry.

— Le critique, lâcha le serviteur.

— Euh... oui.

— Celui qui a descendu le dernier ouvrage de Son Altesse.

— Je... j'essayais simplement d'apporter une critique constructive, balbutia mon cousin.

— Vous devriez avoir honte d'employer un faux Alcatraz pour insulter Son Altesse à sa propre fête. Maintenant, si vous voulez bien vous diriger vers...

Ce bonhomme commençait à m'énerver. Alors, je fis la première chose qui me vint à l'esprit. Je brisai les vêtements du majordome.

Ce n'était pas très difficile. Mon Talent est vraiment puissant, bien qu'un poil incontrôlable. Il me suffit de tendre la main, de poser un doigt sur la manche du serviteur et d'envoyer une vague de pouvoir dans sa livrée. Jadis, l'habit serait simplement tombé par terre. Mais j'avais gagné en maîtrise. Du coup, je fis virer l'étoffe au rose bonbon, puis je la fis tomber par terre.

Le maître d'hôtel se retrouva en caleçon, un bras (nu) pointant dans la direction de la sortie et une pile de vêtements roses à ses pieds.

— Oh ! éructa-t-il enfin. Eh bien, bienvenue, Lord Smedry. Permettez-moi de vous conduire jusqu'à la fête.

— Merci, répondis-je en sautant à bas du carrosse.

— Comme sur des roulettes, commenta Himalaya en se joignant à Folsom et à moi.

Le majordome ouvrait la marche d'un air très digne malgré sa petite tenue.

— Le Talent Brise-Tout, sourit mon cousin. Je l'avais oublié ! Une seule personne vivante (légende mythique ou pas) le possède. Alcatraz, j'attribue à cette manœuvre un cinq sur cinq.

— Merci, répétais-je. Au fait, quel livre du prince as-tu détruit dans ta critique ?

— Ahem... Tu as remarqué le nom de l'auteur de l'ouvrage que tu as entre les mains ?

J'examinai de plus près la couverture du roman de Fantasy. Elle annonçait effectivement qui en était l'auteur, un détail que, dans mon immense joie à me voir moi dans le titre, j'avais totalement zappé. Rikers Dartmoor.

— Le prince est romancier ? m'étonnai-je.

— Son père a été terriblement déçu quand il en a eu vent, constata Folsom. Tu sais quels horribles personnages sont ces écrivains.

— Des mécréants sociaux, confirma Himalaya.

— Heureusement, reprit Folsom, dans l'ensemble, le prince a réussi à éviter les pires défauts des hommes de plume. Sans doute parce que écrire n'est pour lui qu'un passe-temps. Toujours est-il que le Chutland le fascine, de même que les objets imaginaires comme les motocyclettes et les batteurs électriques.

Super, songeai-je en franchissant la porte d'entrée du château. À

l'intérieur, les couloirs étaient ornés d'affiches de cinéma chutlandaises : des westerns, *Autant en emporte le vent*, des films de série B avec des monstres gluants. Je commençais à comprendre d'où le prince tirait ses idées bizarres sur la vie aux États-Unis.

Nous pénétrâmes dans une vaste salle de bal, bourrée de gens très chics qui discutaient entre eux un verre à la main. Un groupe d'instrumentistes assuraient l'ambiance musicale en frottant leurs doigts sur des coupes en cristal.

— Oh, oh ! s'alarma Himalaya en agrippant mon cousin qui venait de se mettre à tressaillir de façon erratique.

Elle lui fit quitter la pièce en moins de deux.

— Quoi ? m'enquis-je, inquiet, m'attendant à une attaque.

— Ce n'est rien, m'assura-t-elle tout en enfonçant des boules de coton dans les oreilles de Folsom.

Je m'apprêtais à faire un commentaire sur ce comportement pour le moins curieux quand le majordome presque nu se racla la gorge. Un doigt tendu vers votre humble serviteur, il annonça d'une voix de stentor :

— Lord Alcatraz Smedry et sa suite.

Sur quoi, il tourna les talons et s'éloigna.

Je restai planté sur le seuil, soudain conscient que ma tenue (jean, T-shirt et veste de treillis) n'était pas des plus adaptées à l'occasion. L'assemblée présentait des styles très variés (robes ou hauts-de-chausses médiévaux, complets-veston archaïques), mais tous étaient bien mieux habillés que moi.

Une silhouette fendit soudain la foule : un homme d'une trentaine d'années, arborant un splendide manteau argent et or ainsi qu'une courte barbe rousse. Oh, et une casquette de base-ball rouge vif. Il s'agissait sans l'ombre d'un doute de Rikers Dartmoor, romancier, prince et fashion gaffeur.

— Vous, ici ! s'extasia le prince en me serrant vigoureusement la main. Quelle émotion ! Alcatraz Smedry en chair et en os ! J'ai cru comprendre que vous aviez explosé à votre arrivée en ville !

— Oui, enfin, ce n'était qu'une petite explosion, tout compte fait, nuançai-je.

— Votre vie est si palpitante ! continua Rikers. Exactement comme je l'imaginais. Et maintenant, vous êtes venu à ma fête ! Et qui sont ces gens qui vous accompagnent ?

Son visage se figea quand il reconnut Folsom, dont les oreilles étaient à présent bourrées de coton.

— Oh, le critique, constata-t-il froidement.

Puis, moins durement :

— Je suppose qu'on ne choisit pas sa famille, pas vrai ?

Il m'adressa un clin d'œil.

— Entrez, je vous en prie ! Que je vous présente tout le monde.

Quand il disait « tout le monde », il ne rigolait pas.

Dans mon premier brouillon de la scène qui va suivre, j'ai essayé d'être aussi précis et exact que possible. Mais j'ai vite compris que c'était rasoir à mourir. Ceci est une histoire d'infâmes Bibliothécaires, de Verre Transporteur et de combats à l'épée, pas de boums nazes. Du coup, j'ai décidé de résumer ladite scène :

TYPE 1 : Alcatraz, vous êtes tellement génial !

MOI : Oui, c'est vrai.

LE PRINCE : Je l'ai toujours su. Avez-vous lu mon dernier roman ?

TYPE 2 : Alcatraz, vous êtes même plus génial que vous-même.

MOI : Merci. Enfin, je crois.

LE PRINCE : C'est mon pote, vous savez. J'écris des livres sur lui.

Et ainsi de suite pendant environ une heure. Je ne m'ennuyais pas, au contraire je m'amusais infiniment. On faisait attention à moi, on m'assurait que j'étais merveilleux. J'en vins même à croire que j'étais effectivement l'Alcatraz des bouquins de Rikers. Je commençais à avoir du mal à me souvenir de la raison de ma venue ici. Mokia pouvait bien attendre cinq minutes, n'est-ce pas ? Il était important que je me familiarise avec la société nalhallienne, pas vrai ?

Enfin, le prince me conduisit au salon tout en m'expliquant comment ils avaient réussi à intégrer de la musique à ses livres. Là, des invités assis dans de confortables fauteuils discutaient de tout et de rien en sirotant des boissons exotiques. Nous croîsâmes un grand groupe de fêtards qui riaient aux éclats. Ils étaient tous tournés vers quelqu'un que je n'arrivais pas à voir.

Une autre célébrité, supputai-je. Montrons-nous gracieux. Je ne voudrais pas qu'il ou elle se sente jaloux parce que je suis beaucoup plus populaire qu'eux.

Nous nous approchâmes du petit attroupement. Mon compagnon lança :

— Et naturellement, vous connaissez déjà cette personne.

— Ah oui ? m'étonnai-je.

La silhouette au milieu de la foule se retourna vers moi.

C'était mon père.

Je stoppai net. Nous échangeâmes un regard. Mon géniteur était entouré d'un cercle d'admirateurs composé essentiellement d'admiratrices (jolies, en plus). Du genre qui portaient des robes amples où il manquait de larges pans de tissu au niveau du dos et sur les côtés.

— Attica ! s'exclama mon hôte. Votre fils rencontre un franc succès auprès de mes invités !

— Évidemment, rétorqua l'autre en avalant une gorgée de cocktail. Après tout, je suis son père.

Son ton me déplut. À l'entendre, je ne devais ma notoriété qu'à lui. Il me sourit (d'un de ces sourires de faux jeton qu'on voit à la télé), puis il fit volte-face en lâchant un bon mot. Ses groupies en gazouillèrent d'adoration.

Cet incident me bousilla la matinée. Quand le prince voulut m'emmener auprès d'autres amis à lui, je prétextai une migraine et demandai à m'asseoir. Je me retrouvai bientôt dans un coin sombre du salon, installé sur une magnifique chaise. Le doux murmure musical provenant de l'orchestre aux verres en cristal flottait jusqu'à moi malgré le bourdonnement des conversations. Je bus un peu de jus de fruits.

De quel droit mon père me manifestait-il tant de dédain ? C'était pourtant bien *moi* qui lui avais sauvé la vie ! J'avais grandi au cœur du Chutland, opprimé par les Bibliothécaires, tout ça parce qu'il n'avait jamais pris ses responsabilités et ne s'était jamais occupé de moi.

De toutes les personnes assemblées dans ce château, ç'aurait dû être lui le plus fier de moi.

Je devrais sans doute essayer d'égayer le propos ici, mais je n'y parviens pas. À la vérité, je n'avais vraiment pas envie de rire et je ne crois pas que vous devriez vous bidonner non plus. (Si votre envie est irrépressible, repensez au majordome en caleçon.)

— Alcatraz ? On peut se joindre à toi ?

Je levai les yeux. Folsom et Himalaya se tenaient derrière le serviteur qui veillait sur moi. D'un geste, j'ordonnai à ce dernier de les laisser passer et ils s'assirent à mes côtés.

— Sympa, cette fête, hurla mon cousin. Je lui donne quatre verres à vin sur cinq. Un et demi seulement pour les petits-fours par contre.

Je m'abstins de tout commentaire.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ? beugla-t-il encore.

Pour une raison qui m'échappait, il avait toujours les oreilles bourrées de coton.

Avais-je trouvé ce que je cherchais ? Qu'est-ce que je cherchais, d'abord ? *Des Bibliothécaires*, songeai-je. *C'est ça*.

— Je n'ai pas aperçu le moindre Bibliothécaire, annonçai-je.

— Comment ça ? s'étonna Himalaya. Il y en a plein le château !

Ah bon ?

— Euh... je veux dire, balbutiai-je. Je n'en ai pas vu un seul se livrer à des actes vils.

— Ils manigancent quelque chose, reprit la jeune femme. Ils sont vraiment *très* nombreux. Tiens, j'en ai dressé une liste.

Je l'observai avec surprise (et embarras) me tendre une feuille de papier.

— Ils sont classés par secte, expliqua-t-elle un peu penaude. Ensuite par âge, puis par... euh, taille.

Elle glissa un regard vers Folsom.

— Et par groupe sanguin, acheva-t-elle. Désolée. Pas pu m'en empêcher.

— Hein ? brailla mon cousin, qui avait visiblement du mal à entendre.

Je parcourus brièvement la liste. Elle contenait une quarantaine de personnes. J'avais vraiment eu la tête ailleurs. Je ne reconnus aucun nom, mais...

J'interrompis ma lecture avant d'arriver au bas de la colonne. *Fletcher*.

— C'est qui ? demandai-je d'un ton insistant.

— Hmm ? Oh, je ne l'ai rencontrée qu'une fois, répondit Himalaya. Je ne sais pas à quel ordre elle appartient.

— Montre-la-moi.

Nous nous levâmes et regagnâmes la salle de bal.

— Hé, Alcatraz ! appela une voix derrière nous.

Je me retournai. Un groupe de jeunes hommes aux riches atours me faisaient signe. À leur tête se tenait un certain Rodrayo, un petit noble que le prince m'avait présenté plus tôt. Tout le monde avait tellement envie de devenir mon ami. C'était dur de ne pas se joindre à eux. Cependant, ce nom sur la liste d'Himalaya (Fletcher) était bien trop inquiétant. Je m'excusai d'un geste auprès de Rodrayo, puis poursuivis ma route avec mes compagnons.

Quelques instants plus tard, l'ex-Bibliothécaire s'arrêta et désigna une silhouette qui s'éclipsait par la porte d'entrée.

— Là-bas.

La femme s'était teint les cheveux depuis notre dernière rencontre (ils étaient maintenant brun foncé) et elle portait une ample robe typique des Royaumes Libres à la place de son tailleur habituel.

Mais c'était bien elle : ma mère. Miss Fletcher n'était qu'un nom d'emprunt. J'eus soudain honte de m'être laissé happer par la fête. Si ma mère était ici, c'est qu'il y avait anguille sous roche. Elle était trop pro pour s'adonner à de simples mondanités. Elle complotait toujours quelque chose.

Et elle avait les Verres Traducteurs de mon père.

— Allez, dis-je à Folsom et Himalaya. On la suit.

Chapitre 8

Il était une fois un jeune garçon du nom d'Alcatraz. Il fit des trucs assez intéressants. Puis, un jour, il trahit ceux qui comptaient sur lui, voua le monde à sa perte et assassina quelqu'un qui l'aimait.

Fin.

On m'a souvent demandé pourquoi j'avais besoin de plusieurs volumes pour raconter mon histoire. Après tout, l'essentiel de mon argument est très simple. Je viens de vous le donner en un paragraphe.

Pourquoi en rajouter ?

En deux mots : parce que les résumés, ça craint.

Résumer signifie prendre une histoire compliquée et captivante, et la passer au four à micro-ondes jusqu'à ce qu'elle se transforme en un machin racorni tout noir et tout effrité. Comme le dit jadis un grand sage : « N'importe quelle histoire (et même les meilleures) aura l'air vraiment, vraiment naze une fois résumée en quelques phrases. »

Considérez l'exemple suivant : « Il était une fois un Anglais aux pieds velus qui devait jeter l'anneau de son oncle dans un trou dans la montagne. » Ça a l'air naze, pas vrai ?

Je n'ai pas l'intention de me livrer à ce jeu. Je compte au contraire vous faire partager le moindre instant de douleur que j'ai pu vivre. Je compte vous montrer que je suis un affreux en vous parlant de mon génie. Je compte vous faire lire toute une série de romans avant d'en arriver à la scène sur laquelle j'ai ouvert ladite série.

Vous ne l'avez pas oubliée, celle-là, j'espère ? Celle où je gis sur un autel d'encyclopédies, à deux doigts d'être sacrifié par les Bibliothécaires ? C'est là qu'a eu lieu ma trahison. Vous vous demandez peut-être à quel moment je vais en venir à ce point si capital de mon existence.

Patience, que diable !

— Qui est-ce qu'on suit comme ça ? interrogea Folsom en retirant

le coton de ses oreilles une fois que nous eûmes quitté le château du prince.

— Shasta Smedry, lâchai-je.

Un carrosse était en train de sortir du parc. À l'intérieur, j'aperçus brièvement le visage de ma mère.

— Par ici, indiquai-je. Allons-y.

— Une seconde, reprit mon cousin. C'est Shasta Smedry là-bas ? J'opinaï.

Il siffla.

— Ça pourrait être dangereux, constata-t-il.

— Ce n'est pas tout, ajouta Himalaya. Si la rumeur est vraie, Celle dont on ne peut prononcer le nom ne va pas tarder à arriver en ville.

— Qui ?

— Je viens de te le dire, Alcatraz. Celle dont on ne peut prononcer le nom. Les Bibliothécaires sont mécontents de l'avancée des négociations, alors ils font venir une grosse pointure.

— Mauvaise nouvelle, commenta Folsom.

— Celle dont on ne peut prononcer le nom ? insistai-je. Pourquoi on ne peut pas dire son nom ? De peur d'attirer l'attention de pouvoirs maléfiques ? Parce qu'on a peur d'elle ? Parce que son nom est comme une malédiction ?

— Ne sois pas bête, répliqua Himalaya. On ne prononce pas son nom parce qu'il est imprononçable.

— Kangech... tenta mon cousin. Kangenchenug... Kagenchachsa...

— Celle dont on ne peut prononcer le nom, coupa Himalaya. C'est plus simple.

— Toujours est-il qu'on devrait aller faire un rapport à Lord Smedry, conseilla Folsom. Tout ceci risque de devenir très dangereux très vite.

Je gloussai.

— Pas plus dangereux, m'esclaffai-je, que la fois où j'ai témoigné contre les profs d'anglais acrophobes d'Aiguelipsie !

— Euh... tu n'as jamais témoigné contre ces gens-là, Alcatraz, rectifia mon cousin. C'est juste un épisode d'un des livres de Rikers.

Je me figeai. C'était vrai. J'en avais parlé avec le prince, mais ça ne changeait rien au fait que l'événement n'avait en réalité jamais eu lieu.

Et ça ne changeait rien non plus au fait que le carrosse de Shasta était en passe de disparaître.

— Écoute, repris-je, Papi t'a confié la mission de surveiller les Bibliothécaires présents en ville. Et toi, tu veux laisser filer l'une des pires d'entre eux ?

— Hmm, bien vu, concéda-t-il.

Nous dévalâmes l'escalier et nous ruâmes vers les véhicules parqués devant la pelouse. J'en choisis un et bondis à bord.

— Je réquisitionne ce carrosse ! criai-je.

— Très bien, Lord Smedry, dit le conducteur.

Je ne pensais pas que ce serait aussi facile. J'oubliais que nous autres Smedry sommes des gens de loi représentant le gouvernement à Nalhalla. Nous pouvons réquisitionner à peu près tout ce qui nous chante. (À part les beignets, qui restent hors de notre portée depuis l'Acte d'exemption des beignets du huitième siècle. Heureusement, les beignets n'existent pas dans les Royaumes Libres, si bien que la législation est rarement utilisée.)

Folsom et Himalaya montèrent à leur tour et, un doigt pointé sur le véhicule qui emportait ma mère au loin, je m'écriai sur un ton théâtral :

— Suivez ce carrosse !

Le cocher s'exécuta. Bien, je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de voyager en carrosse, mais ces engins ne vont pas à plus de trois à l'heure, surtout dans les bouchons post-déjeuner. Après ma spectaculaire et non moins héroïque proclamation (je le dis en toute modestie), l'action se ralentit considérablement. Notre conducteur guida les chevaux vers l'avenue, puis se cala au pas dans le sillage de Shasta. J'avais davantage l'impression de me balader tranquillement que de participer à une course-poursuite.

Je me rassais.

— Pas hyperpalpitant, hein ? lâchai-je.

— J'avoue que je m'attendais à mieux, admit mon cousin.

À cet instant, nous croisâmes un joueur de luth en plein concert de rue. Himalaya se jeta sur Folsom, mais trop tard. Celui-ci se leva d'un bond, sauta sur son siège et se lança dans une série de

mouvements de kung-fu très élaborés.

— Gak ! glapis-je en plongeant sous la banquette afin d'éviter un coup de karaté dans la tête. Folsom, qu'est-ce que tu fabriques ?

— C'est son Talent, haleta Himalaya en se mettant elle aussi à couvert. Il danse comme un pied. Dès qu'il entend de la musique, il commence à...

Nous dépassâmes le musicien et Folsom se figea en pleine démo, le pied à quelques centimètres de mon visage.

— Oh, Alcatraz, je suis vraiment désolé, s'excusa-t-il. Mon Talent se montre parfois difficile.

« Difficile » ? Quel euphémisme ! Folsom s'était un jour égaré dans une compétition de danse de salon. Non seulement il avait réussi à administrer des croche-pieds à l'intégralité des concurrents, mais il avait aussi planté un des juges dans un tuba. Si vous voulez tout savoir, c'est pour cette raison qu'Himalaya lui avait bourré les oreilles de coton chez le prince et c'est également pour ça que mon cousin avait neutralisé la musique de son exemplaire d'*Alcatraz Smedry et la clé anglaise du Meccano*.

— Alcatraz ! s'exclama Himalaya tandis que nous regagnions nos sièges.

Je fis volte-face et constatai que le carrosse de ma mère s'était arrêté à un croisement et que le nôtre était en train de se garer juste à côté.

— Gak ! m'écriai-je encore. Cocher, qu'est-ce que vous faites ?

Ce dernier se retourna, l'air perplexe.

— Je suis ce carrosse, comme vous me l'avez demandé.

— Mais ils ne doivent pas savoir qu'on les suit ! m'étranglai-je. Vous n'avez jamais vu de films avec des superespions ou quoi ?

— Qu'est-ce qu'un « film » ? interrogea-t-il. Et... un « superespion » ?

Pas le temps d'expliquer. D'un geste, j'ordonnai à Folsom et Himalaya de se planquer sous la banquette. Mais il n'y avait pas assez de place. Clairement, l'un de nous serait visible. Ma mère reconnaîtrait-elle mon cousin, un Smedry célèbre ? Et quid d'Himalaya, la Bibliothécaire renégate ? Nous risquions tous de nous faire remarquer.

— Vous ne pourriez pas nous cacher ? siffla Himalaya. Vous savez, avec vos pouvoirs magiques, tout ça.

— Je pourrais dégommer son cheval si on avait un peu de musique, murmura Folsom d'un air songeur.

Himalaya me glissa une œillade inquiète et ce n'est qu'à ce moment-là que je me rappelai que j'étais un Oculateur.

Oculateur. Manieur de Verres. J'avais des lunettes magiques, notamment celles que mon grand-père m'avait données plus tôt dans la matinée. Étouffant un juron, je sortis de ma poche les Verres Camoufleurs. Il m'avait dit de penser à quelque chose ou de regarder quelqu'un et je prendrais l'apparence de cet objet ou de cette personne. J'enfilai les lunettes et me concentrai.

Himalaya poussa un petit cri.

— Tu ressembles à un vieillard ! s'écria-t-elle.

— Lord Smedry ? s'étonna Folsom, perdu.

Mauvais choix. Shasta reconnaîtrait Papi Smedry au premier coup d'œil. Je me plaquai contre le siège et pensai à quelqu'un d'autre. Mon prof de sixième, M. Bonomme. Je me souvins à la dernière minute de me l'imaginer en tunique typique des Royaumes Libres. Ensuite, je me redressai et me tournai vers ma mère dans le carrosse d'à côté.

Elle me rendit mon regard. Mon cœur bondit dans ma poitrine. (Ce qui arrive régulièrement avec les cœurs, en fait. Sauf chez les zombies. J'y reviendrai.)

Ma mère ne manifesta aucun signe de reconnaissance. Les cabriolets se remirent en route et je poussai un soupir de soulagement.

Les Verres Camoufleurs étaient les plus difficiles qu'il m'ait été donné d'utiliser jusque-là. Chaque fois que je changeais de forme (ce qui se produisait dès que je laissais mon esprit vagabonder), j'étais la proie d'une violente secousse. Pour maintenir l'illusion, je devais rester hyperconcentré.

Tandis que nous avançons, je repensais au temps qu'il m'avait fallu avant que les Verres me reviennent en mémoire. Bastille me tançait systématiquement quand j'oubliais que j'étais un Oculateur et elle avait raison. Je ne m'étais pas encore vraiment habitué à mes pouvoirs, ainsi que vous le verrez plus tard.

(Vous remarquerez que j'évoque souvent à l'avance des idées que je compte développer plus loin. Parfois, c'est parce que ça fait un bel effet d'annonce. Le reste du temps, c'est pour vous embêter. Je vous laisse décider qui correspond à quoi.)

— Vous savez où on se trouve ? demandai-je alors que la « course-poursuite » continuait son bonhomme de chemin.

— Je crois qu'on approche du palais royal, répondit Folsom. J'aperçois le sommet des tours.

Je suivis la direction qu'il indiquait et vis à mon tour les flèches blanches du château. De l'autre côté de la rue s'élevait une énorme bâtisse rectangulaire. Sur sa façade, une inscription en lettres massives proclamait : ARCHIVES ROYALES (PAS UNE BIBLIOTHÈQUE !). Nous tournâmes, puis remontâmes une rue qui longeait l'arrière des Archives. Le carrosse de ma mère prit un nouveau virage, comme pour faire un deuxième tour de pâté de maisons. Quelque chose clochait.

— Cocher ! ordonnai-je. Rattrapez ce véhicule !

— On ne sait pas ce qu'on veut, aujourd'hui, soupira-t-il.

Au carrefour suivant, nous rejoignîmes le cabriolet et je jetai un œil vers ma mère à l'intérieur.

Sauf qu'elle n'y était pas. À sa place se tenait une femme qui lui ressemblait un peu, mais qui, définitivement, n'était pas Shasta.

— Mille millions de tessons ! jurai-je.

— Quoi ? demanda Folsom en se hissant à hauteur de la portière.

— Elle nous a semés.

— Tu es certain que ce n'est pas elle ?

— Ouaip. Crois-moi, confirmai-je.

Je n'avais pas toujours su que « Miss Fletcher » était ma mère, mais elle ne m'en avait pas moins surveillé de près pendant toute mon enfance.

— Elle se sert peut-être de Verres comme les tiens, suggéra Himalaya.

— Ce n'est pas une Oculatrice, contrai-je. Je ne sais pas si elle avait deviné qu'on la suivait, mais elle a réussi à s'éclipser sans qu'on s'en aperçoive.

Les deux autres se redressèrent et s'installèrent de nouveau sur la banquette. J'observai Himalaya. Était-ce elle qui avait prévenu ma mère ? Si oui, comment lui avait-elle fait comprendre qu'on la filait ?

— Shasta Smedry, reprit celle-ci. Elle est de votre famille ?

— C'est la mère d'Alcatraz, répondit Folsom.

— Ah oui ? s'étonna Himalaya. Ta mère est une Bibliothécaire en voie de guérison ?

— Bibliothécaire oui, en voie de guérison pas trop, nuançai-je.

Le cabriolet transportant le sosie de ma mère stoppa devant un restaurant. Sa passagère descendit. J'ordonnai à notre cocher d'attendre, mais je me doutais qu'on n'apprendrait rien de plus.

— Shasta et Attica se sont séparés peu après la naissance d'Alcatraz, précisa mon cousin. Elle est retournée auprès des Bibliothécaires.

— Elle appartient à quel ordre ?

Je secouai la tête.

— Aucune idée, avouai-je. Elle... elle est à part. Elle est différente.

Mon grand-père m'avait dit un jour que les motivations de ma mère n'étaient pas claires, même pour les autres Bibliothécaires.

Elle détenait les Verres de Rashid. Si elle trouvait un Oculateur qui accepte de l'aider, elle pourrait déchiffrer la Langue Oubliée. En d'autres termes, elle était très, très dangereuse. Que faisait-elle à la fête du prince ? Avait-elle parlé à mon père ? Complotait-elle contre Rikers ?

— Retournons au Donjon Smedry, décidai-je.

Papi Smedry pourrait peut-être nous aider.

Chapitre 9

Quoi de plus utile qu'une coupure entre deux chapitres ? En effet, elle vous permet de sauter pas mal d'éléments rasoirs d'une histoire. Par exemple, ce jour-là, après avoir filé (et perdu) ma mère, nous revînmes tranquillement au Donjon en carrosse. Le moment le plus palpitant, c'était quand on s'est arrêtés afin que Folsom puisse passer aux toilettes.

Les personnages de roman, vous l'avez peut-être constaté, ont rarement besoin de pause pipi. Et ce pour plusieurs raisons. D'abord, nombre de ces ouvrages ne sont tout simplement pas véridiques et chacun sait que les héros de fiction peuvent se retenir aussi longtemps que nécessaire. Ils attendent gentiment la fin du bouquin avant de se rendre aux W-C.

Dans les ouvrages comme celui-ci, qui sont authentiques, c'est plus difficile. Après tout, nous ne sommes pas fictifs, si bien que nous devons patienter jusqu'aux coupures entre les chapitres, le seul moment où personne ne regarde. Plus le chapitre est long, plus c'est pénible, mais nous n'avons pas peur des sacrifices. (Cela dit, je plains les personnages des romans de Terry Pratchett.)

Le cocher nous amena au pied du sombre Donjon Smedry, où je notai avec étonnement la présence d'un petit attroupement sur le perron.

— Encore ? gémit Himalaya comme certains des badauds brandissaient des carrés de verre dans ma direction pour me prendre en « photo ».

— Désolé, grimaça Folsom. On peut les disperser, si tu veux.

— Et pourquoi donc ? demandai-je.

Après le fiasco de notre filature, c'était agréable de rencontrer des gens qui semblaient aussi disposés à me porter aux nues.

Mes compagnons échangèrent un regard.

— Nous, on rentre, conclut mon cousin en aidant Himalaya à descendre.

Je sautai à bas du cabriolet à mon tour et me tournai vers mes

fans passionnés.

Les premiers à se précipiter vers moi tenaient à la main des liasses de papier et des plumes. Comme ils parlaient tous en même temps, je levai les mains pour essayer de les calmer. En vain. Ils continuaient à brailler dans l'espoir d'attirer mon attention.

Alors, je brisai le mur du son.

Je n'avais jamais rien tenté de pareil, mais mon Talent est capable d'exploits carrément délirants. J'étais là, debout sur le trottoir, énervé, les bras en l'air, priant pour un peu de silence. Et soudain, mon don s'enclencha et il y eut un double CRAC, comme deux coups de fouet.

Mes admirateurs se turent sur-le-champ. Je m'impressionnais moi-même.

— Ahem, oui, commençai-je. Qu'est-ce qui vous amène ? Et avant que vous ne repreniez vos chamailleries, c'est à vous là-bas que je pose la question.

— Une interview, répondit l'homme que j'avais désigné (et qui portait un chapeau à la Robin des bois). Je représente la Guilde des Crieurs de l'Est. Nous souhaitons couvrir votre venue.

— Oh !

Cool.

— Ouais, d'accord, acceptai-je. Mais pas tout de suite. Peut-être en fin de journée ?

— Avant ou après le vote ? demanda-t-il.

Le vote ? songai-je. *Ah oui, le vote sur le traité avec les Bibliothécaires.*

— Euh... après, décidai-je.

Les autres se remirent à piailler et je levai de nouveau les mains d'un air menaçant. Ils se calmèrent. Tous étaient journalistes et tous réclamaient des entretiens. Je pris rendez-vous avec chacun d'entre eux et ils s'en allèrent.

Un deuxième groupe s'approcha. Ceux-là ne paraissaient pas être des reporters, ce qui était plutôt une bonne chose. Les journalistes, sachez-le, ressemblent beaucoup à des petits frères : ils sont bavards, énervants et se déplacent en masse. Et en plus, si vous leur criez dessus, ils prennent leur revanche de façon tout à fait traumatisante.

— Lord Smedry, me salua un type costaud. J'aurais aimé... Ma fille se marie ce week-end. Nous feriez-vous l'honneur de conduire la cérémonie ?

— Euh... pas de problème.

On m'avait prévenu que je pouvais marier les gens en tant que Smedry, mais c'était quand même une sacrée surprise qu'on me demande de le faire.

Il afficha un sourire radieux, puis m'expliqua où devait se tenir la noce. La personne suivante, une femme, voulait que je représente son fils à un procès et que je le défende. Vu que je n'étais pas trop sûr de la réponse à donner à sa requête, je lui dis que je la recontacterais. Un troisième Nalhallien comptait sur moi pour retrouver (et ensuite punir) le mécréant qui lui avait volé des galfalgos dans son jardin. Je me jurai de demander à quelqu'un ce qu'un galfalgo pouvait bien être et assurai le gars que je m'occuperais de son cas.

Ils étaient environ une vingtaine à se presser autour de moi avec leurs requêtes et leurs questions. Plus on me sollicitait, plus je me sentais mal à l'aise. Qu'est-ce que j'y connaissais, au fond, à tout ça ? Je parvins enfin à me dégager de cette mêlée en distribuant à chacun de vagues promesses.

Un dernier lot d'admirateurs m'attendaient. Ils étaient assez jeunes (autour de vingt ans) et très bien habillés. Je les reconnus immédiatement : je les avais rencontrés à la fête.

— Rodrayo ? fis-je à l'attention de celui qui semblait être leur leader.

— Salut, répondit-il.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Il y eut quelques haussements d'épaules.

— On se disait que ce serait amusant avec toi dans les parages, annonça Rodrayo. Ça t'embête si on s'éclate avec toi ?

— Ah, euh, OK.

Je conduisis le groupe le long d'une série de corridors du Donjon. Je me perdis très vite, mais m'efforçai de faire semblant de connaître les lieux. Les couloirs de la maison Smedry étaient, comme il se doit, parfaitement moyenâgeux, même si l'ensemble était bien plus chaleureux et accueillant qu'on n'aurait pu s'y attendre. Les pièces se comptaient par centaines (un vrai château) et je n'avais aucune idée de la direction à prendre.

Au final, je débusquai une poignée de domestiques et leur demandai de nous trouver un endroit tranquille. Ils nous installèrent dans une espèce de salon cosy avec des banquettes et une cheminée. Je n'étais pas sûr de savoir ce que Rodrayo entendait par « s'écarter avec moi ». Heureusement, mes nouveaux amis prirent les choses en main : ils envoyèrent les serviteurs chercher à manger, se posèrent sur les canapés et les divans et se mirent à discuter. Je ne voyais pas vraiment pourquoi ils avaient besoin de moi et j'ignorais même le nom d'une bonne partie d'entre eux, mais ils avaient lu mes bouquins et mes aventures les avaient impressionnés, si bien qu'à mes yeux ils étaient des citoyens modèles.

Je venais de finir le récit de mon combat contre les monstres de papier quand je m'aperçus que je n'avais pas fait mon rapport à Papi Smedry. Il y avait bien cinq heures qu'on s'était séparés. J'étais tenté de laisser tomber, du moins jusqu'à ce qu'il vienne me chercher. Mais on était en rade de hoobertas et les domestiques avaient disparu. Je décidai d'abandonner mes petits camarades le temps de mettre la main sur le personnel et de commander des ravitaillements. Les laquais sauraient peut-être aussi où se trouvait mon grand-père.

Cependant, il s'avéra plus difficile que prévu de dénicher le moindre serviteur. J'errais d'un couloir à l'autre, curieusement épuisé. Pourtant, je n'avais pas fait grand-chose de ma journée. À part rester assis et me laisser aduler.

J'arrivai enfin dans un corridor, où je remarquai un rai de lumière au bas du mur de brique. La lueur provenait d'une porte entrouverte. J'y jetai un œil. Mon père était assis à un bureau, gribouillant furieusement sur une feuille de parchemin. Une lampe antique illuminait tant bien que mal la pièce. J'aperçus un mobilier visiblement coûteux et des morceaux de verre resplendissants : des lunettes et autres merveilles oculatoires, qui, vues à travers mes Verres d'Oculateur, semblaient luire de leur éclat propre. Une coupe de vin à moitié vide était posée près de mon père. Il portait toujours le costume antédiluvien qu'il avait à la fête, mais il avait défait la cravate à froufrous. Il avait tout de la rock star chutlandaise après un concert.

Petit, j'avais souvent essayé de deviner à quoi ressemblait mon père. Je ne pouvais m'appuyer que sur deux indices : 1) il m'avait donné un nom de prison et 2) il m'avait abandonné. On aurait pu supposer que je m'imaginais une personne vraiment affreuse.

Et pourtant, j'espérais secrètement que je me trompais. Qu'il avait eu une bonne raison de me laisser aux soins de familles d'accueil.

Une raison impressionnante et mystérieuse. Je me demandais si (sait-on jamais ?) il exerçait un métier dangereux et s'il m'avait envoyé loin de lui pour me protéger.

L'arrivée de Papi Smedry et la découverte que mon père travaillait à sauver les Royaumes Libres avaient comblé beaucoup de ces vœux secrets. J'avais enfin une image de mon géniteur : un héros magnifique que sa femme avait trahi et qui n'avait jamais voulu se séparer de moi, mais qui avait dû s'y résoudre pour la bonne cause.

Ce père de mes rêves aurait été enthousiaste de retrouver son fils. Je ne m'étais pas attendu à tant d'indifférence. Je me l'étais dépeint plus en Indiana Jones qu'en Mick Jagger.

— Mère était là, dis-je en franchissant le seuil.

Il ne leva pas le nez de son document.

— Où ? s'enquit-il sans sursauter ni manifester aucune espèce de surprise à mon entrée soudaine.

— À la fête chez le prince. Tu l'as vue ?

— Non.

— J'étais étonné de te trouver là-bas, repris-je.

Pas de réponse. Je ne le comprenais pas. À la fête, il m'avait semblé tellement absorbé par son rôle de superstar. Et maintenant, il était à fond dans son travail.

— Sur quoi tu planches ? demandai-je.

Il soupira et me regarda enfin.

— Il paraît que les enfants ont parfois besoin de distractions. Y a-t-il quelque chose que je puisse ordonner aux domestiques de t'apporter ? De quoi t'amuser ? Parle et je veillerai à ce que la chose soit faite.

— Ça va, maugréai-je. Merci.

Il hocha la tête et se pencha de nouveau sur son parchemin. Un silence s'installa, à peine troublé par le crissement de sa plume sur la feuille.

Je partis. Je n'avais plus envie de chercher des laquais ni mon grand-père. J'avais la nausée. Comme si j'avais avalé trois sacs de bonbons et m'étais pris un coup de poing dans l'estomac. J'errai dans les couloirs, plus ou moins dans la direction de la salle où j'avais laissé mes nouveaux amis. Quand je regagnai enfin le petit

salon, j'eus un choc : un personnage inattendu était en train d'amuser la galerie.

— Papi ? m'étonnai-je en passant la tête par la porte.

— Ah, Alcatraz, mon garçon, me salua-t-il du sommet d'un haut tabouret. Te voici, c'est excellent ! J'étais en train d'expliquer à ces charmants jeunes gens que tu n'allais pas tarder à revenir et qu'ils n'avaient aucune raison de s'alarmer à ton sujet.

Ils ne semblaient pas particulièrement inquiets ; ils avaient en revanche déniché des ravitaillements (pop-corn et hoobertas). Je restai planté sur le seuil. Je ne sais pas pourquoi, mais parler à mes groupies devant mon grand-père me rendait encore plus malade.

— Tu n'as pas l'air en forme, fiston, constata celui-ci. On devrait peut-être voir si on peut faire quelque chose pour toi.

— Je... je crois que ce serait une bonne idée, balbutiai-je.

— On revient en moins de deux, annonça le vieillard à l'assemblée en bondissant de son perchoir.

Je le suivis dans le corridor jusqu'à un croisement un peu sombre. Là, il s'arrêta, se tourna vers moi et déclara :

— J'ai la solution idéale, gamin ! Exactement ce qu'il te faut pour te rendre des couleurs en un clin d'œil !

— Super, dis-je. De quoi s'agit-il ?

Il me gifla.

J'écarquillai les yeux de surprise. Je n'avais pas vraiment eu mal, mais je ne m'y étais pas attendu du tout.

— C'était quoi, ça ?

— Une gifle, répondit mon grand-père. Un vieux remède de famille.

— Un remède contre quoi ?

— La nigouillauderie.

Il soupira, puis se posa à même la moquette.

— Assieds-toi, fiston.

Encore stupéfait, je lui obéis.

— Je viens d'avoir une conversation avec Folsom et sa charmante amie, Himalaya, reprit le vieux bonhomme en souriant agréablement comme s'il ne m'avait jamais administré de baffe. J'ai l'impression qu'ils te trouvent téméraire !

— C'est un problème ?

— Par les Velcro du grand Verne, bien sûr que non ! J'étais fier de l'entendre. La témérité et l'imprudence sont de grandes qualités Smedry. Le souci, c'est ce qu'ils ont fini par admettre après un peu de persuasion.

J'arquai un sourcil interrogateur.

— Que tu es égocentrique. Que tu t'estimes meilleur que le commun des mortels. Que tu ne parles que de toi. Cela ne ressemblait guère à l'Alcatraz que je connaissais. Pas du tout. Alors, je suis venu ici pour en avoir le cœur net. Et sur quoi je tombe ? Une foule de courtisans d'Attica vautreés dans les salons de mon château comme dans le temps !

— Les courtisans *de mon père* ? répétais-je en me tournant vers la pièce où m'attendaient Rodrayo et les autres. Mais ce sont *mes* amis ! Pas ceux de mon père.

— Ah bon ?

— Oui, ils ont lu mes livres. Ils n'arrêtent pas d'en parler.

— Alcatraz, mon garçon, rétorqua Papi, les as-tu lus, toi, ces livres ?

— Euh... non.

— Alors, sapristi, comment sais-tu ce qu'ils contiennent ?!

— Eh bien, je...

Cette conversation commençait à m'agacer. Est-ce que je ne méritais pas qu'on m'admire enfin ? Qu'on me respecte ? Qu'on me complimente ?

— C'est ma faute, soupira mon grand-père. J'aurais dû mieux te préparer au genre de personnes que tu allais rencontrer ici. Mais bon, je croyais que tu utiliserais ton Verre Révélateur.

Je l'avais presque oublié, celui-là. Le Verre qui pouvait me montrer si les gens me disaient la vérité ou pas. Je le sortis de ma poche, puis regardai Papi Smedry. Celui-ci indiqua d'un geste la porte du salon, un peu plus loin dans le couloir. Je me levai avec hésitation, enlevai mes lunettes d'Oculateur et retournai me poster sur le seuil de la petite pièce, le Verre Révélateur collé à l'œil.

— Alcatraz ! s'exclama Rodrayo. Tu nous as manqué !

Comme il prononçait ces paroles, un flot de scarabées noirs jaillit de sa bouche. Les bestioles frétilaient, grouillantes, sur le tapis. Je

bondis en arrière, abaissant le Verre dans le même mouvement. Les insectes disparurent instantanément. Peu rassuré, je remis le disque translucide en place.

— Alcatraz ? reprit le jeune noble. Que se passe-t-il ? Allez, viens, on a envie de t'entendre raconter tes aventures.

Nouvelle vague de scarabées. J'en conclus que Rodrayo mentait.

— Oh oui ! s'écria Jasson. Tes histoires sont si chouettes !

Mensonge.

— Ah, voici le plus grand homme de la ville ! déclara un autre en pointant un doigt vers moi.

Encore un mensonge.

Je fis volte-face, trébuchant presque, et m'enfuis dans le couloir, où je retrouvai mon grand-père, qui m'attendait assis par terre.

— Alors comme ça, gémis-je, tout le monde me ment. Personne ne m'admire vraiment.

— Voyons, gamin, dit Papi en posant une main sur mon épaule. Ils ne te connaissent pas. Ils n'ont entendu que des rumeurs et des légendes. Ce ramassis de flagorneurs là-bas ont beau être une bande d'incapables, ils ont aussi leurs qualités. Mais tout Nalhalla a tellement entendu parler de toi que chacun va s'imaginer qu'il te connaît intimement.

Sages paroles. Et prémonitoires, en un sens. Depuis que j'ai quitté le Chutland, j'ai l'impression que, quand ils me regardent, les gens voient toujours une personne différente. Et je ne suis aucune de ces personnes. Ma réputation n'a fait que décupler après les événements de la Bibliothèque du Congrès et à la Cime du Monde.

— Ce n'est pas facile d'être célèbre, poursuivit le vieillard. On y réagit tous différemment. Ton père se goinfre de notoriété avant de la fuir. Pendant des années, j'ai tenté de lui apprendre à mettre un frein à son ego. Je crois bien que j'ai échoué.

— Je pensais... commençai-je, la tête basse. Je pensais que s'il entendait des commentaires dithyrambiques à mon sujet, il aurait peut-être l'idée de... de me regarder, une fois de temps en temps.

Papi marqua une pause avant de répondre.

— Ah, gamin. Ton père est... ton père est ce qu'il est. À nous de l'aimer de notre mieux. Mais surtout, j'ai peur que la célébrité n'ait sur toi le même effet qu'elle a eu sur lui. Voilà pourquoi j'étais si excité quand tu as découvert le Verre Révélateur.

— Je croyais que c'était quelque chose que je devais utiliser contre les Bibliothécaires.

— Ah ! s'exclama le vieux bonhomme. Certes, tu peux toujours essayer. Cela dit, un Bibliothécaire intelligent saura éviter les mensonges directs, de peur de s'empêtrer dedans.

— Oh !

Je rangeai le Verre dans ma poche.

— Quoi qu'il en soit, conclut Papi, tu as meilleure mine, fiston ! Le vieux remède familial a-t-il fonctionné ? On peut recommencer si tu veux...

— Non, je me sens beaucoup mieux, protestai-je. J'imagine que je dois te remercier. Même si c'était sympa d'avoir des amis.

— Mais tu as des amis ! Sauf qu'en ce moment, tu as un peu tendance à les ignorer.

— Les ignorer ? répétais-je. Je n'ignore personne !

— Ah non ? répliqua-t-il. Et où est Bastille ?

— Elle m'a laissé tomber. Pour aller voir les autres chevaliers.

Le vieillard grogna.

— Tu veux dire pour passer en jugement.

— Un procès injuste, sifflai-je. Elle n'a pas cassé son épée. C'était *ma* faute.

— Oui, certes, convint Papi Smedry. Si seulement quelqu'un pouvait la défendre.

— Une seconde, coupai-je. J'ai le droit de faire ça ?

— Quels sont les droits d'un Smedry, fiston ?

— On est habilités à marier les gens, récitai-je. À les arrêter et...

Et à exiger de témoigner dans les affaires de justice. Je me levai d'un bond.

— Je suis un imbécile ! constatai-je.

— Je préfère « nigouillaud », glissa Papi avec un sourire et un clin d'œil. Mais c'est sûrement parce que je viens d'inventer le mot et qu'il m'inspire un sentiment tout paternel à son égard.

— On a encore du temps ? demandai-je. Avant le procès ?

— Il a commencé à midi, annonça le vieillard en tirant un sablier de sa poche. Ils sont sûrement prêts à rendre leur jugement

maintenant. On va avoir du mal à arriver à temps. Nom d'un Lowry Lambinant ! Si seulement on pouvait se téléporter là-bas grâce à une boîte de verre magique installée dans la cave de ce château !

Il se tut.

— Sapristi, comment n'y ai-je pas pensé ! reprit-il en se mettant debout à son tour. Vite ! On est en retard !

Chapitre 10

Il existe au Chutland une forme de torture particulièrement abominable inventée par les Bibliothécaires. Bien que cet ouvrage soit censé s'adresser aux lecteurs de tout âge, j'estime que le moment est venu d'évoquer cette pratique aussi cruelle que dérangeante. Quelqu'un doit avoir le courage de faire toute la lumière là-dessus.

Tout à fait. Le moment est venu de parler des émissions télé de l'après-midi.

Il s'agit d'un type de programme que les Bibliothécaires diffusent à l'heure précise où les enfants rentrent de l'école. Ce sont souvent des films racontant la vie d'un gamin aux prises avec un problème débile du genre les brimades d'un camarade, la pression de groupe ou le crachat de gerbille. On voit la vie du même, ses combats, ses soucis... et puis l'émission se termine avec une solution toute simple qui permet de tout résoudre avant la fin.

Le but de ces programmes, évidemment, est d'être si nazes et inregardables que les enfants préféreraient être encore en classe. Ainsi, quand ils doivent se lever le lendemain matin et se coltiner des divisions complexes, ils se diront : *Au moins, je ne suis pas en train de regarder un de ces films affreux à la maison.*

J'insère cette explication dans le fil de mon récit afin que mes lecteurs des Royaumes Libres comprennent bien ce que je vais maintenant exposer. Il est capital que vous assimiliez ceci : je ne veux pas que vous considériez ce livre comme une émission télé de l'après-midi.

J'ai laissé ma célébrité me monter à la tête. L'enjeu de ce bouquin n'est pas de vous expliquer que c'est mal, mais de vous dévoiler la vérité sur moi en tant que personne. De vous montrer de quoi je suis capable. Ce premier jour à Nalhalla en dit long sur moi.

Je ne suis même pas spécialement fan des hoobertas.

Loin dans les entrailles du Donjon Smedry, nous approchâmes d'une pièce protégée par six gardes. Ils saluèrent Papi au garde-à-vous et celui-ci leur répondit en agitant les doigts de sa main droite. (Il est comme ça parfois.)

À l'intérieur, un groupe de gens en longs manteaux noirs s'affairaient à astiquer une large boîte métallique.

— Sacrée caisse, observai-je.

— N'est-ce pas ? sourit mon grand-père.

— On ne ferait pas mieux d'appeler un dragon ou je ne sais quoi pour aller à Crystallia ? suggérai-je.

— Non, ce sera plus rapide comme ça.

Il fit signe à une femme en noir. (Les manteaux noirs sont l'équivalent des blouses blanches chutlandaises. D'ailleurs, c'est logique : quand un savant explose malencontreusement au cours d'une expérience, on a au moins une chance de pouvoir récupérer sa tenue.)

— Lord Smedry, répondit la scientifique. Nous avons envoyé une demande de Créneau d'Échange avec Crystallia. Tout sera prêt dans cinq minutes.

— Excellent, excellent ! la félicita Papi.

Soudain, son sourire se figea.

— Quoi ? m'enquis-je avec inquiétude.

— Eh bien... c'est juste que... nous sommes *en avance*. Je ne sais pas trop quoi en penser. Tu as certainement une mauvaise influence sur moi, mon garçon !

— Désolé.

J'avais du mal à contenir mon angoisse. Pourquoi n'avais-je pas pensé à aller aider Bastille ? Arriverais-je à temps pour faire la différence ? Si un train quittait Nalhalla à une vitesse de 3,14 kilomètres à l'heure et un autre partait des Bermudes en roulant à 45/MHz, à quelle heure la soupe prendrait-elle ses crêpes ?

— Papi, repris-je tandis que nous patientions. J'ai vu ma mère aujourd'hui.

— Folsom m'en a parlé. Tu as fait preuve d'une grande initiative en décidant de la suivre.

— Je parie qu'elle manigance quelque chose.

— Naturellement, fiston. La question est : quoi ?

— Tu penses que ça a un rapport avec le traité ?

Le vieillard secoua la tête.

— Peut-être, concéda-t-il. Shasta est une petite maligne. Je

l'imagine mal travailler sur un projet des Gardiens de la Norme si ce n'est à ses propres fins. Quelles qu'elles soient.

Cette idée parut le troubler. Je dirigeai mon attention vers les hommes et femmes en noir. Ils s'activaient autour de grands blocs de verre installés sur chaque coin de la boîte métallique.

— C'est quoi, ce truc ? demandai-je enfin.

— Mmh ? Oh, du Verre Transporteur, fiston. Enfin, ce que tu vois sur les coins de la caisse. À l'heure convenue (c'est-à-dire celle qui a été fixée avec les ingénieurs en charge d'une boîte semblable à Crystallia), les deux équipes de scientifiques diffuseront de l'éclat de sablumineux sur ces morceaux de verre. Ensuite, la caisse sera échangée avec celle de Crystallia.

— Échangée ? répétais-je. En gros, on va être téléportés là-bas ?

— Absolument ! Une technologie fascinante. Ton père a participé à son développement, tu sais ?

— Vraiment ?

— Il a été le premier à découvrir à quoi servait ce sable, expliqua Papi. Nous savions qu'il provoquait des distorsions oculatoires. Mais nous ignorions comment il agissait. Ton père l'a étudié pendant plusieurs années et a fini par comprendre que ce nouveau sable pouvait téléporter des objets. Cependant, ça ne fonctionne que si deux jeux de Verre Transporteur sont exposés au sablumineux précisément au même instant et s'ils véhiculent des objets ayant exactement la même taille.

Le sablumineux. Le carburant à la base de la technologie silimatique. Une fois soumis à la lumière du sablumineux, les autres sables se comportent de façon fort intéressante. Certains, par exemple, se mettent à flotter. D'autres deviennent très lourds.

Je remarquai d'énormes tonneaux aux quatre coins de la pièce, que je supposai remplis de sablumineux. Des panneaux amovibles avaient été aménagés sur les côtés des bidons de façon à projeter la lumière sur les blocs de Verre Transporteur.

— Donc, résumai-je, tu as prévenu Crystallia à l'avance de notre heure d'arrivée, histoire qu'ils puissent activer *leur* Verre Transporteur en même temps que nous ?

— Parfaitement !

— Et si quelqu'un d'autre, ailleurs, enclenchait du sablumineux à ce moment précis ? Est-ce qu'on pourrait se retrouver téléportés là-bas par accident ?

— Oui, je suppose, admit mon grand-père. Mais il faudrait qu'ils utilisent une boîte exactement de la même taille. Ne t'inquiète pas, petit, une telle erreur est virtuellement impossible.

Virtuellement impossible. Dès que vous avez lu ces mots, vous en avez sans doute conclu que ladite erreur se produirait (évidemment) d'ici la fin de ce livre. Vous êtes arrivés à ce raisonnement parce que vous avez lu beaucoup trop de romans. À cause de vous, il est très difficile pour nous autres écrivains de vous surprendre réellement parce que...

ATTENTION, DERRIÈRE VOUS !

Vous voyez ? Ça n'a pas marché.

— Bien, intervint l'un des scientifiques en blouse noire. Entrez dans la caisse. Nous allons commencer.

Toujours un peu inquiet à l'idée d'un désastre « virtuellement impossible », je suivis mon grand-père dans le caisson. J'eus l'impression d'entrer dans un grand ascenseur. Les portes se fermèrent et s'ouvrirent de nouveau instantanément.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

— Pourquoi ? s'étonna Papi. Non, si quelque chose n'allait pas, nous aurions été déchiquetés en petits morceaux et ratatinés en bouillie.

— *Hein ?*

— Oh, j'ai oublié de préciser ce détail ? Virtuellement impossible, comme le reste. Allons, mon garçon, en route ! Nous sommes en retard !

Il sortit en trotinant et je lui emboîtai le pas avec une certaine prudence. Nous avons effectivement été transportés ailleurs. Le voyage avait été si rapide que je n'avais rien senti.

La pièce dans laquelle nous venions d'arriver était entièrement en verre. En fait, tout le bâtiment semblait fait de verre. Je me souvins alors de l'énorme champignon translucide que j'avais aperçu depuis le *Busebise*, avec le château de cristal au sommet. Je ne prenais pas trop de risques en supposant que je me trouvais à Crystallia. Bon, d'accord, il y avait aussi la paire de chevaliers armés d'énormes épées cristallines qui gardaient la porte. C'était pas mal comme indice.

Ils adressèrent un signe de tête à mon grand-père et celui-ci fila vers la sortie. Je me dépêchai de le rattraper.

— On est vraiment là ? demandai-je. Sur le champignon ?

— Oui, oui, confirma-t-il. C'est un privilège exceptionnel que d'être admis dans cette enceinte. Crystallia est interdite aux étrangers.

— Sérieux ?

— Tout comme Smedrious, expliqua le vieillard, Crystallia était jadis un État souverain. Au début de Nalhalla, la reine de Crystallia épousa le roi de Nalhalla et fit le serment que ses chevaliers protégeraient la noble lignée. C'est une histoire romantique assez rocambolesque que je te raconterais avec plaisir si je ne l'avais pas récemment oubliée à cause de sa mortelle longueur et de son cruel manque de décapitations.

— Une bonne raison d'oublier une histoire.

— Je sais, dit-il. Bref, le traité qui fusionna les deux royaumes stipulait que le domaine sur le champignon deviendrait la demeure des chevaliers et qu'il serait interdit aux citoyens lambda. L'ordre conserva aussi le droit de former et de punir ses membres sans aucune intervention de l'extérieur.

— Mais on est là pour intervenir, pas vrai ?

— Naturellement ! s'exclama Papi. À la Smedry ! On intervient un peu partout ! Mais aussi, nous faisons partie de la noblesse nalhallienne, que les chevaliers ont juré de protéger et (c'est le plus important) de ne pas massacrer si elle pénètre sur leur territoire.

— Je ne sais pas si cette logique me rassure, avouai-je.

— Ne te tracasse pas ! jubila mon grand-père. J'ai pensé à tout. Profite donc plutôt de la vue !

C'était dur. Ne vous méprenez pas, la vue était bel et bien spectaculaire. Nous longions un corridor construit entièrement en verre. L'après-midi touchait à sa fin et les murs translucides réfractaient les rayons du soleil. Le sol étincelait. Je devinais au loin les ombres des résidents de Crystallia qui arpentaient d'autres couloirs transparents. Partout la lumière pulsait. C'était comme si le château était doué de vie ; j'avais l'impression de voir ses organes palpiter dans les parois qui m'entouraient.

C'était à couper le souffle. Néanmoins, j'étais encore préoccupé par le fait que j'avais trahi Bastille, que j'avais failli finir en bouillie dans un caisson métallique et que la seule chose qui empêchait une armée de chevaliers territoriaux de me découper en petits morceaux était mon nom de famille.

À part ça, il y avait le son. Une espèce de bourdonnement sourd, comme la vibration d'un cristal. Le bruit était assez discret, mais c'était aussi le genre de chose que l'on ne peut plus ignorer une fois qu'on l'a entendu.

Mon grand-père savait manifestement où il allait et nous arrivâmes bientôt devant une salle flanquée de deux chevaliers. Derrière eux, la double porte en verre était close, mais je distinguais malgré tout des formes humaines à travers les battants.

Papi fit mine d'ouvrir la porte, mais l'un des gardes leva une main.

— Vous êtes en retard, Lord Smedry, déclara-t-il. Le jugement a débuté.

— Comment ? s'exclama le vieillard. On m'a affirmé qu'il n'aurait lieu que dans une heure !

— Il a lieu maintenant, répliqua l'autre.

J'aime beaucoup les chevaliers, si, si, mais ils peuvent parfois se montrer... eh bien, un peu brusques. Et butés. Et incapables de supporter la moindre plaisanterie. (C'est pourquoi je ressens le besoin de vous renvoyer à la page 47, rien que pour les embêter.)

— Laissez-nous entrer, plaida Papi, nous sommes des témoins importants dans cette affaire.

— Désolé.

— Nous sommes des amis intimes du chevalier impliqué.

— Désolé.

— Nous avons aussi de très belles dents, ajouta mon grand-père avec un large sourire.

Ce qui déboussola notre garde. (Papi a souvent cet effet sur son prochain.) Pourtant, une fois de plus, il secoua la tête :

— Désolé.

Le vieux bonhomme recula d'un pas, visiblement ennuyé. J'eus un accès de désespoir. J'avais échoué, je n'avais pas réussi à aider Bastille après tout ce qu'elle avait enduré pour moi. Elle aurait dû savoir qu'on ne pouvait pas compter sur Alcatraz Smedry.

— Comment te sens-tu, gamin ? me demanda Papi.

Je haussai les épaules.

— Énervé ? suggéra-t-il.

— Ouais.

— Frustré ?

— Un peu.

— Amer ?

— Tu n'aides pas, Papi.

— Je sais. Furieux ?

Je ne répondis pas. La vérité, c'était que j'étais effectivement furieux. Contre moi-même surtout. Furieux d'avoir fait la fête avec Rodrayo et ses copains alors que Bastille était dans le pétrin. Furieux d'avoir oublié Mokia et ses problèmes. Furieux d'avoir déçu mon grand-père. Tout récemment encore, j'avais cru que j'étais voué à désappointer mon entourage. Et je repoussais ceux qui s'approchaient de moi avant qu'ils ne m'abandonnent.

Mais à force de travailler aux côtés de Papi Smedry et compagnie, j'avais commencé à comprendre que c'était possible : je pouvais mener une vie normale. Peut-être bien que je n'étais pas obligé d'éloigner tout le monde. Peut-être que j'étais capable d'avoir des amis, une famille, de...

Un léger craquement se fit entendre.

— Oups ! s'écria Papi très fort. J'ai l'impression que vous avez contrarié le petit !

Je sursautai et baissai les yeux : j'avais laissé mon Talent fêler le verre à mes pieds. Deux toiles d'araignée rayonnaient à partir de mes chaussures, ruinant la perfection du sol cristallin. J'en rougis de honte.

Les deux chevaliers étaient devenus blancs comme des linges.

— Impossible ! souffla l'un.

— Ce cristal est censé être incassable ! s'étrangla l'autre.

— Mon petit-fils, annonça fièrement mon grand-père. Il possède le Talent Brise-Tout, vous savez. Si vous l'embêtez trop, c'est tout le plancher qui pourrait éclater en morceaux. En fait, le château lui-même...

— Emmenez-le ! ordonna un garde en me houspillant comme un chiot indésirable.

— Comment ? éclata Papi Smedry. Vous voulez le chasser ? Imaginez sa rage ! Vous risqueriez de détruire toute la citadelle ! Non, il faut attendre de voir s'il se calme. Son don est parfois

imprévisible, surtout quand le garçon est gagné par l'émotion.

J'avais compris le petit jeu de mon grand-père. J'hésitai une seconde, puis je concentrai mon pouvoir dans l'intention d'élargir la brèche que je venais de créer. C'était l'imprudence même. En d'autres termes, c'était *exactement* le genre de plan susceptible de germer dans l'esprit de Leavenworth Smedry.

Les toiles d'araignée s'étirèrent. Je m'appuyai contre le mur afin de garder l'équilibre et immédiatement, une flopée de cercles concentriques se dessinèrent autour de ma main.

— Attendez ! Je vais demander si vous pouvez entrer.

Papi sourit de toutes ses dents.

— Ah ! le brave homme, commenta-t-il en me prenant le bras avant que je ne commette davantage de dégâts.

Le garde ouvrit la porte et entra dans la pièce.

— C'est moi, murmurai-je, ou on vient de faire du chantage à un Chevalier de Crystallia ?

— *Deux* chevaliers, si je ne m'abuse, répondit le vieillard. Et c'était plus de l'intimidation que du chantage. Avec une pointe d'extorsion peut-être. Il vaut mieux utiliser la terminologie correcte, tu sais.

Le garde revint et, avec un gros soupir, nous invita à pénétrer dans la salle d'audience. Nous nous empressâmes de lui obéir.

Sur quoi, Papi Smedry explosa.

Chapitre 11

Bon, d'accord, il n'a pas vraiment explosé. Je voulais juste que vous tourniez la page le plus vite possible.

Vous voyez, si vous prenez l'habitude de tourner les pages avec vigueur, il se peut que vous en arrachiez une et alors (forcément), vous devrez acheter un nouvel exemplaire de ce livre. Qui voudrait d'un bouquin avec une feuille arrachée ? Pas vous, non. Vous avez des goûts raffinés.

Et puis, pensez un peu à tout ce que vous pouvez faire avec ce volume. Il serait parfait comme dessous-de-verre. Ou comme brique pour construire une maison. Ou pourquoi ne pas encadrer chaque page pour en tapisser vos murs ? (Après tout, ce sont toutes des chefs-d'œuvre de perfection, du grand art. Prenez la page 53. Splendide.)

Il vous faut des tas d'exemplaires, cela ne fait aucun doute. Un seul ne suffira pas. Allez donc vous en procurer de ce pas. Avez-vous oublié qu'il faut combattre les Bibliothécaires ?

Bref, une fois qu'il eut fini de ne pas exploser, Papi Smedry entra dans la salle d'audience. Je le suivis et découvris avec étonnement qu'en fait, il s'agissait d'une pièce toute simple contenant une table en bois où siégeaient trois chevaliers. Bastille se tenait près du mur opposé, au garde-à-vous, les bras le long du corps, les yeux fixés sur un point droit devant elle. Les trois autres ne la regardaient même pas tandis qu'ils décidaient de sa punition.

L'un d'entre eux était un homme solidement charpenté au menton énorme. Il semblait dangereux, dans le genre « Je suis un chevalier et je pourrais carrément te tuer ».

À côté de lui, était assise la mère de Bastille, Drauline, dangereuse dans le genre « Je suis la mère de Bastille et je pourrais aussi te tuer ».

Le troisième, un barbu, était plus âgé, mais tout aussi dangereux, dans le genre « Baissez le son de votre musique de sauvages, fichus gamins ! En plus, je pourrais aussi vous tuer ».

À leur mine, je devinai qu'ils n'étaient pas ravis de notre

présence.

— Lord Smedry, dit le type au menton, pourquoi interrompez-vous cette séance ? Vous savez bien que vous n'avez aucun pouvoir ici.

— Si je m'arrêtais à de tels détails, je ne m'amuserais jamais ! rétorqua mon grand-père.

— Il n'est pas question de s'amuser, le tança Drauline, mais de rendre la justice.

— Oh ? Et depuis quand est-il « juste » de punir quelqu'un qui n'a commis aucune faute ?

— Ce n'est pas la « faute » qui nous intéresse, intervint l'aîné des juges. Si un chevalier est incapable de protéger les personnes dont il a la charge, alors ce chevalier doit être démis de ses fonctions. Ce n'est pas la « faute » de la jeune Bastille si nous l'avons promue trop tôt et...

— Vous ne l'avez pas promue trop tôt, coupai-je. Bastille est le plus incroyable des Chevaliers de Crystallia !

— Et vous en connaissez beaucoup d'autres, jeune Smedry ? s'enquit le vieux.

Il avait raison. Je me sentis très bête. Mais depuis quand est-ce un obstacle pour un Smedry ?

— Non, convins-je, mais ce que je sais, c'est que Bastille a fait un super boulot en nous protégeant, mon grand-père et moi. C'est un excellent soldat. Je l'ai vue affronter en combat singulier un Ossement du Scribe et lui tenir tête avec un simple poignard. Je l'ai vue abattre deux brutes Bibliothécaires en un clin d'œil (littéralement).

— Elle a perdu son épée, observa Drauline.

— Et alors ?

— C'est le symbole des Chevaliers de Crystallia, déclara Gros Menton.

— Eh bien, trouvez-lui-en une autre ! aboyai-je.

— Ce n'est pas si facile, expliqua l'aîné. Il est fort regrettable qu'un chevalier ne soit pas capable de prendre soin de sa propre arme. Nous nous devons de maintenir l'excellence de notre ordre, pour le bien de l'ensemble de la noblesse.

J'avancai d'un pas.

— Elle vous a raconté comment son épée s'est cassée ? insistai-je.

— Elle combattait un Animé, répondit Drauline. Elle lui a planté la lame dans la poitrine, puis le monstre l'a touchée et elle a roulé sur le côté. Par la suite, l'Animé a fait une chute mortelle, et ainsi l'épée a été perdue.

Je me tournai vers Bastille. Ses yeux fuyaient les miens.

— Non, contrai-je, de nouveau face au jury. C'est en partie ce qui s'est passé, oui, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Rien à voir avec la chute, ni même la mort de l'Animé et l'épée n'a pas été simplement perdue. Elle a été détruite. Par moi. Par mon Talent.

À ces mots, le chevalier à la mâchoire proéminente gloussa doucement.

— Lord Smedry, reprit-il, je comprends votre loyauté envers vos amis et cela vous honore. Brave garçon ! Mais vous ne devriez pas préférer de telles aberrations. Tout le monde sait qu'un éclat crystallote mature est insensible aux Verres d'Oculateur et aux Talents Smedry !

J'approchai encore de la table.

— Dans ce cas, lançai-je, donnez-moi votre épée.

L'homme se figea.

— Quoi ?

— Donnez-la-moi, répétai-je en tendant la main. On verra si elle est insensible.

Un silence s'installa dans la salle translucide. Les chevaliers n'en revenaient pas. (Les Crystallotes n'autorisent personne à toucher leurs armes. Demander à Gros Menton de me prêter la sienne revenait un peu à prier le président de me filer ses codes de lancement de missiles nucléaires pour le week-end.)

N'empêche, refuser signifiait que Gros Menton croyait ce que j'avais. Je lus l'indécision dans ses yeux et notai le mouvement de sa main vers le pommeau de son épée, comme s'il allait la dégainer et me la remettre.

— Prudence, Archédis, prévint doucement Papi Smedry. Ne sous-estime pas le Talent de mon petit-fils. D'après mes calculs, il y a des siècles que l'on n'a pas vu de don brise-tout aussi puissant. Peut-être même des millénaires.

Le chevalier laissa retomber sa main sur la table.

— Le Talent Brise-Tout, murmura-t-il. Certes, il n'est pas impossible qu'il puisse affecter une lame cristalline.

Drauline fit la moue. Manifestement, elle avait une objection.

— Euh... m'empressai-je de reprendre en notant les encouragements de mon grand-père. Bref, je suis ici pour prendre la parole dans ce procès, ainsi que j'en ai le droit en tant que membre du clan Smedry.

— C'est déjà fait, siffla Drauline.

(Parfois, je vois d'où sa fille tient son mordant.)

— Oui, bon, poursuivis-je. Je veux témoigner de la compétence de Bastille et de son ingéniosité. Sans son intervention, Papi Smedry et moi serions morts. Vous aussi, probablement, Drauline. N'oublions pas que vous vous êtes vous-même fait capturer par le Bibliothécaire que votre fille a ensuite vaincu.

— C'est vous qui avez vaincu ce Bibliothécaire, Lord Smedry, contra Drauline. Pas ma fille.

— Nous avons vaincu ensemble, me défendis-je. Nous avons échafaudé ce plan en tandem. Vous n'avez retrouvé votre épée que parce que Bastille et moi l'avons récupérée pour vous.

— Absolument, admit le vieux chevalier. Mais cela fait justement partie du problème.

— Ah oui ? m'étonnai-je. Blesser la fierté de Drauline est une affaire d'État alors ?

Celle-ci rougit et je me réjouis (mais un peu honteusement) de provoquer une telle réaction.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, expliqua Gros Menton, enfin Archédis. Bastille a tenu l'arme de sa mère.

— Elle n'avait pas vraiment le choix, repartis-je. Elle essayait de me sauver la vie et celle de sa mère. Et, par conséquent, celle de mon père. Et puis, elle ne l'a eue en main que pendant quelques minutes.

— Peu importe, fit Archédis, son acte a... perturbé l'épée. Ce n'est pas uniquement par tradition que nous refusons à quiconque le droit de manier nos armes.

— Une seconde, coupai-je, y a-t-il un rapport avec les espèces de cristaux que vous avez dans le cou ?

Les trois juges se regardèrent.

— Nous ne discutons pas de ces choses avec des étrangers, trancha l'aîné.

— Je ne suis pas un étranger, rétorquai-je, je suis un Smedry. En plus, je suis déjà au courant. Dans les grandes lignes.

Il existait trois types de cristaux crystalliotes : ceux avec lesquels on fabriquait les lames, ceux qu'on implantait dans la nuque des chevaliers et ceux dont Bastille n'avait pas voulu me parler.

— Vous êtes liés à ceux que vous portez dans le cou, continuai-je. Et vous vous liez à vos épées, n'est-ce pas ? C'est ça, le problème ? Quand Bastille a pris l'arme de sa mère pour se battre contre Kilimandjaro, elle a perturbé le lien ?

— Ce n'est pas *tout* le problème, rectifia le vieux chevalier. Cela va bien au-delà. En combattant avec l'épée de sa mère, Bastille a fait preuve d'imprudence. En perdant sa propre lame aussi.

— Et alors ?

— Et alors ? répéta Drauline. Lord Smedry, la raison d'être de notre ordre est de garder les gens comme vous en vie. Les rois, la noblesse et en particulier les Smedry des Royaumes Libres semblent enclins à courir au trépas à la moindre occasion. Pour les protéger, les Chevaliers de Crystallia doivent être constants et garder la tête froide.

— Avec tout le respect que je vous dois, jeune Lord Smedry, intervint le vieux, notre mission est de contrebalancer votre nature téméraire, pas de l'encourager. Bastille n'est pas prête à assumer le rang de chevalier.

— Écoutez, dis-je. Quelqu'un a décidé qu'elle méritait d'être adoubée. On devrait peut-être parler à cette personne ?

— Nous sommes « cette personne », annonça Archédis. C'est nous qui lui avons octroyé le titre de chevalier il y a six mois et qui avons choisi sa première tâche. Voilà pourquoi il nous incombe le triste devoir de la dégrader. L'heure est venue de voter.

— Mais...

— Lord Smedry, interrompit Drauline d'un ton sec. Vous vous êtes exprimé et nous avons toléré votre intervention. Avez-vous quoi que ce soit à ajouter qui contribuerait de façon productive à cette discussion ?

Les trois Crystalliotés me dévisagèrent. Je me tournai vers mon grand-père.

— Est-ce que les traiter d'imbéciles serait productif ? lui demandai-je.

— J'en doute, murmura-t-il en souriant. Tu peux essayer avec « nigouillauds », je parie qu'ils ne savent pas ce que ça veut dire. Mais je ne pense pas que ça aide beaucoup.

— Dans ce cas, j'ai terminé, conclus-je.

J'étais encore plus énervé qu'en entrant dans la salle.

— Drauline, votre décision ? s'enquit le vieux chevalier. (C'était visiblement lui le chef.)

— Je vote pour qu'on la dégrade de son rang, déclara la mère de Bastille. Et qu'on la retranche de la Pierre d'Esprit pendant une semaine afin d'effacer la souillure de son contact de toute lame crystallote ne lui appartenant pas.

— Archédis ?

— Le discours du jeune Smedry m'a touché, avoua le juge au vaste menton. Nous avons peut-être été un peu hâtifs. Je vote pour la suspension du grade de chevalier, pas pour son retrait. La souillure doit être purifiée, mais je crois qu'une semaine est une punition trop rude. Une journée devrait suffire.

Je ne comprenais pas vraiment ce que ces derniers mots impliquaient, mais le grand baraqué venait de grimper de quelques points dans mon estime.

— Alors, c'est à moi que revient la décision finale, constata l'aîné. Je vais couper la poire en deux. Bastille, nous te retirons ton grade pour le moment, mais nous organiserons une nouvelle audience dans une semaine afin de restituer sur ton cas. Tu seras retranchée de la Pierre d'Esprit pendant deux jours. Cette sentence prend effet immédiatement. Rends-toi à la chambre de la Pierre d'Esprit sur-le-champ.

Je regardai la jeune Crystallote. Je n'avais pas l'impression que ce verdict jouait en notre faveur. Mon amie ne bougea pas d'un cil, mais je devinai de la tension (de la peur, même) dans son visage.

Je ne vais pas les laisser faire ! songai-je, furieux. Je rassemblai mon Talent. Ils ne pouvaient pas la prendre. Je les en empêcherais. Ils allaient voir l'effet que ça faisait quand mon don casserait *leurs* épées et...

— Alcatraz, mon garçon, murmura Papi Smedry. Les privilèges (tel que celui de visiter Crystallia) ne sont conservés que si l'on n'en abuse pas. J'ai le sentiment que nos amis nous ont écoutés et qu'ils

n'iront pas plus loin.

Je me tournai vers lui. Il y avait parfois un surprenant abîme de sagesse dans les prunelles du vieux bonhomme.

— N'insiste pas, Alcatraz, reprit-il. On trouvera un autre moyen de gagner cette bataille.

Les juges s'étaient levés et se dirigeaient déjà vers la sortie, sans doute pressés de s'éloigner de nous. J'observai, impuissant, Bastille leur emboîter le pas. Avant de quitter la salle, elle se retourna vers moi et chuchota :

— Merci.

Merci ? Merci pour quoi ? D'avoir échoué ?

Naturellement, je me sentais coupable. La culpabilité, ainsi que vous le savez peut-être, est une émotion rare qui a beaucoup en commun avec un ascenseur fait de gélatine. (L'un et l'autre vous laissent tomber sans ménagement.)

— Viens, fiston, m'intima Papi en me saisissant le bras.

— On a échoué, me lamentai-je.

— Que nenni ! Ils étaient prêts à lui retirer son grade complètement. On lui a donné une chance de le récupérer. Tu t'en es bien tiré.

— Une chance de le récupérer, répétais-je en fronçant les sourcils. Sauf que si ce sont les mêmes juges qui votent la semaine prochaine, à quoi ça nous aura avancés ? Ils décideront de la dégrader et puis voilà.

— À moins qu'on ne leur montre qu'elle mérite son grade, contra mon grand-père. Par exemple, en empêchant les Bibliothécaires de signer ce traité et d'envahir Mokia ?

Mokia était important. Pourtant, même si on réussissait à accomplir ce que Papi suggérait, en faisant en sorte que Bastille soit de la partie, en quoi cette bataille politique allait-elle prouver quoi que ce soit en termes de chevalerie ?

— C'est quoi une Pierre d'Esprit ? demandai-je tandis que nous regagnions la salle au caisson.

— Eh bien, tu n'es pas censé être au courant de ces choses. Ce qui, évidemment, les rend encore plus amusantes à expliquer. Il y a trois types de cristaux cristalliotés.

— Je sais, coupai-je. Celui qu'ils utilisent pour fabriquer leurs

armes.

— Exact, confirma-t-il. Celui-là est spécial, car il est très résistant aux puissances oculatoires et aux Talents Smedry. C'est ainsi que les Chevaliers de Crystallia sont capables de combattre les Oculateurs Noirs. La deuxième espèce de cristal est celle qu'ils s'insèrent dans le cou et qu'ils appellent Pierre de Chair.

— C'est ce qui leur donne des pouvoirs spéciaux, interrompis-je encore. Les Pierres améliorent leurs capacités physiques. Mais le troisième type ?

— La Pierre d'Esprit. On raconte qu'il s'agit d'un fragment de la Cime du Monde, un cristal unique qui relie tous les autres cristaux crystalliotes. Je ne sais pas exactement moi-même à quoi elle sert, mais je crois qu'elle connecte les chevaliers les uns aux autres, pour leur permettre de s'approprier au besoin la force de leurs camarades.

— Et ils vont couper les liens entre Bastille et cette Pierre, conclus-je. Ce n'est peut-être pas une si mauvaise nouvelle. Elle sera plus indépendante.

Papi me dévisagea.

— La Pierre d'Esprit n'impose pas aux chevaliers une pensée unique, fiston. Elle rend possible un partage de ressources et d'habiletés. Si l'un d'entre eux sait faire quelque chose, tous les autres deviennent meilleurs dans ce domaine par une fraction d'une miette de iota.

Nous nous installâmes dans le caisson. Apparemment, Papi Smedry avait laissé comme instructions de poursuivre l'échange des boîtes toutes les dix minutes jusqu'à notre retour.

— Papi, repris-je, mon don, il est vraiment aussi dangereux que ça ?

Je repensais à ce qu'il avait dit à Archédis quand j'avais menacé de casser son épée. Mon grand-père ne répondit pas.

— Dans la tombe d'Alcatraz Premier, continuai-je comme les portes de la caisse se refermaient, j'ai vu une inscription qui parlait du Talent Brise-Tout. Elle l'appelait... le Talent Ténébreux et laissait entendre qu'il avait causé la chute de toute la civilisation Incarna.

— Tu n'es pas le seul Smedry à avoir hérité de ce don, petit, me rappela le vieillard. Aucun des autres n'a jamais provoqué la fin d'une civilisation ! Même s'ils ont effectivement démoli un ou deux murs.

Sa bonne humeur me parut un peu forcée. J'allais poser encore quelques questions quand les portes du caisson s'ouvrirent de nouveau... sur Folsom enveloppé de son grand manteau rouge et flanqué d'Himalaya.

— Lord Smedry ! s'exclama mon cousin avec soulagement.

— Quoi ? s'enquit Papi.

— Vous êtes en retard.

— Évidemment ! Que se passe-t-il ?

— Elle est ici.

— Qui ?

— *Elle*, répéta Folsom. Celle dont on ne peut prononcer le nom. Elle est dans le Donjon et elle veut te parler.

Chapitre 12

À ce stade, vous devriez vous poser un certain nombre de questions. Du genre : « Comment ce livre peut-il être aussi génial ? » et « Pourquoi le Bibliothécaire a-t-il glissé ? » et « Mais qu'est-ce qui a explosé exactement à bord du *Busebise* au chapitre 2 ? »

Vous croyiez que je l'avais oubliée, celle-là ? Non, pas du tout. (Après tout, le crash a failli me tuer.) Je supposais, comme tout le monde, que c'était un coup des Bibliothécaires. Mais le vrai problème était : pourquoi ? Et, plus encore : comment ?

Je n'avais pas vraiment eu le temps d'enquêter sur ces mystères, aussi importants soient-ils. Il se passait trop de choses. Mais on y reviendra, rassurez-vous.

(Cela dit, la réponse à la deuxième question devrait vous sauter aux yeux : parce que sa réalité dépasse la friction.)

Nous nous rendîmes à la salle d'audience du Donjon Smedry devant laquelle Sing (et sa carrure d'athlète mokien) montait la garde. L'heure était venue d'affronter Celle dont on ne peut prononcer le nom, la plus dangereuse des Bibliothécaires de l'Ordre des Gardiens de la Norme. J'avais combattu Blackburn, un Oculateur Noir, et souffert sous le rayon de son Verre Tourmenteur. J'avais combattu Kilimandjaro, un Ossement du Scribe, avec ses Verres nourris du sang d'Oculateur et son terrible sourire à demi métallique. On ne rigolait pas avec les grands pontes bibliothécaires.

J'entrai dans la pièce après Papi et Folsom, tendu, prêt à tout. Toutefois, la Bibliothécaire n'était pas là. La seule personne présente dans le salon était une petite mémé emmitouflée dans un châle et flanquée d'un sac à main orange.

— C'est un piège ! prévins-je. Ils nous ont envoyé une mamie pour brouiller les pistes. Vite, madame, vous êtes en grand danger ! Courez vous mettre à l'abri pendant qu'on sécurise le périmètre !

La vieille dame planta son regard dans celui de mon grand-père.

— Ah, Leavenworth, dit-elle, ta famille est toujours aussi réjouissante.

— Kangchenjunga Sarektjåkkå, lâcha Papi avec un étonnant manque d'entrain, qui frisait la froideur.

— Toi seul ici arrives à le dire convenablement ! s'exclama Kagechech... Kachenjuaha... Celle dont on ne peut prononcer le nom.

Sa voix avait des accents décidément gentils. Elle ? C'était elle, Celle dont on ne peut prononcer le nom ? La plus dangereuse Bibliothécaire du monde ? J'étais un poil déçu.

— Tu es si charmant, Leavenworth.

Le vieillard arqu un sourcil.

— Je ne peux pas dire que je sois content de te voir, Kangchenjunga, avoua-t-il. Par contre, je suis intrigué.

— Quel dommage ! Voyons, nous sommes de vieux amis !

— N'exagérons pas. Pourquoi es-tu ici ?

La mémé poussa un long soupir, puis avança jusqu'à nous, les jambes tremblantes, le dos courbé sous le poids des ans, une canne à la main. Le sol de la pièce était recouvert d'un tapis bordeaux, les murs étaient ornés de tapisseries dans des tons similaires et plusieurs banquettes à l'aspect très officiel semblaient attendre que de hauts dignitaires viennent s'y installer. La grand-mère, elle, ne s'y arrêta pas, elle poursuivit son petit bonhomme de chemin jusqu'à Papi Smedry.

— Au fond, tu ne m'as jamais pardonné ce petit incident, n'est-ce pas ? demanda-t-elle tout en fouillant distraitement dans son sac.

— Un incident ? s'étrangla mon aïeul. Kangchenjunga, tu m'as laissé pendouiller au sommet d'une falaise gelée, un pied attaché à un bloc de glace qui fondait lentement mais sûrement, le corps emmaillotté dans du bacon avec un panneau « Casse-croûte gratuit cherche loup affamé » sur la poitrine.

Elle eut un sourire rêveur.

— Ah, ça, c'était du piège ! Les jeunes de nos jours... ils ne savent plus comment faire ces choses-là correctement.

Elle plongeait un peu plus la main dans son sac. Je me crispai. Mais elle finit par en sortir une assiette débordant de cookies aux pépites de chocolat protégés par du film transparent. Elle me tendit les biscuits et me tapota le crâne.

— Quel gentil garçon ! dit-elle avant de se tourner de nouveau vers Papi. Leavenworth, tu m'as demandé pourquoi j'étais ici. Eh

bien, nous voulons que les rois sachent que notre proposition de traité est sérieuse. C'est pourquoi je suis venue parler avant le vote final de ce soir.

Je fixai les cookies, m'attendant à ce qu'ils explosent ou quelque chose dans le genre. Mon grand-père quant à lui ne semblait pas inquiet. Il se concentrait sur la Bibliothèque.

— Nous ferons tout pour que cet accord ne soit pas conclu, lâcha-t-il.

La petite vieille poussa un soupir exaspéré, puis se mit en marche, cahin-caha, vers la sortie.

— Vous les Smedry, lança-t-elle, vous êtes si rancuniers. Comment vous prouver notre sincérité ? N'y a-t-il donc pas de solution ?

Elle hésita un instant sur le seuil. Elle fit volte-face et, avec un clin d'œil, déclara :

— Oh, et ne vous avisez pas de me mettre des bâtons dans les roues. Autrement, je serais contrainte de vous étripier, de couper vos boyaux en petits morceaux et de les donner à manger à mon poisson rouge. À tantôt !

J'étais choqué. Cette bonne femme avait tellement l'air de la gentille mamie type ! Elle avait même souri du sourire de la vieille dame sympa quand elle avait évoqué nos boyaux, comme si elle parlait d'un de ses projets de tricot préférés. Elle s'en alla, escortée par une paire de gardes du Donjon.

Papi se laissa tomber sur une banquette avec un profond soupir. Folsom se joignit à lui, tandis que Sing, la mine sombre, n'avait pas quitté son poste près de la porte.

— Eh bien, murmura mon grand-père. Eh bien, eh bien...

— Papi, dis-je. On fait quoi de ces biscuits ?

— Mieux vaut ne pas les manger, conseilla-t-il.

— Ils sont empoisonnés ? m'inquiétai-je.

— Non, mais on va bientôt dîner.

Il se tut, puis reprit :

— Mais enfin, à la Smedry !

Il attrapa un gâteau et en croqua une bouchée.

— Ah, ils sont aussi bons que dans mon souvenir. Ce qui est bien

quand on doit affronter Kangchenjunga, ce sont les avantages en nature. C'est une excellente pâtissière.

Je remarquai un mouvement du coin de l'œil. Himalaya entra dans la pièce.

— Elle est partie ? demanda l'ex-Bibliothécaire.

— Oui, confirma Folsom en se levant sur-le-champ.

— Cette femme est affreuse, commenta Himalaya avant de s'asseoir.

— Dix sur dix pour la malfaisance, renchérit mon cousin.

Je me méfiais toujours d'Himalaya. Elle était restée dehors pendant notre conversation parce qu'elle avait voulu éviter son ancienne collègue. Du coup, il n'y avait eu personne pour la surveiller. Qu'avait-elle donc fabriqué ? Avait-elle posé une bombe, comme celle qui avait endommagé le *Busebise* ? (Vous voyez que je n'avais pas oublié.)

— Il nous faut un plan, reprit Papi. Il ne nous reste que quelques heures avant le vote. Il y a forcément un moyen d'arrêter cette folie !

— Lord Smedry, intervint Sing. J'ai parlé avec le reste de la noblesse et... les nouvelles sont mauvaises. Ils sont tous si fatigués de cette guerre. Ils veulent qu'elle se termine.

— Ce conflit est terrible, je ne dis pas le contraire, contra mon grand-père. Mais, par les Cahutes du grand Campbell ! Abandonner Mokia n'est pas la solution ! Nous devons les en convaincre.

Personne ne fit de commentaire. Nous restâmes là tous les cinq à réfléchir en silence. Papi Smedry, Sing et Folsom se régalerent avec les cookies, mais je m'abstins. Himalaya non plus n'y toucha pas. S'ils étaient effectivement empoisonnés, elle était sûrement au courant.

Un peu plus tard, un laquais entra.

— Lord Smedry, annonça le jeune garçon, Crystallia a fait une demande de Créneau d'Échange.

— Accordé.

Himalaya prit un biscuit et le mangea. *Et une théorie qui se casse la binette*, songeai-je en soupirant. Au bout de quelques minutes, Bastille apparut sur le seuil.

Je me levai d'un bond.

— Bastille ! m'écriai-je. Tu es ici !

Elle avait l'air sonnée, comme si elle venait de recevoir une série de coups au visage. Elle me regarda, mais semblait avoir du mal à faire le point.

— Je... commença-t-elle. Oui, je suis là.

Je me sentis glacé. J'ignorais ce qu'on lui avait fait chez les chevaliers, mais ce devait être abominable si le traitement lui avait enlevé la faculté de railler mes déclarations débiles. Sing s'empressa de lui apporter une chaise et elle s'assit, les mains sur les genoux. Elle ne portait plus l'uniforme des Écuyers de Crystallia, mais une tunique et un pantalon marron, comme beaucoup de gens à Nalhalla.

— Comment vas-tu, mon enfant ? interrogea mon grand-père.

— J'ai froid, murmura-t-elle.

— On est en train de chercher un moyen d'empêcher les Bibliothécaires d'envahir Mokia, expliquai-je. Tu peux peut-être nous aider ?

Elle hocha la tête d'un air absent. Comment allions-nous la faire participer à notre mission (et donc lui faire regagner son grade) si elle parvenait à peine à parler ?

Papi me coula un regard.

— Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que je vais casser une ou deux épées de cristal ! rétorquai-je.

— Je ne parle pas de Bastille, fiston. Je t'assure que nous sommes tous d'accord sur la façon dont elle a été traitée. Toutefois, nous avons des problèmes plus urgents pour l'instant.

Je haussai les épaules.

— Papi, je ne connais rien à la politique du Chutland et encore moins à celle de Nalhalla. Je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire.

— En tout cas, on ne peut pas simplement rester là à se tourner les pouces ! éclata Sing. Mon peuple meurt pendant ce temps-là ! Si les autres Royaumes Libres lui retirent leur soutien, Mokia n'aura plus les moyens de se battre.

— Et si... Et si je lisais ce traité ? proposa Himalaya. Je verrais peut-être quelque chose que vous autres Nalhaliens n'avez pas remarqué. Une ruse des Bibliothécaires qu'on pourrait montrer aux

monarques ?

— Excellent ! approuva mon grand-père. Folsom ?

— Je la conduis au palais, répondit celui-ci. Il y a une copie accessible au public.

— Lord Smedry, reprit Sing, je pense que vous devriez retourner voir les souverains.

— J'ai déjà essayé, Sing !

— Oui, mais si vous vous adressiez à eux lors d'une audience officielle... Je ne sais pas, peut-être que la présence de la foule leur mettra la pression...

Papi fronça les sourcils.

— Oui, d'accord. Cela étant, je préférerais organiser une infiltration audacieuse !

— Sauf que... contra le Mokien, il n'y a rien à infiltrer. Toute la cité nous est acquise.

— À part l'ambassade bibliothécaire ! corrigea le vieillard, tout excité.

Il y eut un silence. Nous nous tournâmes vers Bastille. Elle était censée être la voix de la raison, nous conseiller d'éviter de faire des bêtises.

Mais la Crystalliotte regardait droit devant elle, encore sous le coup des sévices subis sur le gros champignon.

— Sapristi ! s'emporta mon grand-père. Que quelqu'un me dise qu'infiltrer cette ambassade est une idée catastrophique !

— C'est une idée catastrophique, confirmai-je. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Parce qu'il est assez probable qu'on n'y découvrira rien de compromettant ! répondit Papi. Ils sont bien trop malins. Au pire, ils ont une base secrète quelque part en ville. Voilà où nous devrions intervenir ! Hélas, on n'a pas le temps de la localiser. Que quelqu'un me dise que je ferais mieux de retourner parler avec les rois !

— Euh... balbutia Sing. C'est ce que je viens de faire, non ?

— J'ai besoin qu'on me le répète, rétorqua mon aïeul. Je suis vieux et buté !

— Dans ce cas... vous devriez vraiment aller voir les souverains.

— Rabat-joie, grommela Papi.

Je réfléchis. Il avait raison. Les Bibliothécaires avaient forcément un repaire secret dans la cité. J'aurais parié qu'il ne se trouvait pas loin de l'endroit où ma mère nous avait filé entre les doigts.

— Et les Archives Royales ? demandai-je.

— Ce n'est pas une bibliothèque, répondit Folsom du tac au tac.

— Oui, c'est ce que j'ai lu sur la façade. Mais si ce n'est pas une bibli, qu'est-ce que c'est ?

(Sérieux, à quoi ça servait de me dire ce que ce n'était pas ? Je pourrais sortir un blorgadet et coller un panneau dessus disant : « Ceci n'est *pas* un hippopotame » et ça n'aiderait personne. En plus, ce serait un vilain mensonge, parce que « blorgadet » est la traduction mokienne d'hippopotame.)

Papi Smedry se tourna vers moi.

— Les Archives Royales... commença-t-il.

— *Pas* une bibliothèque, ajouta Sing.

— ... sont un dépôt des textes et documents les plus importants du royaume, finit mon grand-père.

— Ce qui ressemble furieusement à la définition de... euh, d'une bibliothèque, lâchai-je.

— Mais ce n'en est pas une, insista Folsom. Tu n'as pas entendu ?

— D'accord, coupai-je. Donc, un dépôt de livres...

— ... ce qui n'a rien à voir avec une bibliothèque, intervint Papi.

— ... me semble correspondre exactement au genre d'endroit qui pourrait intéresser les Bibliothécaires, conclus-je en fronçant les sourcils. Y a-t-il des livres en Langue Oubliée là-dedans ?

— Un peu, je suppose, répondit le vieillard. Je n'y ai jamais mis les pieds.

— Ah non ?!

— Non, ça fait trop bibli pour moi, se défendit-il. Même si ce n'en est pas une.

Cette conversation laisse sans doute mes lecteurs chutlandais perplexes. Après tout, Papi Smedry, Sing et Folsom vous ont été dépeints comme des érudits. Ce sont des universitaires, des experts dans leurs matières respectives. Comment alors ont-ils pu éviter les livres et les bibliothèques ?

La réponse est : ils n'ont *pas* évité la lecture. Ils adorent les livres.

Et pourtant, pour eux, les livres sont un peu comme des ados : dès qu'ils se mettent en bande, ça crée des problèmes.

— Les Archives Royales, repris-je – avant de préciser très vite : et je sais que ce n'est *pas* une bibliothèque –, c'est là que se rendait ma mère. J'en suis certain. Elle a des Verres Traducteurs et elle essaie de trouver quelque chose dans... ce dépôt. Quelque chose d'important.

— Alcatraz, argua mon grand-père, l'endroit est *très* bien gardé. Je doute que quiconque (même Shasta) parvienne à y pénétrer secrètement.

— N'empêche, m'entêtai-je, je pense qu'une visite s'impose. On verra bien s'il s'y passe quoi que ce soit de louche.

— Très bien, convint Papi. Prends Bastille et Sing avec toi et allez-y. Moi, je vais composer un discours vibrant pour ce soir. Avec un peu de chance, on essaiera de m'assassiner avant la fin. Ça rendrait ma proclamation dix fois plus inoubliable !

— Papi, dis-je.

— Oui ?

— Tu es cinglé.

— Merci ! Bien, allons, en route ! Nous avons tout un continent à sauver !

Chapitre 13

Les gens ont tendance à croire ce que d'autres gens leur disent. C'est particulièrement vrai si les gens qui disent aux autres gens cette chose qu'ils leur disent sont des gens qui ont un diplôme universitaire dans le domaine concernant ladite chose qu'ils sont en train de dire aux gens. (Ben dis donc !)

Les diplômés universitaires sont très importants. Sans eux, nous ne saurions pas qui est un expert et qui n'en est pas un. Et si on ne savait pas qui sont les experts, on ne saurait pas non plus quelle opinion écouter.

En tout cas, c'est ce que les experts veulent nous faire croire. Ceux qui ont suivi les principes de Socrate savent qu'ils sont censés poser des questions. Du genre : « Si nous sommes tous égaux, alors pourquoi mon avis vaut-il moins que celui du spécialiste ? » ou « Si j'aime ce livre, alors pourquoi devrais-je laisser quiconque me dire que je ne devrais pas l'aimer ? »

Ça ne signifie pas que je n'apprécie pas les critiques. Mon cousin est un critique et, comme vous avez pu le constater, un type très sympa. Tout ce que je veux dire, c'est que vous auriez intérêt à prendre toute déclaration avec des pincettes, surtout si elle émane d'une personne diplômée. Ils seront nombreux à tenter de vous empêcher de lire le présent ouvrage. Ils viendront vous voir et vous diront : « Pourquoi lis-tu cette cochonnerie ? » ou « Et tes devoirs ? » ou « Au secours ! La maison brûle ! »

Ne vous laissez pas distraire. Il est d'une importance vitale que vous continuiez votre lecture. Vraiment vitale.

Ben oui quand même. Ce bouquin parle de moi !

— Les Archives Royales, murmurai-je en contemplant l'énorme bâtisse.

— Pas une bibliothèque, précisa Sing.

— Merci, Sing, raillai-je. Je l'avais presque oublié.

— Je t'en prie ! ajouta-t-il en montant les marches.

Bastille, toujours aussi peu réactive, le suivit. Elle était venue vers

nous parce qu'on l'avait chassée de Crystallia. Être déconnecté du caillou magique des chevaliers impliquait aussi une période d'exil loin de l'énorme champignon transparent.

(Vous autres Chutlandais, je vous défie de caser cette dernière phrase dans une conversation. « Au fait, Sally, savais-tu qu'être déconnecté du caillou magique des chevaliers impliquait aussi une période d'exil loin de l'énorme champignon transparent ? »)

Un dragon crapahutait sur les façades des citadelles alentour en grommelant dans sa barbe. Les Archives Royales (pas une bibliothèque) avaient l'air tout droit sorties de la Grèce antique avec leurs sublimes colonnes blanches et leur escalier de marbre. La seule différence, c'était les tours façon château fort. À Nalhalla, il y en a *partout*. Même sur les toilettes. (Vous savez, au cas où quelqu'un tenterait de s'emparer du trône.)

— Je ne suis pas venu ici depuis longtemps, annonça Sing en se dandinant joyeusement à mes côtés.

J'étais content de refaire équipe avec le charmant anthropologue.

— Ce n'est pas ta première visite ? m'étonnai-je.

— Non. Quand j'étais à la fac, je devais étudier les armes anciennes. On trouve ici des livres qui n'existent pas ailleurs. C'est dommage d'être de retour.

— C'est si affreux que ça ici ? demandai-je comme nous entrions dans la salle principale.

Je ne vis aucun livre. La pièce avait l'air vide.

— Ici ? répéta Sing. Oh non, je ne parlais pas des Archives Royales, qui ne sont pas une bibliothèque. Je parlais de Nalhalla. Je n'ai pas eu l'occasion de faire autant de recherches que je l'espérais lors de mon séjour au Chutland. J'étais plongé dans une fascinante étude sur les moyens de transport chutlandais quand ton grand-père m'a embarqué dans cette fameuse infiltration.

— Ce n'est pas si intéressant que tu crois, là-bas, le rassurai-je.

— Parce que tu y es habitué ! rétorqua-t-il. Il se passait quelque chose de nouveau et de palpitant chaque jour ! Juste avant de partir, j'avais fini par rencontrer un vrai chauffeur de taxi ! Il m'a fait faire un tour de pâté de maisons et bien que j'aie été déçu de ne pas avoir d'accident de voiture, je pensais qu'en répétant l'expérience plusieurs fois de suite, je finirais par y arriver.

— C'est un peu dangereux, tu sais, Sing.

— Oh, j'étais paré au danger ! Je portais des lunettes de protection !

Je soupirai, mais m'abstins de tout commentaire. Tenter de réfréner l'amour de mon cousin pour le Chutland était comme... comme filer un coup de savate à un chiot. Un chiot hawaïen de deux mètres et cent soixante kilos. Qui pratiquait le port d'armes.

— Pas très impressionnant, cet endroit, constatai-je en désignant les piliers majestueux et les allées immenses. Où sont les bouquins ?

— Ce ne sont pas les Archives, m'informa le Mokien. Les archives sont par là...

Il indiqua une porte. Intrigué, je me dirigeai vers celle-ci et l'ouvris. Je me retrouvai nez à nez avec une armée.

Je comptai cinquante ou soixante soldats au garde-à-vous, les casques étincelant à la lueur des lampes. Au fond de la pièce, une volée de marches s'enfonçait dans les profondeurs.

— Wouah ! sifflai-je.

— Par exemple ! tonna une voix. Le jeune Lord Smedry !

Je pivotai en direction du son et découvris avec étonnement Archédis (le chevalier crystallote au volumineux menton rencontré au procès de Bastille) qui se dirigeait vers moi.

— Quelle surprise de vous retrouver ici !

— De même, seigneur Archédis, saluai-je.

— Il y a toujours deux chevaliers de garde aux Archives Royales, expliqua-t-il.

— Pas une bibliothèque, précisa l'un des soldats.

— Je passais simplement pour superviser le changement d'équipe, poursuivit Archédis.

Il était autrement plus impressionnant debout. Une armure argentée, un visage rectangulaire, un menton capable d'anéantir un petit pays si jamais il tombait entre des mains mal intentionnées. Le sieur Archédis était le genre de chevalier qu'on mettait sur les affiches de recrutement militaire.

— Bien, repris-je, nous sommes venus examiner les Archives Royales...

— Pas une bibliothèque, coupa-t-il.

— ... parce que nous pensons qu'il est possible que

les Bibliothécaires s'y intéressent.

— Elles sont assez bien protégées, nota Archédis de son timbre de baryton. Un demi-régiment de soldats et deux Crystalliotés ! Mais je suppose qu'avoir un Oculateur dans les parages ne peut pas faire de mal, surtout quand la ville fourmille de Bibliothécaires !

Il regarda derrière moi.

— Je vois que vous avez amené la jeune Bastille, constata-t-il. Bonne initiative ! Il faut qu'elle se bouge, pas qu'elle se morfonde dans sa punition.

Je me retournai vers Bastille. Elle semblait concentrée sur son ancien collègue et une certaine émotion me parut gagner son visage. Dix contre un qu'elle s'imaginait lui enfoncer un truc long et pointu dans la poitrine.

— Je regrette que nous ayons fait connaissance dans de si tristes circonstances, Lord Smedry. J'ai suivi vos exploits, vous savez.

— Oh, dis-je en rougissant, vous voulez parler des romans ?

— Non ! s'esclaffa le chevalier. Vos *vrais* exploits. D'après certains échos, votre face-à-face avec Blackburn était assez impressionnant, et j'aurais aimé assister à ce combat contre les Animés. J'ai cru comprendre que vous vous en étiez fort bien tiré.

— Ah, euh, merci, répondis-je avec un sourire.

— Mais entre nous, continua-t-il en se penchant vers moi, avez-vous réellement brisé une épée crystallioté avec votre Talent ?

J'opinaï.

— La garde m'est restée dans les mains, expliquai-je. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais c'étaient mes émotions, le problème. J'étais si tendu que mon don s'est enclenché avec beaucoup de puissance.

— Dans ce cas, je vous crois sur parole. Souhaitez-vous qu'un chevalier vous escorte pendant votre enquête ?

— Non merci, déclinai-je. Je pense que tout ira bien.

— Parfait, conclut Archédis en me tapotant l'épaule.

(NB : se faire tapoter l'épaule, même affectueusement, par un gars en gants à crispin, n'est pas superagréable.)

— Poursuivez et bon courage !

Il s'adressa à ses troupes :

— Laissez-les passer et obéissez à leurs ordres ! Vous avez devant vous l'héritier de la maison Smedry !

Les soldats saluèrent comme un seul homme. Sur quoi, Archédis quitta la salle dans un cliquètement d'armure.

— Il me plaît bien, ce type, avouai-je après son départ.

— Il plaît à tout le monde, dit Sing. Le seigneur Archédis est l'un des chevaliers les plus influents de l'ordre.

— Pas à tout le monde, contrai-je en indiquant Bastille.

Elle avait les yeux rivés sur la porte.

— Il est... incroyable, murmura-t-elle à mon immense surprise. C'est en partie à cause de lui que j'ai décidé de devenir crystallote.

— Mais il a voté pour que tu sois dégradée !

— Il s'est montré le moins dur des trois juges.

— Oui, parce que *mes* arguments l'ont convaincu.

Elle me gratifia d'un drôle de regard, à croire qu'elle commençait à sortir de sa torpeur.

— Je pensais que tu l'aimais bien, dit-elle.

— Oui, bon. Si, je l'aime bien.

Enfin, je *l'aimais* bien, jusqu'à ce qu'elle se mette à vanter ses mérites. D'un coup, j'étais certain qu'au fond le sieur Archédis était moche et simplet. J'allais m'en ouvrir à Bastille quand les soldats s'écartèrent devant nous.

— Excellent ! s'enthousiasma Sing en avançant. La dernière fois, il m'a fallu une heure pour passer les contrôles de sécurité.

Bastille lui emboîta le pas. Elle n'était manifestement pas encore remise, mais elle était un peu plus animée. Nous nous engageâmes dans l'escalier et, un bref instant, j'eus un flash-back de la Bibliothèque d'Alexandrie avec ses Conservateurs spectraux et ses rangées infinies de rouleaux et de volumes antiques. L'endroit aussi était en sous-sol.

La ressemblance s'arrêtait là. Non seulement les Archives Royales n'étaient *pas* une bibliothèque, mais les marches n'aboutissaient pas à d'étranges ténèbres téléporteuses. Elles se poursuivaient un bon moment, poussiéreuses et sèches. Quand nous arrivâmes enfin en bas, nous vîmes les deux Chevaliers de Crystallia qui montaient la garde devant une double porte. Ils nous saluèrent, comme s'ils nous reconnaissaient, Sing et moi.

— Combien de temps va durer votre visite, monseigneur ? demanda l'un.

— Oh, euh, je ne sais pas trop, admis-je.

— Revenez nous voir dans une heure, si cela ne vous ennue pas, fit l'autre, une femme robuste aux cheveux blonds.

— Sans problème.

Sur ce, les Crystalliotés poussèrent les deux battants derrière eux et s'effacèrent pour nous laisser entrer dans les Archives.

— Wouah ! soufflai-je.

Ça ne semblait pas suffisant.

— *Wouah !* répétai-je, avec emphase cette fois.

Vous vous attendez sûrement à une description grandiose. Quelque chose d'impressionnant pour dépeindre la majestueuse collection de volumes constituant les Archives.

Si tel est le cas, c'est que vous avez mal interprété mon « wouah ». Vous voyez, comme nombre d'exclamations à l'orthographe rentable au Scrabble, « wouah » peut se comprendre de différentes façons. C'est ce qu'on appelle une expression « polyvalente », ce qui en d'autres termes signifie que c'est complètement débile.

Après tout, « wouah » peut vouloir dire « super ! » ou « ça craint » ou encore « Regarde ! je suis en train de me faire croquer par un dinosaure ! » ou même « Je viens de gagner le gros lot à la loterie, mais je me demande ce que je vais faire de tout cet argent vu que je suis dans l'estomac d'un dinosaure ».

(Entre parenthèses, ainsi qu'on l'a découvert dans le tome 1, il est vrai que la plupart des sauriens sont des gens très corrects et pas du tout des mangeurs d'hommes. Il existe cependant quelques exceptions notables, tels la Tortilla ou le terrible Sœursbrontësaure.)

Or donc, mon « wouah » était encore autre chose. Il s'apparentait davantage à « Quel capharnaüm intersidéral ! ».

— Quel capharnaüm intersidéral ! m'écriai-je.

— Inutile de te répéter, grommela Bastille.

(Elle est bilingue en wouahien.)

Les livres étaient empilés partout, on se serait cru dans une vieille décharge abandonnée. Des montagnes de bouquins jetés là, sans ménagement et dans le désordre le plus total. La caverne semblait s'étendre à l'infini, comme une vaste plaine vallonnée par les

monceaux, les collines d'ouvrages. Ou comme des dunes faites de pages, de lettres et de mots. Je me retournai vers les gardes postés près de la porte.

— C'est organisé comment ? demandai-je. C'est organisé tout court ?

Les chevaliers pâlirent.

— Plaît-il ? s'enquit l'homme. Vous voulez parler d'une sorte de catalogage ?

— Voilà, histoire qu'on puisse facilement trouver ce qu'on cherche.

— Mais... C'est ce que font les Bibliothécaires ! s'étrangla la blonde.

— Génial, soupirai-je, très utile. Merci quand même.

Je m'éloignai du seuil et les deux Crystalliotés refermèrent la porte. Je saisis une torche fixée au mur et retournai auprès de mes compagnons.

— Bien ! Voyons s'il y a quoi que ce soit de louche là-dedans !

J'arpentai la pièce, m'efforçant de ne pas me laisser emporter par l'agacement. Les Bibliothécaires avaient commis de terribles méfaits dans les Royaumes Libres ; je comprenais la peur irrationnelle des Nalhaliens pour leurs coutumes. N'empêche, il me semblait ahurissant qu'un peuple qui aime tant apprendre puisse traiter des livres avec si peu de respect. À les voir gisant par terre comme ça, j'en déduisis que la technique d'archivage était assez sommaire : elle devait consister à balancer les bouquins dans la réserve et à les oublier sur-le-champ.

Plus j'avancai vers le fond de la pièce, plus les piles prenaient de l'altitude, comme si elles avaient été poussées par un infernal bulldozer livrophobe. Je m'arrêtai, les poings sur les hanches. Je m'étais attendu à un musée ou au moins à une pièce tranquille remplie de rayonnages. Au lieu de quoi, j'avais écopé d'une chambre d'ado.

— Comment savoir s'il manque quelque chose ? demandai-je.

— Impossible, décréta Sing. L'idée, c'est que si personne ne peut entrer et donc voler quoi que ce soit, ce n'est pas la peine de compter les ouvrages ni de les organiser.

— C'est débile.

Je levai ma lampe. La salle était plus longue que large, si bien que

je voyais les murs à ma gauche et à ma droite. Cet endroit n'était pas infini comme l'avait semblé la Bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'était qu'une très grande pièce avec des milliers et des milliers de bouquins.

Je remontai le sentier bordant les collines de papier. À quel indice me fier alors que je n'étais jamais venu ici auparavant ? J'allai abandonner quand je perçus... un son.

— Je ne sais pas, Alcatraz, continuait Sing. Peut-être que...

Je tendis une main, lui intimant le silence.

— Vous entendez ?

— Quoi ?

Je fermai les yeux et écoutai. Avais-je rêvé ?

— Par là, annonça Bastille.

J'ouvris les yeux. La Crystalliotte indiquait l'un des murs.

— Comme un grattement, précisa-t-elle, comme si...

— Comme si quelqu'un creusait ! m'exclamai-je en escaladant une montagne de livres.

Je me hissai jusqu'au sommet, glissant sur plusieurs volumes concernant le code fiscal royal. Une fois en haut, je plaquai une oreille contre la paroi (de verre, naturellement).

— Aucun doute, confirmai-je. J'entends des bruits de pelle de l'autre côté. Ma mère ne s'est pas faufilée dans ce bâtiment, mais dans celui d'à côté ! Ils sont en train de creuser un tunnel vers les Archives Royales !

— Pa... commença mon cousin.

— Oui, m'énervai-je, ce n'est pas une bibliothèque, j'ai compris.

— En fait, reprit le Mokien, j'allais dire : « Pardon de te contredire, Alcatraz, mais c'est impossible. »

— Hein ? Pourquoi ? m'enquis-je en glissant à bas de ma pile.

— Parce que cette pièce est en Verre Renforcé, répondit Bastille.

Elle avait meilleure mine, mais semblait toujours un peu hagarde.

— Même ton Talent ne peut pas le casser, ajouta-t-elle.

J'examinai de nouveau le mur.

— J'ai vu des choses soi-disant impossibles, contrai-je. Ma mère a des Verres Traducteurs. Allez savoir ce qu'elle a appris maintenant

qu'elle peut lire la Langue Oubliée. Peut-être qu'elle a découvert un moyen de passer à travers cette paroi.

— Admettons, convint Sing. Sauf qu'à sa place, je percerais un tunnel jusqu'à l'escalier et j'entrerais par la porte.

Voilà qui était fort probable.

— Allez ! lançai-je en fonçant vers la sortie.

J'ouvris la porte, toujours flanquée à l'extérieur de ses deux gardes.

— Oui, Lord Smedry ?

— Il se peut que quelqu'un soit en train d'essayer de creuser un tunnel vers cet escalier, déclarai-je. Des Bibliothécaires. Allez chercher des renforts.

Les chevaliers échangèrent des regards surpris, mais obéirent sur-le-champ.

Je me retournai vers Sing et Bastille, qui n'avaient pas quitté la réserve. Des soldats ne suffiraient pas. Et je n'allais pas rester planté là à attendre de voir ce que l'ennemi manigançait. Mokia était en danger et je *devais* l'aider. En d'autres termes, je devais contrecarrer les plans de ma mère et de ses alliés et, éventuellement, exposer leur double jeu aux rois.

— Il faut qu'on sache ce que ma mère cherche dans cette pièce, dis-je. Et il faut qu'on soit les premiers à mettre la main dessus.

Mes compagnons se regardèrent, puis ils contemplèrent le ridicule amoncellement de livres. Leurs pensées se lisaient sur leurs visages.

Trouver ce que cherchait ma mère ? Dans ce bazar ? Qui pouvait trouver quoi que ce soit là-dedans ?

C'est à ce moment que je prononçai une phrase que je n'aurais jamais imaginé prononcer de toute ma vie :

— On a besoin d'un Bibliothécaire. Et vite.

Chapitre 14

Si si, vous avez bien entendu. Moi, Alcatraz Smedry, j'avais besoin d'un Bibliothécaire.

Il est fort possible que vous ayez acquis l'impression que les Bibliothécaires sont totalement inutiles. Je suis navré de vous avoir laissé croire une chose pareille. Ils sont en réalité *extrêmement* utiles. Par exemple, si vous allez à la pêche au requin et manquez d'appât. Ils sont aussi pratiques à jeter par la fenêtre dans le cadre d'une étude sur l'impact du béton sur les lunettes en écaille. Et si vous avez assez de Bibliothécaires, vous pouvez construire un pont avec. (Exactement comme les sorcières.)

Et, malheureusement, ils servent également à ranger et organiser.

Je grimpai les escaliers quatre à quatre aux côtés de Sing et de Bastille. Nous devions nous frayer un chemin entre les soldats qui se pressaient à présent sur les marches. Hommes et femmes étaient inquiets. J'avais envoyé un messenger à mon grand-père, et un autre à mon père, afin de les prévenir de ce que nous venions de découvrir. J'avais enfin ordonné à un des chevaliers d'envoyer un contingent fouiller les immeubles alentour. Ils trouveraient peut-être la base bibliothécaire à l'autre bout du tunnel. Cela dit, je n'y comptais pas trop. Shasta ne se laisserait pas prendre aussi facilement.

— Il faut vraiment faire vite, pantelai-je. Impossible de savoir quand ma mère va débouler dans la réserve.

J'étais encore un peu écoeuré à l'idée de devoir demander de l'aide à un Bibliothécaire. C'était frustrant. Terriblement frustrant. En fait, je ne crois pas être capable de vous montrer précisément à quel point ça l'était. Pas avec des mots en tout cas.

Mais comme je vous aime bien, je vais essayer malgré tout. Commençons par semer des majuscules au hasard.

— CommAndons uN DragOn, suGgérA SinG aLorS quE noUs qUittions l'eScalier Et fONçionS daNs lA piÈce Du deSSus.

— TrOp LenT, aRgua BaStiLiE.

— On FeRaiT miEuX dE héLeR Un vÉHicUle dAnS lA Rue,

tRancHAi-jE.

(Vous savez quoi ? Ça n'est toujours pas assez frustrant. Je vais être obligé d'ajouter des signes de ponctuation inutiles au hasard.)

NoUs t£ra-Vers%âmeS l!a /mAj=esTue(uSe +eNt^réE à »
t&OutE ; v{Ite)Sse. Un\$E f_Oi]s Deh€orS, Je r:reMar^qual « Qu«E
l@e sOI**eIl #AlLai<T s|e CoU.cHe!r. I?! Ne ¬rEs.t.a.I.t qU{e
qu^Elq*uEs ?hE,urE~s Ava-n%t lA ! r£atIfIc(a-T-+iOn dU/
trA=iTé¬. Il FaLlA£££it faIr!E Vit..E.

Hé()lAs, iL/ n' ;Y aVai&t au=Cun>> c<aRroSse,,, eN | vUe À
réqU »isIfIctiøn%neR. PaS ; u*N seU-l. Il~ y "aV@aiT d|eS g#en]S,
mAiS paS@ {d}e cArRossE).)

(Bon, vous savez quoi ? on n'y est toujours pas. Remplaçons donc quelques voyelles par la lettre Q.)

Je ReGq »rdAis@ autqO//Ur d{E mOq :, dÉs£esPérQ, fRqstr!é)=
(comme vous, j'espère) e-T émqRv@é. ToqU\t à l')heqRe| Il\$ y AvaI
%t dqS Doqz*aIn^eS dE cArr&&OsSQs Da..nS lq R'u!E ! MaI-nT
£enqNt, iL n(@'Y eN qvqiT pa[S uN se<qL.

— Là-_B-qS ! m'Exclqm&ai*-Je.

<Aq BoU//t> dE l)A rqE, Pa»S tRqs/ ! lO^iN, uN éTrqn\$gE
@eNgqn dE =vErRe APro—chA£it. JE nq *s@avAis p!aS
exQctEm&eNt cE qu%e c'Ét}{aIt, mAqs ç||A BoqgE+aiT eT ç££a
aPprqcH**aIt vItE.

— P!!renqNds-lE !

(Bien. Vous voyez comme vous vous énervez à essayer de lire ce passage ? Moi, j'étais à peu près *deux fois* plus frustré à l'idée de devoir demander de l'aide à un Bibliothécaire. N'êtes-vous pas ravis que je vous aie ouvert mon cœur et permis de faire l'expérience de mes émotions ? C'est la marque de l'excellent conteur : une écriture qui permet au lecteur de ressentir la même chose que le personnage. Vous me remercieriez plus tard.)

Nous nous précipitâmes vers l'engin qui descendait la rue. Il s'agissait d'un animal en verre, un peu comme le *Busebise* ou le *Dragonaute*, sauf qu'au lieu de voler, il marchait. J'en eus bientôt une meilleure vue.

Et je stoppai net au milieu de la chaussée.

— Une *vache* ?

Sing haussa les épaules. Bastille, en revanche, courut jusqu'au bovidé avec détermination. Elle paraissait moins hébétée, mais elle

semblait toujours très... épuisée. Elle avait les yeux cernés et gonflés, le visage creux et fatigué. Je la suivis au petit trot. Juste comme nous arrivions à la hauteur de la créature, un pan de verre situé sur son arrière-train s'ouvrit, découvrant un homme debout à l'intérieur.

Je ressens un fort besoin de marquer ici une pause et d'expliquer à mon public que je ne suis pas le moins du monde un admirateur de l'humour pipi-caca. Il y en a déjà eu beaucoup trop dans ce livre et, tiercé ou pas, tout cela n'est pas convenable. Ce style de blagues est l'équivalent littéraire du Coca frites. Tentant, peut-être, mais en même temps atroce et au goût douteux. Je tiens à vous faire savoir que je ne tolérerai pas ce genre de choses et que (à l'instar des premiers volumes de mon récit) j'ai la ferme intention de maintenir de rigoureux standards de qualité dans cet ouvrage.

— Pet de crotte de vomi ! s'exclama une voix de l'intérieur des fesses bovines.

(Soupir. Désolé. Au moins, ça vous donne un autre super paragraphe à essayer de caser dans vos conversations.)

L'homme qui se dressait dans le derrière de la vache n'était autre que le prince Rikers Dartmoor, frère de Bastille et fils du Grand Roi. Il portait toujours son ample manteau bleu sombre et sa casquette de base-ball, vissée sur son crâne roux.

— Pardon ? demandai-je en m'arrêtant à quelques pas de la bête. Je n'ai pas bien entendu, Votre Majesté.

— J'ai lu quelque part que les Chutlandais utilisaient souvent des synonymes eschatologiques pour leurs jurons, répondit-il. Je tentais simplement de recréer une atmosphère qui vous soit familière, Alcatraz ! Que diable faites-vous au milieu de la rue ?

— On a besoin d'un véhicule, Rikers, expliqua Bastille. Et vite.

— Nom d'une diarrhée explosive ! s'écria le prince.

— Et pour la dernière fois, arrête d'essayer de parler comme un Chutlandais ! aboya sa sœur. Tu as l'air crétin !

Sur quoi, elle sauta à bord du bovin et me tendit une main. Je la saisis, un grand sourire aux lèvres.

— Quoi ?

— Content de voir que tu vas mieux, dis-je.

— Je me sens vraiment mal, avoua-t-elle en enfilant ses Verres de Combat. Je peux à peine me concentrer et j'ai les oreilles qui

bourdonnent, c'est affreux. Alors maintenant, tais-toi et grimpe dans les fesses de la vache.

J'obéis et la laissai me hisser dans l'habitacle. L'opération ne fut pas aussi facile que d'habitude (être retranchée de la Pierre de Chair devait un peu limiter ses capacités), mais Bastille demeura tout de même beaucoup plus forte qu'une gamine de treize ans n'en a le droit. Les Verres de Combat (qui ressemblaient à des lunettes de soleil noires et qui sont un des rares types que tout le monde peut utiliser) aidaient sûrement.

Bastille donna ensuite un coup de main à Sing, tandis que Rikers fonçait à l'avant du bovidé transparent (dont l'intérieur était très luxueux et agréable) pour ordonner à son chauffeur de faire demi-tour.

— Euh... au fait, où notre incroyable aventure nous mène-t-elle ? s'enquit le prince.

Notre incroyable aventure ?

— Au palais ! répondis-je. On doit trouver Folsom, mon cousin.

— Le palais ? répéta l'autre, visiblement déçu.

Effectivement, pour lui, c'était plutôt banal comme destination. Mais il transmit l'information au conducteur et l'animal se mit en branle. Il dévala l'avenue à pas lourds et, apparemment, les piétons savaient qu'il valait mieux ne pas se trouver sur son chemin. Du coup, malgré sa taille imposante, l'engin avançait à un bon rythme. Je m'assis sur une des banquettes rouges et Bastille se posa à côté de moi. Elle poussa un long soupir et ferma les yeux.

— C'est douloureux ?

Elle haussa les épaules. Elle assurait pas mal, dans le genre dure à cuire, mais je voyais bien que cette histoire de Pierre d'Esprit la turlupinait sérieusement.

— Pourquoi on a besoin de Folsom ? éluda-t-elle sans ouvrir les paupières.

— Je parie qu'Himalaya est avec lui, assurai-je avant de prendre conscience que Bastille avait à peine croisé la jeune femme et que personne ne lui avait expliqué d'où elle sortait. C'est une Bibliothécaire qui a soi-disant déserté il y a six mois. À mon avis, on ne peut pas lui faire confiance.

— Pourquoi ?

— Folsom la suit de très près, c'est louche. Il ne la quitte jamais

d'une semelle. Je crois qu'il pense qu'elle est en réalité une espionne ennemie.

— Génial, lâcha la Crystalliotte. Et c'est à elle qu'on va demander de l'aide ?

— Himalaya est notre meilleure chance, affirmai-je. C'est une Bibliothécaire hautement qualifiée et si quelqu'un peut arranger le capharnaüm que sont les Archives Royales...

— Pas une bibliothèque ! intervint Rikers depuis l'avant de la vache.

— ... c'est bien un Bibliothécaire, conclus-je. En plus, si elle est vraiment un agent double, elle saura ce que les Gardiens de la Norme cherchent et on réussira peut-être à lui faire cracher le morceau.

— Pour résumer, résuma Bastille, ton plan génial est le suivant : s'adresser à quelqu'un que tu soupçonnes de travailler contre nous, puis amener cette personne exactement à l'endroit que les Bibliothécaires essaient d'infiltrer.

— Euh... oui.

— Splendide. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que je vais bientôt regretter de ne pas avoir carrément abandonné ma carrière de chevalier pour devenir comptable ? On va droit au fiasco.

Je souris. Quel bonheur de retrouver Bastille ! J'avais du mal à me laisser éblouir par ma renommée avec la Crystalliotte à mes côtés qui pointait du doigt tous les défauts de mes plans.

— Tu ne le penses pas réellement, si ? repris-je. À propos de ta carrière de chevalier ?

Elle soupira de nouveau et ouvrit enfin les yeux.

— Non. Ça me défrise, mais ma mère avait raison. Non seulement je suis douée pour ce boulot, mais en plus il me plaît.

Elle se tourna vers moi et me regarda en face.

— On m'a tendu un piège, Alcatraz. J'en suis convaincue. On *voulait* que j'échoue.

— Ta... ta mère a été la plus implacable des trois juges.

Bastille hocha la tête. On était sur la même longueur d'onde.

— On a écopé de sacrés parents, toi et moi, n'est-ce pas ? poursuivis-je. Mon père m'ignore et ma mère ne l'a épousé que pour obtenir son Talent.

Épousez un Smedry et vous hériterez de son don. Apparemment peu importe que vous n'ayez pas de liens de sang avec la famille : un Smedry est un Smedry. La seule différence, c'est qu'en cas de mariage, vous vous retrouverez avec le même Talent que votre conjoint ou conjointe.

— Mes parents ne sont pas du tout comme ça ! se défendit Bastille avec véhémence. Ce sont des gens bien. Mon père est l'un des rois les plus respectés et les plus populaires de l'histoire de Nalhalla.

— Même s'il est en train d'abandonner Mokia, coupa doucement Sing, assis sur le siège d'en face.

— Il estime que c'est la meilleure option, dit la Crystalliotte. Ça t'amuserait de devoir décider entre terminer une guerre (et épargner des milliers de vies) ou la poursuivre ? Il a vu une possibilité de faire la paix et les gens *veulent* la paix.

— Les gens de Mokia aussi, rétorqua mon cousin. Mais ce que nous voulons avant tout, c'est la liberté.

Bastille se tut.

— Bref, reprit-elle enfin. En supposant que ma mère soit à l'origine de cette machination, je comprends très bien ses motifs. Elle a toujours peur qu'on l'accuse de favoritisme à mon égard, alors elle considère qu'elle doit se montrer encore plus dure avec moi. Ce qui expliquerait qu'elle m'ait envoyée sur une mission aussi difficile. Pour voir si j'allais échouer et si, par conséquent, j'avais besoin de retourner m'entraîner. Mais elle m'aime, vraiment. Seulement, elle a de drôles de façons de le montrer.

Je réfléchis en silence à mes propres géniteurs. Bastille parvenait peut-être à trouver de bonnes excuses aux siens, mais il s'agissait quand même d'un noble souverain et d'un preux chevalier. Les miens par contre... Entre un scientifique égocentrique aux faux airs de rock star et une infâme Bibliothécaire que même les autres Bibliothécaires n'avaient pas l'air d'apprécier des masses...

Attica et Shasta Smedry n'étaient pas comme les parents de Bastille. Ma mère ne m'aimait pas, et elle n'aimait pas mon père ; elle ne l'avait épousé que pour son Talent. Quant à lui, il était clair qu'il ne voulait pas passer de temps avec son fils.

Pas étonnant que je sois devenu comme je suis. Il y a un dicton dans les Royaumes Libres qui dit : « Le grognement de l'ourson est l'écho du grondement de l'ours. » Ça ressemble un peu à la version chutlandaise : « Tel père, tel fils » (On peut toujours compter sur les Bibliothécaires pour injecter un peu de fantaisie dans leurs adages.)

Au fond, j'ai toujours été destiné à finir en sale égoïste. Malgré les réprimandes de Papi Smedry, je me languissais encore du fugace réconfort de la notoriété. C'était vraiment chouette d'entendre les gens me dire que j'étais super.

Mon goût pour la gloire se tapissait en moi telle une graine dépravée, noircie et putrescente, à l'affût de la moindre occasion pour dérouler ses sombres lianes gluantes.

— Alcatraz ? appela Bastille en me donnant un coup de coude.

Je sursautai. Je m'étais égaré.

— Désolé, marmonnai-je.

Elle indiqua son frère d'un geste.

— J'ai appelé le palais, annonça celui-ci en approchant. Folsom n'y est pas.

— Ah non ? m'étonnai-je.

— Non, d'après les domestiques, il a consulté le traité en compagnie d'une femme, puis ils sont partis. Mais ne craignez rien ! Nous pouvons poursuivre notre quête, car le laquais m'a révélé que votre cousin serait dans les Jardins Royaux...

— Pas un parc, interrompit Sing. Ou, euh, non rien.

— ... de l'autre côté du boulevard.

— Très bien, dis-je. Que fait-il dans ces jardins ?

— Sans doute quelque chose d'affreusement palpitant ! s'excita Rikers. Eldon, prenez note !

Un serviteur en tenue de scribe surgit d'une pièce contiguë, autant dire de nulle part. Il tenait un carnet à la main.

— Oui, monseigneur, fit-il en gribouillant.

— Cela fera un excellent roman ! s'exclama le prince avant de s'asseoir.

Bastille leva les yeux au ciel.

— Une seconde, repris-je. Vous avez appelé le palais ? Comment ?

— Verre Communicateur, expliqua Sa Majesté. Permet de parler à quelqu'un sans s'embarrasser de la distance.

Du Verre Communicateur. Quelque chose me tracassait dans cette réponse. Je fouillai dans ma poche et en sortis toutes mes lunettes. J'avais eu en ma possession naguère des Verres qui me donnaient à moi la possibilité de communiquer avec un interlocuteur où qu'il se

trouve. Je ne les avais plus, je les avais rendus à Papi Smedry. Par contre, j'avais ma paire de Verres Camoufleurs. Quel pouvoir me donnaient-ils ? Si je les enfilaient et pensais à quelqu'un, je pouvais devenir son sosie...

(À propos, oui, ceci est bel et bien un effet d'annonce. Toutefois, il faut avoir lu les deux premiers tomes de cette série pour comprendre ce qui se passe. Si vous ne l'avez pas fait, tant pis pour vous !)

— Attends, dit Bastille en indiquant un petit disque solitaire. C'est celui que tu as trouvé à la Bibliothèque d'Alexandrie ?

— Ouais. Papi Smedry a fini par découvrir qu'il s'agissait d'un Verre Révélateur.

Ma réponse sembla lui donner un coup de fouet.

— Sérieux ? Tu sais qu'ils sont rarissimes ?

— Mmh... Honnêtement, j'aurais préféré un truc qui fasse exploser d'autres trucs, avouai-je.

La Crystalliotte leva de nouveau les yeux au ciel.

— Tu serais incapable de reconnaître un Verre utile si tu te coupais un doigt avec, Smedry.

Elle n'avait pas tort.

— Tu es beaucoup plus au point sur les Verres que moi, Bastille, convins-je. N'empêche, je crois qu'il y a quelque chose de bizarre dans tout ça. Les Talents Smedry, les lunettes d'Oculateur, le sablumineux... tout est lié.

Elle me dévisagea.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Attends que je te montre.

Je rangeai mes Verres et me levai afin d'examiner la cabine en quête d'un cobaye. J'avisai une courte étagère encombrée d'un équipement transparent.

— Votre Majesté, demandai-je. Qu'est-ce que c'est ?

Le prince se retourna.

— Ah ! Mon nouveau phonographe silimatique ! Je n'ai pas encore eu le temps de le raccorder.

— Parfait.

Je m'approchai et m'emparai de la boîte, qui avait la taille d'une

valisette.

— Il ne va pas fonctionner sans une plaque d'énergie silimatique ou du sablumineux... prévint Rikers.

Je dirigeai une vague de pouvoir dans le verre. Pas la puissance casse-tout de mon Talent, mais le « pouvoir » que j'utilisais pour enclencher des Verres oculatoires. Au début, il me suffisait de toucher des lunettes pour les activer, mais j'avais appris à me maîtriser de sorte que je ne les mettais plus en marche par erreur.

Bref, l'engin commença à jouer de la musique, une petite symphonie pleine d'entrain. Heureusement que Folsom n'était pas là : il se serait mis à « danser ».

— Hé ! s'exclama le prince. Comment avez-vous... ? Incroyable !

Bastille me regarda d'un air interrogateur. Je reposai le phonographe, qui continua à diffuser sa mélodie jusqu'à épuisement de l'énergie que je lui avais insufflée.

— Je commence à penser que les Verres oculatoires et le verre technologique de base sont en fait la même chose.

— Impossible, contra la Crystalliotte. Sinon, on pourrait activer les lunettes d'Oculateur avec du sablumineux.

— Et ce n'est pas le cas ?

Elle secoua la tête.

— Cela provient peut-être de la concentration insuffisante du matériau, arguai-je. Par contre, on peut alimenter des Verres avec du sang de Smedry, si on les forge avec cette substance.

— Beurk, grimaça-t-elle. C'est vrai, mais beurk quand même.

— Ah ! s'écria Rikers en se levant d'un bond. Nous y voici !

J'échangeai un regard avec Bastille, qui se contenta de hausser les épaules. Nous reprendrions cette conversation plus tard. La vache ralentit et nous nous joignîmes à son frère devant la fenêtre (enfin, devant le mur). Les jardins étaient en vue. Un sentiment d'urgence m'envahit de nouveau. Nous devons choper Himalaya et l'emmener aux Archives non bibliothécaires et néanmoins Royales.

Le prince actionna un levier et le popotin bovin se déplia, révélant une volée de marches. Je me précipitai à l'extérieur, la Crystalliotte sur les talons et Sing se démenant derrière nous. Les Jardins Royaux consistaient en une vaste étendue d'herbe, ponctuée çà et là de plates-bandes débordant de fleurs. J'examinai la verdure dans l'espoir de localiser mon cousin. Naturellement, ce fut Bastille

qui le vit la première.

— Là-bas ! cria-t-elle en pointant du doigt.

Je dus plisser les yeux pour distinguer ce qu'elle montrait. Effectivement, Folsom et Himalaya étaient installés sur une couverture, en plein pique-nique, semblait-il.

— Attendez-nous ici ! ordonnai-je à Sing et Rikers comme nous nous élancions, Bastille et moi, vers la pelouse où s'ébattaient des familles et des gamins.

— Par les Premiers Sables ! jurai-je. Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces deux-là ?

— Euh... je crois que ça s'appelle un pique-nique, Smedry, rétorqua la Crystalliotte, consternée.

— Je sais, mais pourquoi Folsom emmène-t-il un espion ennemi dîner sur l'herbe ? Peut-être qu'il espère qu'elle va se relâcher et qu'il pourra alors lui tirer les vers du nez ?

Bastille les contempla sans s'arrêter.

— Une seconde, dit-elle. Ils sont toujours ensemble ?

— Ouai, confirmai-je tout en courant. Il la surveille comme le lait sur le feu. Il ne la quitte pas des yeux.

— Tu penses qu'il passe beaucoup de temps avec elle ?

— C'en est même louche.

— Au restau ?

— Chez le glacier, nuançai-je. Il prétend que c'est pour qu'elle s'habitue à la vie et aux coutumes nalhalliennes.

— Et tu crois qu'il agit ainsi parce qu'il la soupçonne de travailler pour les Bibliothécaires ? demanda-t-elle avec une pointe d'amusement dans la voix.

— Pourquoi sinon... ?

Je stoppai net. Juste devant moi, Himalaya venait de poser une main sur l'épaule de mon cousin et elle riait à une de ses plaisanteries. Lui la dévisageait, comme fasciné. Il avait l'air content, comme si...

— Oh ! lâchai-je.

— Les garçons sont des imbéciles, commenta Bastille à mi-voix.

Elle se remit en route.

— Comment j'étais censé savoir qu'ils sont amoureux ? me défendis-je en la rattrapant.

— Imbécile, répéta-t-elle.

— Écoute, insistai-je. Ça ne change rien. Elle est peut-être en train de le séduire pour obtenir tous ses secrets !

— Non, les séductrices n'ont jamais l'air aussi mièvres, décréta-t-elle comme nous approchions de la couverture. De toute façon, il y a une méthode très simple pour trancher la question. Prends ton Verre Révélateur.

En voilà une bonne idée ! songeai-je. Je fouillai dans ma poche et examinai l'ex-Bibliothécaire à travers le petit disque translucide.

Bastille franchit les quelques mètres qui nous séparaient du couple et demanda :

— Vous êtes Himalaya ?

— C'est moi, répondit l'intéressée.

À mes yeux, le souffle qui sortait de sa bouche luisait comme un nuage blanc. Je supposai que cela signifiait qu'elle disait la vérité.

— Êtes-vous une espionne bibliothécaire ? poursuivit la Crystalliotte.

(Elle est comme ça : elle ne fait pas dans la dentelle.)

— Comment ? s'exclama Himalaya. Bien sûr que non !

Son haleine était immaculée.

Je captai l'attention de Bastille.

— Papi Smedry m'a prévenu que les Bibliothécaires excellaient dans les demi-vérités, ce qui leur permet de contourner le Verre Révélateur.

— Est-ce une demi-vérité ? reprit Bastille. Essayez-vous de contourner ce Verre, de nous tromper, de séduire cet homme ou de faire quoi que ce soit de ce genre ?

— Non, non, non ! nia Himalaya, le rouge aux joues.

La Crystalliotte se tourna vers moi.

— Souffle blanc, annonçai-je. Si elle ment, elle le fait drôlement bien.

— Ça me va, conclut Bastille. Vous deux, dans la vache, on a un programme chargé.

Folsom et Himalaya se levèrent d'un bond sans poser de question. Quand Bastille adopte ce ton-là, c'est la seule réaction possible. Pour la première fois, je compris d'où provenait sa capacité à distribuer des ordres. C'était une princesse. Elle avait sans doute passé toute son enfance à commander son entourage.

Bon sang de bon sable ! pensai-je. C'est une princesse !

— Bien, on a ta Bibliothécaire, Smedry, ajouta-t-elle. J'espère qu'elle va vraiment pouvoir nous aider.

Nous courûmes jusqu'à la vachemobile, qui nous attendait dans le soleil couchant. Nous n'avions plus beaucoup de temps. La scène suivante allait devoir être rapide. (Je vous suggère de respirer un grand coup.)

Chapitre 15

Les humains sont de drôles de zozos. D'après mon expérience, plus on est d'accord avec quelqu'un, plus on a de plaisir à écouter cette personne. J'ai même une théorie sur le sujet. Je l'ai baptisée la philosophie nouilles au beurre du discours.

J'adore les nouilles au beurre. C'est fantastique. S'il y a de quoi manger au paradis, je suis sûr que les nouilles au beurre honorent chaque table. Si un quidam veut discuter avec moi des mérites des nouilles au beurre, on se fera la causette pendant des heures. Par contre, s'il tente de me parler des poissons panés, il y a de fortes chances pour que je le colle dans un canon et que je l'expédie en direction de la Patagonie.

C'est la mauvaise attitude. Je *connais* le goût des nouilles au beurre. Ne me serait-il pas plus profitable de converser avec quelqu'un qui aime autre chose ? Peut-être que comprendre ce qui attire certains vers le poisson pané me permettrait de mieux cerner leur façon de penser ?

Rares sont ceux qui acceptent un tel raisonnement. Pire encore, beaucoup pensent que s'ils préfèrent les nouilles au beurre aux poissons panés, le mieux est d'interdire ces derniers. Ce serait une véritable tragédie. Si on les laissait faire, nous n'aurions plus qu'un plat sur nos menus. Et ce ne serait sans doute ni les nouilles, ni les poissons panés. Ce serait sans doute un truc que tout le monde déteste.

Vous voulez devenir quelqu'un de meilleur ? Allez donc écouter des individus qui sont d'un autre avis que vous. N'essayez pas de discuter. Contentez-vous d'écouter. Il est remarquable de constater tout ce que les gens ont d'intéressant à dire quand on prend le temps de ne pas être un crétin.

Nous jaillîmes de la vache géante tel un déploiement de soldats et grimpâmes à toute allure le perron des Archives Royales. (Allez-y, dites-le avec moi. Faites-vous plaisir.)

Pas une bibliothèque.

Bastille, équipée de ses Verres de Combat, était évidemment la plus rapide, mais Folsom et Himalaya n'étaient pas à la traîne. Sing

fermait la marche, juste à côté de...

— Prince Rikers ?! m'étranglai-je.

Je stoppai net. J'avais supposé que Sa Majesté resterait dans son véhicule.

— Oui, quoi ? s'étonna celui-ci en s'arrêtant à son tour pour regarder derrière lui.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— J'ai enfin la chance de voir le fameux Alcatraz Smedry en pleine action ! Je ne vais pas la laisser passer !

— Votre Majesté, prévins-je, ce sera peut-être dangereux.

— Vous croyez ? s'excita-t-il. Vraiment ?

— Quoi encore ? s'énerva Bastille en redescendant l'escalier. J'avais compris qu'on était pressés.

— Il veut nous accompagner, expliquai-je en désignant son frère.

Elle haussa les épaules.

— On ne peut pas vraiment l'en empêcher, constata-t-elle. Il est prince héritier. Ce qui signifie qu'il peut plus ou moins faire ce qui lui chante.

— Et s'il se fait tuer ? insistai-je.

— Dans ce cas, il faudra choisir un nouvel héritier. Bon, on y va ou pas ?

Je soupirai. L'altesse royale souriait d'un air ravi.

— Super, marmonnai-je en me dirigeant vers l'entrée.

Le prince se précipita à ma suite.

— Au fait, lui demandai-je. Pourquoi une vache ?

— Pourquoi ? répéta-t-il, surpris. Mais enfin, j'ai entendu dire qu'au Chutland les célébrités roulaient en limousines !

Je fermai les yeux, consterné.

— Prince Rikers, la limousine est certes une race bovine, mais c'est aussi une voiture à rallonge.

— Les voitures ressemblent à des vaches ? glapit-il. Je l'ignorais totalement !

— Vous savez quoi ? repris-je. Laissons tomber.

Nous trottâmes dans le hall et parvînmes à la salle gardée par les

soldats. À l'évidence, les chevaliers avaient obtenu des renforts : les troupes encombraient la pièce et les marches. Le spectacle me rassura. Les Bibliothécaires auraient affaire à un sacré comité d'accueil si jamais ils réussissaient à pénétrer dans les Archives Royales.

— Pas une bibliothèque, lança Sing.

— Pardon ?

— Je me disais que tu y pensais sûrement, répondit le Mokien. Et j'ai jugé qu'il serait bon que je te le rappelle.

Nous arrivâmes au sous-sol. Les deux Crystalliotés montaient la garde de part et d'autre des doubles portes et ils saluèrent le prince quand nous passâmes le seuil.

— Bibliothécaires en vue ? m'enquis-je.

— Non, m'assura la blonde en armure. Mais on entend encore les raclements. Nous avons à disposition deux régiments sur place et deux autres sont en train de fouiller les bâtiments alentour. RAS pour l'instant, mais nous sommes prêts en cas de brèche.

— Excellent, la félicitai-je. Attendez-nous ici, on ne sait jamais.

Je ne voulais pas qu'ils voient ce qui allait se dérouler dans la réserve. J'avais trop honte.

Ils refermèrent la porte derrière nous et je me tournai vers Himalaya.

— Bien, on y va ?

L'ex-Bibliothécaire afficha une mine perplexe.

— Où ?

Ah oui ! songai-je. Je ne lui avais effectivement pas expliqué pourquoi nous avions besoin d'elle.

— Quelque part dans cette pièce, expliquai-je, il y a des livres que les Bibliothécaires veulent absolument obtenir. Tes anciens camarades sont en train de creuser un tunnel jusqu'ici dans ce but. Il faut que tu...

Je remarquai un crispement sensible du côté de Bastille et Sing.

— ... organises ces livres.

Elle pâlit.

— Que je quoi ?

— Tu m'as parfaitement entendu.

Elle regarda Folsom, qui se détourna.

— C'est un test, déclara-t-elle en serrant les poings. Ne vous inquiétez pas, je peux résister à la tentation. Pas la peine de faire ça.

— Non, vraiment, insistai-je, excédé. Je ne suis pas en train de te tester. J'ai juste besoin que quelqu'un range un peu ces bouquins.

Elle se laissa tomber sur une pile d'ouvrages.

— Mais... je suis en rémission ! Je suis clean depuis des mois. Tu ne peux pas me demander de replonger, non !

— Himalaya, repris-je doucement en m'agenouillant. On a réellement besoin de toi.

Elle se mit à trembler. J'hésitai.

— Je...

Elle se redressa et quitta la pièce en courant, les larmes aux yeux. Folsom s'élança à sa suite et je me retrouvai là, à genoux, minable. Comme si je venais d'annoncer à une gamine que son petit chat était mort. Parce que je l'avais écrasé. Et aussi que je l'avais mangé.

Et qu'il avait eu un sale goût.

— Bon, ben voilà, conclut Bastille.

Elle s'assit sur un amoncellement de bouquins. Son air hagard commençait à refaire surface. On avait réussi à la distraire un moment, mais le sectionnement de la Pierre de Chair lui pesait toujours.

Pendant ce temps, les raclements n'avaient pas cessé. Ils étaient même de plus en plus audibles.

— Très bien, dis-je avant de respirer un grand coup. On va devoir les détruire.

— Quoi ? interrogea Sing. Les livres ?

J'opinaï.

— Impossible de laisser ma mère obtenir ce qu'elle cherche, expliquai-je. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je parie que c'est en rapport avec Mokia. Je ne vois pas d'autre solution. Je doute qu'on parvienne à déplacer tous ces volumes à temps. Il faut les brûler.

— Nous ne sommes pas habilités à... contra Bastille avec lassitude.

— En effet, coupai-je en me tournant vers le prince Rikers. Mais

je suis sûr que lui, si.

Ce dernier leva la tête. Jusque-là, il s'était abîmé dans la contemplation d'un tas de livres, certainement en quête de romans de Fantasy.

— Pardon ? s'enquit-il. Je suis navré, mais cette aventure n'a pour l'instant rien de très palpitant. Où sont les explosions, les wombats déchaînés, les stations spatiales ?

— Désolé, nous sommes dans une vraie aventure et c'est à ça que ça ressemble, soupirai-je. Il est vital qu'on brûle ces livres pour empêcher les Bibliothécaires d'y accéder. Pouvez-vous autoriser ça ?

— Oui, je suppose. Ce sera peut-être amusant, un feu de joie.

Je m'approchai d'un mur et en décrochai une torche. Bastille et Sing me rejoignirent auprès d'une pile que je m'apprêtais à réduire en cendres.

— Ça ne me plaît pas, avoua le Mokien.

— Moi non plus, convins-je. Mais qui s'intéresse à ces bouquins ? On les a juste balancés ici pour les oublier. Je parie que personne ne vient jamais les consulter.

— Si, contra mon cousin, moi je suis venu. Il y a des années. Je ne dois pas être le seul. Et puis, ce sont des livres tout de même ! Du savoir. Qu'on risque de perdre pour toujours. Certains de ces ouvrages sont si anciens qu'ils sont probablement les seuls exemplaires survivants, à part les copies gardées à la Bibliothèque d'Alexandrie.

Je contemplai ma torche. Soyons clairs, je n'avais pas prévu que les événements tourneraient à la métaphore, je vous livre simplement le récit de ce qui s'est passé. L'autodafé semblait être la meilleure solution. Et pourtant, ça paraissait aussi être la pire. Valait-il mieux faire disparaître les Archives et priver le monde des connaissances qu'elles renfermaient, ou prendre le risque que celles-ci ne tombent entre les mains des Bibliothécaires ?

Je me penchai et appliquai la flamme vacillante sur une rangée de volumes.

— Attends ! ordonna Bastille. Il faut mettre ta torche en mode « Brûleur ».

— Mais... elle brûle déjà, rétorquai-je sans comprendre.

— On ne va pas revenir sur ce débat ! soupira-t-elle (allez donc lire le tome 1). Ici.

Elle posa un doigt sur le globe de verre protégeant la flamme et celle-ci s'intensifia.

— Comme ça.

Je pris une grande inspiration et, d'une main tremblante, mis le feu au premier livre.

— Arrêtez ! hurla une voix. Ne faites pas ça !

Je me retournai en sursautant. Himalaya se tenait sur le seuil, Folsom à ses côtés. Derrière moi, pages et couvertures commençaient à se consumer, propageant le début d'incendie au reste de la pile.

Heureusement, à cet instant précis, Sing trébucha. Son énorme carrure mokienne s'écrasa sur le tas et son vaste abdomen étouffa les flammes d'un coup. Un petit filet de fumée monta de quelque part sous son ventre.

— Oups ! dit-il.

— Non, le rassura Himalaya en avançant dans la pièce. Non, Sing, tu as eu raison. Je vais le faire. Je vais les organiser. Tant que... tant que vous ne leur faites pas de mal. S'il vous plaît.

Je reculai, tandis que Folsom aidait le Mokien à se redresser. Himalaya s'accroupit auprès du monticule qui avait failli finir en cendres. Elle effleura un des livres tendrement de ses doigts délicats.

— Alors... Quel ordre veux-tu ? Multipropriété inversée, où les articles sont classés selon leur minute de publication ? Tireur d'élite, où on les arrange en fonction du nombre de fois que le mot « le » apparaît dans les cinquante premières pages ?

— Je crois qu'un simple classement par sujet suffira, répondis-je. On cherche les titres consacrés aux Oculateurs, aux Smedry ou tout autre thème suspect de ce genre.

Himalaya caressa la couverture, palpa le dos, lut le titre. Elle plaça l'ouvrage près d'elle avec précaution, puis en prit un autre. Elle posa celui-ci à part.

On en a pour un moment ! me désespérai-je.

L'ex-Bibliothécaire saisit un troisième volume. Cette fois, elle regarda à peine la titraille avant de le mettre par terre. Elle s'empara d'un autre tome, puis d'un autre, et d'un autre encore. Chaque fois, ses gestes s'accéléraient.

Elle s'arrêta et respira un grand coup. Puis elle entra en action. Elle allait si vite que je n'arrivais pas à suivre le mouvement de ses

maines. C'était à croire qu'elle était capable d'identifier un article au simple toucher et qu'elle savait exactement où le ranger. Au bout d'à peine quelques secondes, un mur d'ouvrages était apparu autour d'elle.

— Un petit coup de main, s'il vous plaît ! appela-t-elle. Déplacez les nouvelles piles, mais ne les chamboulez pas !

Bastille, mes deux cousins et moi nous précipitâmes pour l'aider. Même le prince se mit au travail. Nous courions dans tous les sens, démenageant les piles exactement où Himalaya nous ordonnait de les entreposer, tentant de garder le même rythme qu'elle.

Ses facultés d'organisation étaient quasi surhumaines, une vraie machine à évaluer et ordonner. Sous ses doigts, les tas poussiéreux et en désordre laissaient la place à des colonnes impeccablement alignées et immaculées.

Bientôt, Folsom eut l'idée de recruter quelques soldats. Himalaya trônait au centre de la réserve telle une déesse hindoue aux nombreux bras, un tourbillon de vitesse à la place des mains. Nous lui apportions des montagnes de bouquins qu'elle classait par sujet en un clin d'œil. Elle affichait un sourire serein. Le même que celui de mon grand-père quand il rêvait d'infiltrations palpitantes, ou que celui de Sing quand il parlait de sa chère collection d'armes antiques. C'était l'expression de quelqu'un qui aimait réellement son travail.

Je me ruai vers elle avec un nouveau chargement. Sans même me regarder, elle attrapa les bouquins et les jeta dans différentes piles tel un croupier de casino distribuant des cartes.

Impressionnant !

— Bien, je ne peux pas garder ça pour moi, annonça-t-elle sans ralentir. C'est quoi votre problème, dans les Royaumes Libres ? Je veux dire... J'ai quitté le Chutland parce que je n'acceptais pas la façon dont les Bibliothécaires contrôlaient l'accès à l'information. Mais le classement, l'organisation... Il n'y a rien de mal là-dedans !

Les soldats lui apportaient des ouvrages au pas de course, puis repartaient avec une cargaison organisée qu'elle plaçait derrière elle, le tout dans un cliquetement d'armure.

— Pourquoi traitez-vous les livres ainsi ? Pourquoi refuser tout ordre ? Vous répétez que vous aimez l'absence de contrainte, la liberté. Mais sans règles, c'est le chaos assuré. C'est *important*, l'organisation.

Je posai mon fardeau, puis me dépêchai d'aller en chercher un

autre.

— Qui sait quels trésors on a failli perdre ici ? continua-t-elle. La moisissure détruit les livres. Les souris les dévorent. Il faut en prendre soin, les chérir. Quelqu'un doit tenir à jour un catalogue, de sorte que vous puissiez connaître et apprécier votre fonds.

À mes côtés, Folsom avait le front dégoulinant de sueur. Il regardait Himalaya, un sourire béat aux lèvres, éperdu d'amour.

— Pourquoi me forcer à abandonner mon identité ? poursuivit l'ex-Bibliothécaire. Pourquoi ne pourrais-je pas être moi-même, mais aussi dans votre camp ? Je ne veux pas étouffer l'information, mais je veux l'organiser, ça, oui ! Je ne veux pas diriger le monde, mais je veux y insuffler un peu d'ordre, ça, oui ! Je ne veux pas que tout soit uniforme, mais je veux comprendre, ça, oui !

Elle se tut un instant.

— Je suis une *bonne* Bibliothécaire ! décréta-t-elle d'un ton triomphal.

Elle s'empara d'une énorme masse d'ouvrages, la secoua une fois comme s'il s'agissait d'un poivrier et, allez savoir comment, tous les bouquins s'alignèrent d'eux-mêmes par sujet, taille et nom d'auteur.

— Wouah ! souffla Folsom.

— Tu l'aimes vraiment, fis-je remarquer.

Il rougit.

— Ça se voit tant que ça ?

Perso, je n'y avais vu que du feu avant que Bastille m'ouvre les yeux, mais je souris quand même.

— Je viens de vivre les six mois les plus fantastiques de ma vie, annonça-t-il en adoptant le ton rêveur et franchement beurk qui semble être le lot des amoureux. Au début, je ne faisais que la surveiller, histoire de m'assurer que ce n'était pas une espionne. Mais une fois que j'ai conclu qu'elle était réglo... eh bien, je voulais juste être avec elle. Alors je me suis porté volontaire pour lui enseigner les coutumes nalhalliennes.

— Tu lui en as parlé ? demandai-je en laissant passer des soldats chargés comme des baudets.

— Oh non, bien sûr ! Impossible ! Regarde-la. Elle est sensationnelle ! Moi, je ne suis qu'un type banal.

— Banal ? répétai-je. Folsom, tu es un Smedry. Un membre de la

noblesse !

— Mmmh. Ce n'est qu'un nom après tout. Je suis en réalité quelqu'un de rasoir. Personne ne trouve les critiques intéressants.

Je me retins d'observer que les Bibliothécaires n'avaient pas exactement une réputation de joyeux drilles non plus.

— Écoute, repris-je. Je n'y connais pas grand-chose, mais il me semble que si tu l'aimes, tu devrais le lui dire. Je...

À cet instant, le prince Rikers s'approcha de nous.

— Hé ! Regardez ! lança-t-il en nous agitant un ouvrage sous le nez. Ils ont un de mes romans ! Préservé pour la postérité ! La musique marche encore ! Vous voyez ?

Sur quoi, il ouvrit le livre.

Et, naturellement, Folsom me planta son poing dans la figure.

Chapitre 16

Bien. Je souhaiterais éclaircir un point : la violence est rarement la meilleure solution, quel que soit le problème.

Par exemple, la prochaine fois qu'une bande de ninjas en colère vous attaque, vous pourriez décocher un bon coup de pied au chef, lui piquer son katana, puis poursuivre en anéantissant le reste du groupe avec une superbe fougue autoriale. Quoique sans doute épanouissant (et assez marrant), ce choix risque de s'avérer également un rien salissant et de vous attirer les foudres de tout un clan de guerriers revanchards. Ils enverraient à vos trousses une flopée d'assassins pour le restant de vos jours. (Combattre un ninja en plein rendez-vous galant peut être un peu gênant.)

Donc, au lieu de vous battre, pourquoi ne pas essayer d'acheter l'ennemi avec des litres de sauce au soja avant de le convaincre de s'en prendre à vos frères et sœurs ? Ainsi, vous vous débarrassez de votre trop-plein de sauce au soja. Vous voyez comme c'est facile d'éviter d'avoir recours à la violence ?

Cela dit, il y a bien des occasions où elle constitue la réponse qui convient. Généralement, quand vous voulez filer une belle raclée à quelqu'un. Hélas, en l'occurrence, ce « quelqu'un », c'était moi. Le crochet du gauche de Folsom me prit totalement par surprise et me percuta en plein visage.

Je me rendis compte alors de quelque chose de fort intéressant : c'était la première fois que je recevais un véritable coup de poing. L'instant était vraiment spécial. Je dirais que c'était un peu comme récolter un coup de pied, mais avec plus de phalanges et puis un arrière-goût de citron.

Finalement, le citron n'était peut-être qu'un effet de mon cerveau qui se mit en court-circuit comme je basculais à la renverse et m'écrasais sur le plancher de verre de la grande salle. L'impact me mit K-O et, le temps que je reprenne mes esprits, la scène avait sombré dans le chaos (ah !) le plus total.

Les soldats tentaient de maîtriser Folsom. Ils ne voulaient pas le blesser, mon cousin étant de la noblesse, et ils en étaient réduits à essayer de l'immobiliser en le clouant au sol. Sans beaucoup de succès. Le critique se débattait avec un étrange mélange de manque de contrôle terrifié et de précision mortelle. Comme une

marionnette actionnée par un maître de kung-fu. Ou l'inverse. Une mélodie banale servait de bruit de fond, le générique de mes aventures, apparemment.

Folsom remonta la mêlée de guerriers à la faveur d'une série de balayettes, crochets et coups de tête aussi maladroits que bien placés. Il en avait assommé une bonne dizaine et les dix autres n'avaient pas l'air de mieux s'en tirer.

— Que c'est excitant ! s'exclama le prince. J'espère que quelqu'un prend des notes ! J'aurais dû emmener un de mes scribes ! Je vais en envoyer quérir un !

Je regardai Rikers, qui se tenait tout près du cœur des combats.

Colle-lui un taquet, s'il te plaît, songeai-je en me relevant avec difficulté. *Juste un petit.*

Mais non. Folsom se concentrait sur les soldats. Himalaya hurlait à ceux-ci de viser les oreilles de son dulciné. Et où était Bastille ? Elle aurait dû accourir aux premiers sons de bataille.

Le « Thème d'Alcatraz Smedry » continuait sa chanson entraînante depuis le voisinage du prince.

— Votre Majesté ! criai-je. Le livre ! Où est-il ? Il faut le refermer !

— Hmm ? Comment ? Oh, je crois que je l'ai laissé tomber quand la bagarre a éclaté.

Il était posté près d'une pile d'ouvrages qu'Himalaya n'avait pas encore classés. Avec un juron, je me dirigeai vers le tas. Si seulement on parvenait à arrêter la musique, Folsom cesserait de danser.

À ce moment-là, le combat se déplaça dans ma direction. Mon cousin, les yeux écarquillés de terreur, sans aucune maîtrise de ses gestes, tourbillonna au milieu des guerriers, envoyant valser quatre d'entre eux.

Je me retrouvai face à face avec lui. Je ne pensais pas qu'il allait vraiment me faire du mal. Après tout, les Talents des Smedry sont imprévisibles, mais ils infligent rarement des blessures trop graves.

Sauf que... n'avais-je pas utilisé mon propre don pour casser des bras et précipiter des monstres vers leur mort ?

Crotte ! Folsom leva le poing et visa mon visage.

Et mon Talent s'enclencha.

Les Talents Smedry (le mien en particulier) ont ceci d'étrange qu'ils agissent parfois proactivement. Dans mon cas, mon don peut briser des armes à distance, si on essaie de me tuer.

Dans la situation qui nous occupe, quelque chose de noir et de sauvage se détacha de moi. Je ne vis pas ce que c'était, mais je sentis la chose foncer vers mon cousin. Il ouvrit de grands yeux et trébucha, comme si ses élégantes aptitudes aux arts martiaux l'avaient déserté l'espace d'un instant. Comme s'il avait soudain *perdu* son Talent.

Il s'effondra au sol devant moi. Au même moment, un livre d'une pile toute proche explosa dans une gerbe de papier et de verre. La musique s'arrêta.

Folsom grogna. Il gisait dans une nuée de confettis imprimés. La bête qui m'habitait se calma et retourna dans les profondeurs de mon être. Le silence s'installa.

Gamin, je considérais mon don comme une malédiction. À présent, je commençais à le voir sous les traits d'un superpouvoir un peu farouche. Mais c'était la première fois qu'il m'apparaissait comme une entité étrangère tapie en moi.

Une entité vivante.

— C'était incroyable ! s'écria l'un des soldats.

Je levai la tête dans sa direction. Lui et les autres hommes en armes me contemplaient avec respect et peut-être avec un peu de crainte. Himalaya était sous le choc. Le prince, lui, avait les bras croisés et un sourire radieux. Il l'avait eue, sa bataille !

— Je l'ai vue, murmura un guerrier. Une espèce de vague de puissance, sortie tout droit de vous, Lord Smedry. Elle a stoppé un autre Talent. Incroyable !

Oh, la joie d'être admiré ! Je me sentis une âme de chef. De héros.

— Occupez-vous de vos camarades ! ordonnai-je en désignant les soldats à terre. Et faites-moi un rapport sur l'état des blessés.

Je tendis une main à Folsom et l'aidai à se relever. Il baissa les yeux, honteux. Himalaya se précipita auprès de lui pour le réconforter.

— Eh bien, dit-il, je me donne neuf sur dix pour avoir agi comme un imbécile. Je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé ! J'aurais dû être capable de me contrôler !

— Je sais que c'est dur, compatis-je. Crois-moi. Ce n'était pas ta

faute.

Rikers nous rejoignit dans un froufroutement de tissu bleu roi.

— C'était magnifique ! commenta-t-il. Mais quel dommage pour le livre !

— J'en ai le cœur brisé, raillai-je tout en cherchant Bastille du regard.

Où était-elle, bon sable ?!

— Pas de souci, enchaîna le prince en glissant une main dans sa poche. J'ai trouvé la suite dans la réserve !

Il sortit un bouquin et fit mine de l'ouvrir.

— Oh que non ! aboyai-je en lui saisissant le bras.

— Oh ! Mmh... En effet, c'est probablement une mauvaise idée, admit-il. Vous savez, vous me rappelez beaucoup ma sœur. Je vous imaginais moins tendu.

— Je ne suis pas tendu, sifflai-je. Je suis énervé. Rien à voir. Himalaya, ce classement, ça avance ?

— J'en suis à la moitié, à peu près.

Effectivement, les montagnes d'ouvrages avaient commencé à disparaître au profit d'immenses alignements ressemblant à de véritables murs. Je m'intéressai tout particulièrement à la pile la plus modeste : celle des livres en Langue Oubliée.

Il n'y en avait que quatre pour le moment, mais c'était déjà un exploit de les avoir trouvés dans la masse de volumes présents. Je fouillai ma veste à la recherche de mes Verres Traducteurs et me dirigeai vers le tas en question.

J'enlevai mes lunettes d'Oculateur (j'avais presque oublié que je les portais, je commençais à m'y habituer, je suppose) et chaussai les Verres de Rashid. Les gribouillis de la Langue Oubliée se traduisirent instantanément sous mes yeux.

Le premier volume parlait de la nature de la justice et des lois, un truc philosophique. Intéressant, mais je ne voyais pas ma mère prendre tant de risques pour ça.

Les trois autres n'avaient rien d'impressionnant : un manuel sur la construction des chariots, un registre concernant le nombre de poulets d'un marchand athénien et un livre de cuisine. (Quoi ?! Les sociétés antiques, même toutes-puissantes et disparues, avaient apparemment elles aussi besoin d'aide pour mitonner des petits

plats !)

Je m'entretins un instant avec les soldats et appris avec soulagement qu'aucun n'était sérieusement blessé. Folsom en avait mis K-O pas moins de six et on comptait quelques bras cassés. Les éclopés partirent pour l'infirmerie et le reste retourna aider Himalaya. Personne n'avait vu Bastille.

J'errai dans ce qui était rapidement en train de devenir un labyrinthe livresque. Peut-être que la Crystalliotte y était aussi, guettant les signes de l'arrivée des Bibliothécaires ? Les bruits de pelle venaient du coin sud-ouest de la réserve. Toutefois, je constatai en m'en approchant qu'ils avaient cessé. Ma mère avait-elle compris que nous étions au courant de ses manigances ? Quoi qu'il en soit, sans ce bruit de fond, j'entendis autre chose.

Des murmures.

Curieux, et un peu inquiet, je me dirigeai vers la source du son. Je contournai une tour de livres et me retrouvai dans une espèce de petit cul-de-sac.

Bastille gisait sur le sol de verre froid, roulée en boule et tremblante. Étouffant un juron, je me précipitai à ses côtés.

— Bastille ?

Elle se pelotonna encore davantage. Elle ne portait pas ses lunettes de Combat, mais les tenait serrées dans sa main. Je vis l'air tourmenté qui hantait son regard. La tristesse, le deuil, le sentiment qu'on lui avait arraché quelque chose de profond et de sensible, pour toujours.

Je me sentis impuissant. Était-elle blessée ? Avec un nouveau tremblement, elle bougea un peu et me regarda. Visiblement, elle venait à peine de réaliser que j'étais là.

Immédiatement, elle se détourna et se redressa. Assise, les bras autour des genoux, elle baissa la tête et poussa un long soupir.

— Pourquoi tu me vois toujours comme ça ? demanda-t-elle doucement. Je suis forte. Vraiment.

— Je sais, dis-je, mal à l'aise.

Nous demeurâmes ainsi un moment, elle totalement prostrée et moi avec l'impression d'être un imbécile fini, même si j'ignorais complètement ce que j'avais fait de mal. (À tous mes jeunes lecteurs mâles : habituez-vous à ça.)

— Euh... alors... c'est cette histoire de Pierre d'Esprit, pas vrai ?

Elle leva les yeux vers moi. On aurait cru qu'elle venait de les frotter au papier de verre.

— C'est comme si... commença-t-elle, comme si j'avais perdu des souvenirs. Des souvenirs heureux, de lieux agréables, de gens que je connaissais. Ils ne sont plus là maintenant et je sens l'endroit où ils devraient se trouver. C'est comme un trou, un trou béant en moi.

— Elle est si importante que ça, cette Pierre ?

Bon d'accord, ce n'était pas superintelligent comme question, mais il fallait bien que je dise quelque chose.

— Elle nous relie tous, reprit Bastille. Tous les Chevaliers de Crystallia. Elle nous rend plus forts, elle nous reconforte. Grâce à elle, nous partageons tous un peu de notre être.

— J'aurais dû massacrer les épées des idiots qui t'ont infligé ça ! grondai-je.

Elle frémit et resserra son étreinte sur ses genoux.

— Ils finiront par me reconnecter, ajouta-t-elle. Si bien que je devrais sans doute te dire de te calmer. Ce sont des gens bien et ils ne méritent pas ton mépris. Mais franchement, j'ai un peu de mal à compatir, là tout de suite.

Elle sourit d'un air las. Je tentai de lui rendre son sourire, mais c'était difficile.

— Quelqu'un voulait que tu te retrouves dans cet état, Bastille. C'est un coup monté.

— Peut-être.

La crise semblait terminée, mais la Crystalliotte était encore plus faible qu'avant.

— Peut-être ? répétais-je.

— Je ne sais plus, Smedry. Peut-être que non. Peut-être qu'on m'a réellement promue trop tôt. Peut-être que j'ai échoué toute seule. Peut-être... Peut-être qu'il n'y a pas de conspiration contre moi.

— Possible, convins-je.

Vous, évidemment, n'y croyez pas une seconde. Sérieux, quand n'y a-t-il pas de conspiration ? Hein ? Cette série tout entière est consacrée à *des sectes secrètes d'infâmes Bibliothécaires qui dominent le monde*, nom d'un sablier !

— Alcatraz ? appela une voix.

Une seconde plus tard, Sing pénétrait dans le cul-de-sac.

— Himalaya a trouvé un autre livre en Langue Oubliée, annonça-t-il. On a pensé que tu voudrais y jeter un coup d'œil.

Je regardai Bastille, qui me congédia d'un geste.

— Quoi ? s'insurgea-t-elle. Tu crois que j'ai besoin d'un baby-sitter ? Vas-y. J'arrive.

J'hésitai, puis me résolus à suivre le Mokien dans le minilabyrinthe. Au centre de la pièce, le prince était assis sur ce qui ressemblait fort à un trône de bouquins. Il avait l'air de s'ennuyer profondément. Folsom dirigeait le ballet des piles d'ouvrages et Himalaya continuait de les classer à un rythme endiablé.

Sing me tendit le volume en question. Comme dans tous les autres écrits en Langue Oubliée, le texte semblait constitué de gribouillis déments. Avant sa mort, Alcatraz Premier (mon lointain ancêtre) avait brisé la langue de son peuple grâce à son Talent, de façon que personne ne puisse la lire.

Personne, sauf le détenteur de Verres Traducteurs. J'enfilai les miens et cherchai la page de titre. Pourvu que ce ne soit pas encore un manuel de cuisine.

Observations sur les Talents des Smedry et une explication sur les raisons de leur chute, par Fénilius K. Hickégare, scribe de Sa Majesté Alcatraz Smedry.

Je clignai des yeux. Puis relus le frontispice.

— Les gars ? appelai-je en relevant la tête. Oh, les gars !

Les soldats marquèrent un temps d'arrêt et Himalaya regarda dans ma direction. Je brandis le livre.

— Je crois qu'on a trouvé ce qu'on cherchait.

Chapitre 17

Très bientôt, les choses vont mal tourner.

Comment ? Vous n'étiez pas au courant ? Ça me semble pourtant évident. Nous avons presque atteint la fin du livre, nous venons de connaître une victoire très encourageante. Apparemment, tout va bien. Par conséquent, ça ne va pas durer. Vous devriez être plus attentifs aux structures narratives !

J'aimerais vous promettre que cette histoire se terminera bien, mais il faut que vous compreniez une chose. Ceci est le troisième tome de cette série, c'est-à-dire l'avant-dernier. Et, comme chacun sait, les héros perdent *toujours* dans l'avant-dernier tome. C'est bon pour le suspense général.

Désolé. Mais au moins, mes bouquins ont des fins géniales, pas vrai ?

Je congédiai les soldats, leur ordonnant de regagner leurs postes. Sing et Folsom se joignirent à moi pour examiner le livre, même si aucun d'eux ne pouvait le déchiffrer. Je supposai que ma mère devait avoir un Oculateur avec elle pour pouvoir activer les Verres Traducteurs, sans quoi les lunettes ne lui serviraient à rien.

— Tu es sûr que c'est ce qu'on cherche ? demanda le Mokien en tournant et retournant le volume entre ses mains.

— C'est l'histoire de la chute des Incarnas, répondis-je, racontée par le scribe personnel d'Alcatraz Premier.

Sing siffla.

— Wouah ! Ce pourrait être un canular ?

— Peu probable, fit Bastille qui venait de jaillir de derrière un mur de bouquins.

Elle avait toujours l'air en piteux état, mais elle était debout, ce qui n'était pas rien. Je lui adressai ce que j'espérais être un sourire encourageant.

— Belle tentative de regard sournois, déclara-t-elle. Bref, nous sommes ici dans les Archives Royales...

— Pas une... commença Folsom.

— Pas d'interruption ! aboya la Crystalliotte, visiblement en forme.

(En même temps, se faire arracher un bout d'âme a souvent cet effet-là.)

— Nous sommes ici dans les Archives Royales, poursuivit-elle. Beaucoup de ces livres ont été transmis de génération en génération dans la lignée royale de Nalhalla. Les Smedry, les Chevaliers de Crystallia et d'autres familles nobles ont aussi contribué à enrichir la collection.

— Absolument, approuva Rikers en prenant le tome des mains de Sing. On ne jette pas des ouvrages en Langue Oubliée. On en a entreposé beaucoup ici depuis des siècles. Ce sont des copies de copies.

— On peut copier ces gribouillis ? m'étonnai-je.

— Les scribes savent se montrer très méticuleux, répliqua Sing. Ils valent à peine mieux que les Bibliothécaires.

— Pardon ? s'enflamma Himalaya qui venait de nous rejoindre.

Elle avait terminé de donner des ordres aux derniers soldats restants. Ils avaient déposé les ultimes piles de livres et étaient partis. La pièce était étrange à présent, une moitié envahie de montagnes gargantuesques de bouquins et l'autre sillonnée de cloisons de papier bien alignées.

— Oh, euh... balbutia le Mokien. Je ne parlais pas de toi, Himalaya. Je parlais des Bibliothécaires endurcis.

— J'en suis une, annonça la jeune femme en croisant les bras d'un air de défi. Je ne plaisantais pas tout à l'heure. J'ai l'intention de prouver qu'on peut être Bibliothécaire sans pour autant être malfaisant. Ce doit être possible, c'est obligé.

— Si tu le dis... l'apaisa Sing.

J'étais assez d'accord avec lui. Les Bibliothécaires étaient... eh bien, des Bibliothécaires. Ils m'avaient opprimé depuis l'enfance. Ils tentaient de conquérir Mokia.

— Pour moi, tu t'en es tirée à merveille ! s'extasia Folsom. Dix sur dix pour une efficacité purement majestueuse.

À ces mots, le prince Rikers fit la moue, lâcha un « Excusez-moi » maussade et me rendit les *Observations sur les Talents des Smedry* avant de s'en aller.

— C'était quoi, ça ? s'enquit Himalaya.

— Je crois que Folsom vient de rappeler à mon frère qu'il était critique de littérature, expliqua Bastille.

Folsom soupira.

— Je ne veux pas énerver les gens, mais... comment peuvent-ils s'améliorer si on ne leur dit pas ce qu'on pense exactement ?

— Je ne suis pas sûre que tout le monde ait envie d'entendre ce que tu penses exactement, Folsom, observa Himalaya en lui posant une main sur le bras.

— Je devrais peut-être aller lui parler, reprit le critique. Pour m'expliquer...

Je doutais que le prince accepte de l'écouter, mais je gardai mon opinion pour moi et mon cousin s'éloigna en quête de Sa Majesté, sous le regard attendri d'Himalaya.

— Tu es amoureuse de lui, pas vrai ? lui demandai-je.

Elle se retourna vers moi, le rouge aux joues. Bastille me décocha une bourrade.

— Aïe-euh !

(Curieusement, mon Talent ne se déclenche jamais quand c'est Bastille qui me fracasse. Peut-être qu'il estime que je mérite la punition.)

— En quel honneur... ?

La Crystalliotte leva les yeux au ciel.

— Pas la peine d'être aussi direct, Smedry.

— Mais toi, tu l'es tout le temps ! me plaignis-je. Pourquoi je n'aurais pas le droit, moi aussi, de m'exprimer avec franchise ?

— Parce que tu ne sais pas t'y prendre, voilà pourquoi. Et maintenant, excuse-toi auprès de cette jeune femme de l'avoir mise mal à l'aise.

— Ce n'est rien, intervint ladite jeune femme, toujours écarlate. Mais s'il te plaît, ne dis pas des choses pareilles. Folsom est simplement gentil avec moi parce qu'il sait à quel point je me sens perdue dans la société nalhallienne. Je ne veux pas l'ennuyer avec mes bêtises.

— Mais il a dit... gak !

— Il a dit « Gak » ? répéta Himalaya, confuse.

Elle n'avait évidemment pas vu le pied de Bastille s'écraser hargneusement sur mes orteils avant la fin de ma phrase.

— Excuse-nous, éluda la Crystalliotte avec un sourire.

Elle me prit par le bras et, une fois à bonne distance de la Bibliothécaire, elle pointa un doigt sur moi et m'ordonna :

— Ne te mêle pas de leurs affaires.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils s'en sortiront tout seuls et qu'ils n'ont pas besoin que tu viennes mettre les pieds dans le plat.

— Mais j'ai discuté avec Folsom et lui aussi l'aime bien ! me défendis-je. Je devrais avertir Himalaya et comme ça ils arrêteraient de jouer les crocodiles morts d'amour !

— Les crocodiles ?

— Quoi ? Les crocodiles aussi tombent amoureux. Il faut bien que les bébés crocos viennent de quelque part. Mais je m'égare. On devrait leur parler et dissiper ce malentendu pour qu'ils puissent passer à autre chose.

De nouveau, Bastille leva les yeux au ciel.

— Comment est-il possible, demanda-t-elle, que tu sois parfois si malin, Smedry, et parfois si complètement débile ?

— C'est un peu rude, et tu...

Je stoppai net.

— Une seconde, poursuivis-je. Tu me trouves malin ?

— J'ai dit « parfois », rétorqua-t-elle d'un ton sec. Malheureusement, tu es énervant *tout le temps*. Si tu fais capoter cette histoire, je... Je ne sais pas. Je te couperai les pouces et les enverrai aux crocodiles en cadeau de mariage.

Je fronçai les sourcils.

— Attends. Quoi ?!

Elle partit sans répondre. Je la regardai s'éloigner, un grand sourire aux lèvres.

Elle me trouvait malin.

Je restai planté là, hébété de bonheur. Enfin, je me décidai à rejoindre Sing et Himalaya.

— ... réfléchis, disait celle-ci. Ce n'est pas le côté

« Bibliothécaire » qui pose problème, mais le côté « infâme ». Je pourrais mettre sur pied un programme d'entraide. Maîtres du Monde Anonymes ou quelque chose dans ce style.

— Sais pas, répondit le Mokien en se frottant le menton. La tâche me semble difficile.

— Les gens des Royaumes Libres ont autant besoin d'être informés sur ce sujet que les Bibliothécaires !

Himalaya me gratifia d'un sourire et reprit :

— On devrait finir d'organiser le reste des ouvrages. Question de cohérence.

J'examinai le livre que j'avais entre les mains.

— Comme tu veux, tranchai-je. Moi, je vais mettre celui-ci en lieu sûr. On a sans doute déjà perdu trop de temps.

— Oui, mais s'il y a d'autres livres d'importance dans la réserve ? insista-t-elle. Peut-être que ce n'est pas celui-là que ta mère recherche.

— Oh si ! dis-je.

Sans trop savoir pourquoi, je n'avais aucun doute sur la question.

— Mais comment aurait-elle pu deviner qu'il se trouvait ici ? continua Himalaya. On n'était pas au courant, nous.

— Ma mère est pleine de ressources, assurai-je. Je parie qu'elle...

À cet instant, Sing trébucha.

— Oh, mon dieu ! s'exclama la jeune femme. Est-ce que ça va... gak !

Elle prononça ce dernier mot au moment où je la saisisais par le bras pour l'entraîner à l'abri derrière une pile de bouquins. Du coin de l'œil, j'aperçus Bastille qui faisait la même chose avec le prince et Folsom. Quant à Sing, il roula jusqu'à notre cachette et se hissa sur ses genoux. Il avait l'air tendu.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?! siffla Himalaya.

Je posai un doigt sur mes lèvres. Nous attendîmes nerveusement. On ne pouvait pas toujours se fier au Talent de mon cousin mokien, ni à aucun des dons Smedry d'ailleurs, mais Sing avait des antécédents tout à fait honorables en la matière : neuf fois sur dix, quand il tombait, c'est que le danger n'était pas loin. Sa clairvoyance (ou, si vous préférez, sa maladresse) m'avait sauvé la vie au Chutland.

Au bout d'un moment, je commençai à me dire qu'il s'agissait d'une fausse alerte. C'est alors qu'un bruit se fit entendre. Des voix.

La porte de la réserve s'ouvrit et ma mère entra dans la pièce.

*

Ah, tiens, vous êtes encore là ? Je pensais que cette dernière ligne allait marquer la fin du chapitre. Ça me semblait plutôt pas mal dans le genre suspense.

Quoi, le chapitre est trop court ? Ah bon ? Hum ! Bon, ben, on continue alors. Hum, hum !

J'étais sous le choc. C'était bel et bien ma mère, Shasta Smedry. Elle avait abandonné la perruque qu'elle portait à la fête chez le prince Rikers et arborait à présent son habituel chignon blond, ainsi que les lunettes d'écaille réglementaires. Son visage était si fermé. Si impassible. Plus que chez n'importe quel autre Bibliothécaire que j'avais rencontré.

Mon cœur se serra. Mis à part la brève vision que j'avais eue d'elle à l'heure du déjeuner, c'était la première fois que je la voyais depuis notre face-à-face dans ma bibliothèque de quartier. La première fois depuis... que j'avais découvert qu'elle était ma mère.

Shasta était accompagnée d'une bande dangereusement nombreuse de gros Bibliothécaires baraqués : des types énormes, bardés de muscles, à lunettes et nœuds pap'. (Des espèces de mutants créés à base d'ADN de premier de la classe croisé avec des gènes de pilier de rugby. Je parie qu'ils passent tout leur temps libre à se tirer le slip et à s'enfermer mutuellement dans des casiers.)

Il y avait aussi un jeune homme d'une vingtaine d'années au visage plein de taches de rousseur. Il était vêtu d'un pull à manches courtes et d'un pantalon de toile (tenue typique de Bibliothécaire) et portait des lunettes. Aux verres teintés.

Un Oculateur Noir, songeai-je. *J'avais donc raison !* Il était là pour utiliser les Verres Traducteurs pour Shasta. Sauf que ce gars n'avait pas l'air aussi maléfique que Blackburn. Mais naturellement, la présence de ma mère compensait largement ce détail.

Comment étaient-ils venus à bout des soldats dans l'escalier ? À l'évidence, Sing avait vu juste : le tunnel de l'ennemi avait débouché quelque part au niveau des marches. N'aurait-on pas dû entendre

des bruits de lutte ? Et les deux chevaliers qui montaient la garde ? L'envie d'aller voir me démangeait furieusement.

Le groupe s'arrêta au bout de quelques pas. Je ne bougeai pas de ma cachette. Bastille avait réussi à tirer son frère et Folsom derrière un autre mur de livres et je l'apercevais tout juste qui observait discrètement la scène. Nos yeux se rencontrèrent et je lus une foule de questions sur son visage.

Il se passait quelque chose de très étrange. Pourquoi, bon sable, n'avions-nous rien entendu ?

— Il se passe quelque chose de très étrange, déclara ma mère. Pourquoi tous ces livres sont-ils ordonnés ainsi ?

L'Oculateur à taches de rousseur ajusta ses lunettes. Heureusement, il ne s'agissait pas de Verres d'Oculateur (ils sont rouges), sans quoi il m'aurait repéré tout de suite. Ses Verres étaient striés de rayures bleues et orange. Je n'avais jamais rien vu de pareil.

— Les érudits que j'ai interrogés m'ont dit que c'était un capharnaüm, répondit-il d'une voix nasillarde. Mais allez savoir ce qu'ils veulent dire par là ! Ces piles semblent avoir été organisées par un bouffon !

Himalaya prit immédiatement la mouche et Sing dut la saisir par le bras pour l'empêcher d'aller défendre ses dons de catalogeuse.

— Très bien, reprit Shasta. J'ignore combien de temps nous avons avant que quelqu'un se rende compte de ce qu'on a fait. Je veux trouver ce livre et quitter cet endroit aussi vite que possible.

Je fronçai les sourcils. À l'entendre, on aurait cru qu'ils avaient pénétré dans la réserve ni vu ni connu. Le plan était excellent. Si un bouquin disparaissait des Archives-Royales-Pas-Une-Bibliothèque®, personne ne le remarquerait avant des siècles. À supposer qu'on le remarque un jour.

Mais cela supposait que ma mère et pas moins de trente Bibliothécaires aient déjoué les défenses en place autour des Archives sans attirer l'attention de qui que ce soit. Impossible.

Quoi qu'il en soit, on était dans le pétrin. Je ne disposai d'aucun Verre offensif et Bastille, depuis sa séparation de la Pierre d'Esprit, était au bord du collapsus. Ce qui nous laissait Folsom. J'avais vu de quoi il était capable un peu plus tôt, mais je détestais l'idée de devoir compter sur un Talent aussi imprévisible que le sien.

Il me semblait beaucoup plus judicieux de foncer vers la porte,

d'aller chercher notre armée et de revenir massacrer tout le monde. Cette option me plaisait vraiment, d'autant qu'elle nous donnerait sans doute la possibilité d'envoyer un messager chercher Papi Smedry au palais. (Ainsi que la version Royaume Libre d'un char d'assaut ou deux.)

Mais comment sortir de là ? L'ennemi avait commencé à se déployer dans la salle. Nous nous trouvions au milieu de la pièce, dissimulés par des livres et le manque de lumière. Ils ne tarderaient pas à nous mettre la main dessus.

— Bon, murmurai-je à l'attention de mes compagnons. Il faut qu'on quitte la réserve. Des suggestions ?

— On pourrait passer par les allées extérieures ? proposa Himalaya en indiquant les corridors labyrinthiques.

Et risquer de tomber sur un de ces gros costauds ? Non. Je secouai la tête.

— On pourrait se cacher au fond et attendre qu'ils se lassent et s'en aillent ? chuchota Sing.

— Sing, rétorquai-je. Ce sont des Bibliothécaires, tous les trente ! Ils sont capables des mêmes exploits qu'Himalaya. Ils vont arranger ces livres en deux minutes !

Himalaya émit un discret claquement de langue.

— J'en doute, dit-elle. Je faisais partie des Gardiens de la Norme, les meilleurs trieurs du monde ! La plupart de ces gens sont des exécutants de base. Ils arrivent à peine à classer par ordre alphabétique. Alors la méthode du Tendon Collant, vous pensez !

— De toute façon, susurrai-je, je doute qu'ils repartent sans ça.

Je désignai le volume que je n'avais pas lâché. Je regardai du côté de Bastille. Elle paraissait tendue, prête à bondir. Je sentais qu'elle se préparait au combat (une solution qu'elle adoptait dans de nombreux cas de figure).

Super, pensai-je. Tout ça ne va pas bien finir.

— Si seulement ma sœur était là, soupira mon cousin, elle pourrait prendre l'apparence d'un des malfrats et s'éclipser incognito.

Je me figeai. La sœur de Sing, Australie, était à cet instant au palais avec le reste du contingent mokien en train de tenter d'influencer le Conclave des Rois en faveur de la défense de leur pays. Son Talent consistait à s'endormir et à se réveiller avec une

vraie tête de déterrée. Concrètement, cela signifiait qu'elle ressemblait à quelqu'un d'autre pendant les quelques minutes qui suivaient son réveil. En l'occurrence, on ne pouvait pas compter là-dessus ; en revanche, on pouvait compter sur mes Verres Camoufleurs. Je me dépêchai de les sortir de ma veste. Grâce à eux, j'avais un ticket de sortie. Mais les autres ?

Je captai l'attention de Bastille. Elle avisa la paire de lunettes que je tenais à la main. Je compris qu'elle les avait reconnues. Elle planta ses yeux dans les miens et hocha la tête.

Vas-y, disait ce regard. Mets ce livre en lieu sûr. Ne t'occupe pas de nous.

Si vous avez lu cette série depuis le début, vous saurez qu'à cet âge, je me considérais comme trop noble pour abandonner mes amis. Cela dit, je commençais à changer. J'avais grignoté le fruit de la renommée (et, secrètement, j'en redemandais) et celui-ci commençait à opérer.

J'enfilai les lunettes et me concentrai sur l'image d'un des grands baraqués. Himalaya étouffa un petit cri en constatant ma transformation et Sing arquait un sourcil.

— Soyez prêts à courir.

Je me tournai vers Bastille et, d'un geste, lui intimai d'attendre. Puis j'indiquai la porte. Je crois qu'elle avait saisi.

Je respirai un grand coup et me levai. Le centre de la pièce baignait dans la pénombre à cause des livres qui occultaient l'éclat des lampes accrochées aux murs.

J'avancai, le souffle court, m'attendant à chaque pas à ce que l'un des Bibliothécaires me voie et donne l'alerte. Mais ils étaient trop occupés à fouiller la réserve. Aucun ne se retourna sur mon passage. Je continuai à marcher. Je ne m'arrêtai qu'en arrivant à la hauteur de ma mère, qui me regarda à peine. Ma mère, la femme que j'avais toujours connue sous le nom de Miss Fletcher, la femme qui m'avait malmené pendant toute mon enfance.

— Eh bien, de quoi s'agit-il ? aboya-t-elle et je compris que je la dévisageais.

Je brandis le livre, les *Observations* du scribe d'Alcatraz Premier. Elle écarquilla les yeux, se réjouissant d'avance.

Et je lui donnai ce qu'elle cherchait.

Bon, ça va là ? Je peux m'arrêter ? Ah, enfin. Pas trop tôt.

Chapitre 18

Je voudrais vous présenter des excuses. Il y a bien longtemps, dans le premier volume de cette série, je me suis moqué des lecteurs qui lisaient tard dans la nuit. Je les comprends. On s'implique dans une histoire et on ne veut pas s'arrêter. Et ensuite, l'auteur fait des trucs carrément déloyaux, comme affronter sa mère en face-à-face à la fin du chapitre, ce qui oblige le lecteur à tourner la page pour voir ce qui se passe après.

Ce genre de comportements est indigne et je ne devrais pas m'y adonner. Car au fond, il y a bien une chose que tout bon bouquin doit contenir : il s'agit, vous l'aurez deviné, d'une pause pipi.

Parce que, bien sûr, nous autres personnages nous pouvons nous éclipser entre deux chapitres, mais vous ? Vous devez attendre un passage lent et rasoir. Et puisque ceux-ci *n'existent pas* dans mes œuvres, je vous force à patienter jusqu'à la fin du livre. Ce n'est tout simplement pas juste. Alors, soyez prêts, voici votre chance. C'est l'heure du passage rasoir.

Le panda à poil est une noble créature célèbre pour ses excellentes qualités de joueur d'échecs. Les pandas jouent souvent à ce jeu en échange de lederhosen, qui constituent l'essentiel de leur régime alimentaire. Ils amassent aussi des fortunes avec leurs contrats de licence, qui consistent à réduire, puis fourrer les membres de leur clan avant de les vendre comme peluches aux petits enfants. On a souvent avancé la théorie qu'un jour, toutes ces peluches se soulèveront et domineront le monde. Et ce sera chouette, parce que les pandas, ça déchire !

Bon, ça y est ? Vous avez fini votre petite commission ? Super. Peut-être que maintenant, on peut enfin revenir à nos moutons ? (C'est vraiment pénible de devoir vous attendre comme ça, j'espère que vous appréciez ma patience.)

Ma mère me prit le livre des mains et adressa de grands gestes excités à l'Oculateur aux taches de rousseur.

— Fitzroy, ici !

— Oui, oui, Shasta, répondit-il avec un peu trop d'empressement.

Il la regarda d'un air énamouré.

— Qu'y a-t-il ?

— Lisez, ordonna-t-elle en lui donnant le volume ainsi que les Verres Traducteurs.

Il s'empara du tout immédiatement. L'avidité avec laquelle il s'efforçait de satisfaire ma mère me dégoûtait. Je m'écartai un peu et appuyai une main contre le mur.

— Ah oui... Shasta ! C'est lui ! Le livre que nous cherchions !

— Excellent, dit ma mère en tendant une main vers l'ouvrage.

À cet instant, je relâchai une grosse décharge de pouvoir brise-tout dans la paroi de verre. Je savais bien que je ne parviendrais pas à la casser. Ce n'était pas le but. Mais il m'était arrivé d'utiliser des murs, des tables et même une traînée de fumée comme une espèce de canalisation. De même que l'eau conduit l'électricité, un objet pouvait servir de support à mon énergie destructrice de sorte qu'elle atteigne (et massacre) quelque chose à l'autre bout.

Le risque était conséquent, mais il était hors de question que j'abandonne mes alliés dans une pièce pleine de Bibliothécaires. Surtout quand un de ces alliés était le romancier officiel d'Alcatraz Smedry. Je devais penser à l'avenir.

Heureusement, ma ruse fonctionna. Je vis mon pouvoir onduler sur la surface translucide telles des vagues ridant un lac. Les lampes fixées au mur éclatèrent.

Et la scène bascula dans l'obscurité.

Je bondis et saisis le livre avant qu'il ne passe des mains de Fitzroy à celles de Shasta. Des cris de surprise s'élevèrent et j'entendis distinctement ma mère jurer. Je me ruai vers la sortie et déboulai dans le vestibule qui, lui, était toujours éclairé. J'enlevai en vitesse mes Verres Camoufleurs.

Il y eut un bref fracas à l'intérieur, puis un visage apparut dans l'embrasure de la porte. Un Bibliothécaire. Je me crispai, prêt à combattre, mais l'homme grimaça soudain de douleur et s'effondra. Bastille sauta par-dessus son corps affalé et il se prit la jambe à deux mains en grognant. Le prince suivit dans la foulée.

Je le propulsai vers l'antichambre, soulagé de voir que Bastille avait compris le sens de mes signaux. (Bien que j'aie utilisé le signe universel pour « Bouge pas trois secondes, puis fonce vers la porte », il se trouve qu'il s'agit également du signe universel pour « J'ai envie d'un milk-shake, je crois que je vais pouvoir en acheter par là-

bas ».)

— Où est Folsom... ? commençai-je.

Le critique apparut avant que je puisse terminer ma phrase. Il tenait le roman de Rikers et semblait prêt à l'ouvrir et à se mettre à danser à tout instant. Il laissa échapper un soupir nerveux au moment où Bastille dégomma un autre malfrat qui avait eu l'intelligence de se diriger vers la lumière. Il ne s'était écoulé que quelques secondes, mais je commençais à m'inquiéter. Où donc étaient Sing et Himalaya ?

— Je donne un trois et demi sur sept et six huitièmes à cette évasion, Alcatraz, annonça Folsom. Maligne en théorie, mais angoissante en pratique.

— Noté, répondis-je, tendu moi aussi.

Où sable étaient nos soldats ? Ils étaient censés être postés dans l'escalier, mais il n'y avait personne. En fait, quelque chose clochait dans ce vestibule.

— Les gars ? fit le prince. Je crois que...

— Là ! le coupa sa sœur en montrant Sing et Himalaya qui émergeaient des ténèbres de la réserve.

Ils passèrent le seuil au galop et je m'empressai de refermer la porte derrière eux, injectant une dose de pouvoir casse-tout pour coincer la serrure.

— C'était quoi, ce grand bruit tout à l'heure ? demandai-je.

— J'ai trébuché dans une ou deux piles de livres, expliqua le Mokien. Histoire qu'elles tombent sur les Bibliothécaires. Ça les occupera.

— Futé, admis-je. Allez, on s'en va.

Nous grimpâmes les marches quatre à quatre en faisant craquer leur bois comme si nous étions cinquante.

— C'était risqué, Smedry, commenta Bastille.

— Tu en attendais moins de moi ?

— Non, bien sûr, mais pourquoi leur donner le livre ?

— Je l'ai récupéré, contrai-je. Et en plus, on a maintenant la confirmation que c'est bien celui qu'ils veulent.

La Crystalliotte marqua une pause.

— Hmm. Ça t'arrive d'être intelligent, lâcha-t-elle.

Je souris. Hélas, la vérité est qu'à ce moment-là, aucun d'entre nous ne se montrait particulièrement intelligent. À part Rikers, que nous avons choisi d'ignorer (ce qui est d'habitude ce qu'il y a de mieux à faire avec lui).

Sauf quand vous êtes en train de cavalier dans les mauvais escaliers. Je compris enfin notre erreur et stoppai net, provoquant un carambolage derrière moi.

— Alcatraz ? s'inquiéta Sing.

— Les marches, répondis-je. Elles sont en bois.

— Et ?

— Elles étaient en pierre tout à l'heure.

— C'est ce que j'ai essayé de vous dire ! s'exclama le prince. Je me demande comment ils ont réussi à les transformer...

Un affreux pressentiment m'envahit soudain. Nous étions presque arrivés à la porte du haut. Je m'en approchai nerveusement et poussai le battant.

Il s'ouvrit sur une salle d'allure médiévale qui n'avait rien à voir avec celle où s'étaient installés nos soldats. Ici, un tapis rouge couvrait le sol, des rayonnages de livres s'élevaient au fond et deux bonnes centaines de Bibliothécaires en armes se pressaient dans la pièce.

— Mille millions de tessons ! jura Bastille en claquant la porte. C'est quoi, ce plan ?

Je ne répondis pas tout de suite. D'abord, je dévalai l'escalier. Ma mère et ses alliés coincés dans la réserve tambourinaient sur la double porte. Maintenant que je prenais le temps de regarder autour de moi, l'endroit me paraissait lui aussi très différent. Le vestibule était bien plus spacieux et il comptait une porte supplémentaire, sur la gauche.

Tandis que les autres se précipitaient au bas des marches, je l'ouvris. De l'autre côté, je découvris une énorme salle pleine de fils, de panneaux de verre et de scientifiques en blouse blanche. De gros tonneaux s'alignaient le long des murs. Des tonneaux, je l'aurais parié, remplis de sablumineux.

— Bon sang de bon sable ! grogna Folsom derrière moi. Que se passe-t-il ?

Je restai planté là comme deux ronds de flan.

— On n'est plus dans le même bâtiment, Folsom.

— Quoi ?

— Ils nous ont échangés. La réserve avec les bouquins, toute la pièce en verre, ils l'ont échangée contre une autre grâce à du Verre Transporteur ! Ils n'étaient pas en train de creuser un tunnel. Ils se frayaient un passage jusqu'aux coins de la salle pour pouvoir y poser du verre et téléporter le tout ailleurs.

C'était génial. Le verre était incassable, l'escalier sous haute garde. Mais s'il était possible d'emporter toute la pièce et de la remplacer par une autre... Fouiller tranquillement la réserve avant de tout remettre en place devenait un jeu d'enfant. Et personne ne se serait rendu compte de rien.

La double porte de la réserve vola en éclats et un groupe de Bibliothécaires bardés de muscles surgit dans le vestibule. Je vis Bastille se préparer au combat et Folsom commencer à ouvrir le roman et démarrer le « Thème d'Alcatraz Smedry ».

— Non, dis-je. On a perdu. Ne gaspillez pas votre énergie.

En mon for intérieur, je m'étonnai qu'ils m'écoutent aussi facilement. Même Bastille m'obéit. Je m'attendais à ce que le prince fasse jouer les règles de préséance et adopte une position de commandement, mais il semblait parfaitement satisfait de son rôle de spectateur. Il avait même l'air de trouver la situation palpitante.

— Merveilleux ! murmura-t-il à mon oreille. Nous sommes capturés !

Super, songeai-je en voyant ma mère émerger dans l'antichambre. Elle m'aperçut et me sourit, ce qui lui arrivait rarement. C'était le sourire du chat qui vient de trouver une souris avec laquelle il va pouvoir s'amuser un peu.

— Alcatraz, fit-elle.

— Mère, répliquai-je froidement.

Elle arquait un sourcil.

— Attachez-les, ordonna-t-elle à ses sbires. Et allez me chercher ce livre.

Les Bibliothécaires dégainèrent leurs épées et nous poussèrent vers le laboratoire.

— Pourquoi tu ne m'as pas laissée faire ? siffla Bastille.

— Parce que ça n'aurait servi à rien, murmurai-je. On ne sait même pas où on est, si ça se trouve on est de retour au Chutland. On doit retourner aux Archives Royales.

J'attendis, mais personne ne compléta de l'inévitable « pas une bibliothèque ». Je me rendis compte à ce moment-là que personne en fait ne pouvait nous entendre. (Ce qui est le but du jeu quand on chuchote.) (Ça, et se donner un air de mystère.)

— Et comment on fait ? s'enquit la Crystalliotte.

J'examinai brièvement l'équipement qui nous entourait. Il fallait activer les engins silimatiques et échanger de nouveau les deux pièces. Mais comment ?

Avant que je puisse poser la question à Bastille, les grands costauds nous séparèrent et nous ligotèrent. Ce qui en soi n'était pas vraiment un souci, vu que mon Talent pouvait anéantir n'importe quelle corde en un clin d'œil. Si nos geôliers nous croyaient attachés, ils relâcheraient peut-être leur garde et nous aurions une meilleure chance de nous échapper.

Les Bibliothécaires nous fouillèrent ensuite et placèrent l'ensemble de nos effets personnels (y compris toutes mes lunettes) sur une table basse. Puis ils nous obligèrent à nous allonger sur le sol blanc et stérile. Pendant ce temps, le laboratoire débordait d'activité, les uns vérifiant des moniteurs, d'autres des câbles ou des panneaux de verre.

Ma mère feuilleta le livre consacré à l'histoire des Smedry (même si, évidemment, elle était incapable de le lire). Son laquais, Fitzroy, s'intéressait davantage à mes Verres.

— Ah, l'autre paire de Traducteurs, dit-il en s'en emparant. Bien, elle est pour moi.

Il la glissa dans sa poche et reprit son examen.

— Verres d'Oculateur, poursuivit-il. Barbant.

Il les mit de côté.

— Un Verre unique et incolore... Sans doute aucune valeur.

Il passa le Verre Révéléateur à un scientifique, qui l'inséra dans une monture de monocle.

— Ah ! Ce sont des Camoufleurs, n'est-ce pas ? Ça, au moins, ça vaut quelque chose.

Le type en blouse blanche lui tendit le lorgnon, mais Fitzroy le plaça près des mes Verres d'Oculateur sans lui prêter plus d'attention. Il saisit les Camoufleurs et les enfila. Il se transforma immédiatement... en une version plus musclée et plus agréable à regarder de lui-même.

— Hmm, sympathique, murmura-t-il en contemplant ses nouveaux biceps.

Pourquoi je n'y ai pas pensé ? songeai-je.

— Oh, j'ai failli oublier, déclara Shasta en sortant quelques bandeaux transparents de son sac. Il y en a un pour ces trois-là.

Elle donna les anneaux et désigna mes deux cousins et moi.

Les trois Smedry. Inquiétant. L'heure était peut-être venue de tenter une sortie. Mais... nous étions encerclés et nous ne savions toujours pas comment utiliser les machines qui pouvaient nous ramener aux vraies Archives. Avant que je me décide, un Bibliothécaire m'enserra le bras d'un bandeau et le ferma à clé.

Je ne perçus aucune différence.

— Vous ne le sentez pas, annonça ma mère d'un ton désinvolte, mais vous venez de perdre vos Talents. C'est du Verre Inhibiteur.

— Le Verre Inhibiteur est un mythe ! rétorqua Sing, horrifié.

— Pas d'après le peuple Incarna, enchaîna ma mère en souriant. Vous n'avez pas idée de ce que l'on découvre à la lecture de ces ouvrages en Langue Oubliée.

Elle referma d'un geste sec le livre qu'elle tenait à la main et je notai l'air d'intense satisfaction avec lequel elle le rangea dans un des tiroirs de la table basse. Elle repoussa le tiroir puis, bizarrement, fixa un cercle de Verre Inhibiteur sur son propre bras.

— Vraiment pratiques... constata-t-elle. Les Talents Smedry sont infiniment plus utiles quand on peut déterminer exactement le moment où ils vont s'enclencher.

Ma mère partageait le même don que mon père (elle l'avait acquis en l'épousant), celui de perdre les choses. Papi pensait qu'elle n'avait jamais réussi à le contrôler, ce qui expliquait qu'elle soit si ravie de posséder ces bandeaux translucides.

— Vous autres, tout ce qui vous intéresse, c'est de tout diriger, s'enflamma Sing tout en se débattant contre les Bibliothécaires qui s'escrimaient à lui apposer son anneau. Vous voulez que tout soit normal et rasoir, pas de liberté, pas d'incertitude.

— Je ne l'aurais pas mieux dit moi-même, confirma Shasta, les mains dans le dos.

Ça commençait à sentir le roussi. Je me maudis. J'aurais dû laisser Bastille jouer de l'épée, et profiter de la confusion pour essayer d'opérer l'échange. Sans nos Talents, nous étions dans un

sacré pétrin. Je tentai de réveiller le mien, mais n'obtins aucun résultat. La sensation était vraiment étrange. Comme si vous cherchiez à démarrer votre voiture et ne récoltiez qu'un misérable petit grincement.

Je remuai le bras dans l'espoir de faire glisser le cercle de Verre Inhibiteur, mais il était trop serré. Je me crispai. Et mes lunettes sur la table ? Peut-être que si...

Malheureusement, il ne restait que mes Verres d'Oculateur et mon Révélateur. *Génial*, songeai-je. Si seulement mon grand-père m'avait donné des Verres offensifs !

Bref. Il fallait faire avec. Je tendis le cou autant que possible, me tortillai vers la gauche et, enfin, parvins à toucher de la joue le monocle contenant mon Verre Révélateur. Il me suffisait d'être en contact avec la monture pour l'activer.

— Vous êtes un monstre, lança Sing à ma mère.

— Un monstre ? répéta celle-ci. Parce que j'aime l'ordre ? Je crois que vous vous rangerez à nos arguments dès que vous aurez vu ce que nous pouvons apporter aux Royaumes Libres. Vous êtes bien Sing Sing Smedry, l'anthropologue ? J'ai entendu parler de votre fascination pour le Chutland. Pourquoi de telles attaques contre nous les Bibliothécaires si nos contrées vous passionnent tant ?

Le Mokien garda le silence.

— Oui, insista Shasta, tout ira mieux quand les Bibliothécaires seront au pouvoir.

Je me figeai. Mon Verre Révélateur la captait à peine, mais les mots qu'elle venait de prononcer n'étaient pas exactement vrais. Un souffle grisâtre, sale, s'était échappé de sa bouche. À croire que ma mère elle-même n'était pas convaincue de ce qu'elle disait.

— Lady Fletcher, appela un des gros bras en s'approchant. J'ai informé mes supérieurs de la présence de prisonniers.

Shasta fronça les sourcils.

— Je... je vois.

— Naturellement, vous allez nous les livrer, reprit l'autre. Il me semble reconnaître le prince Rikers Dartmoor. Si j'ai raison, nous aurions en notre possession un otage précieux.

— Ce sont *mes* prisonniers, décréta ma mère. À moi de décider de leur sort.

— Ah oui ? Cet équipement et ces scientifiques appartiennent à

l'Ordre des Ossements du Scribe. Nous ne vous avons promis que le livre. Et vous nous avez assurés que nous pouvions récupérer ce que nous voulions dans les Archives. Eh bien, nous réclamons ces personnes.

Les Ossements du Scribe, pensai-je. Ça explique tous ces fils. Il s'agissait d'une secte bibliothécaire qui aimait mélanger les technologies des Royaumes Libres et celles du Chutland. Voilà pourquoi, sans doute, une multitude de câbles portaient des tonneaux de sablumineux. Au lieu d'ouvrir les conteneurs et d'inonder le verre de lumière, ces Bibliothécaires utilisaient des interrupteurs et des fils.

Voilà qui nous aiderait avec un peu de chance. Il y avait peut-être un moyen de se servir des machines.

— Nous insistons, reprit le chef des soldats. Nous vous laissons le livre et les Verres. Nous prenons les otages.

— Parfait, rétorqua ma mère d'un ton sec. Ils sont à vous. Mais je veux qu'on me rembourse la moitié de la somme que je vous ai versée en compensation.

Ce fut comme un coup de poignard dans ma poitrine. Alors comme ça, elle me vendait. Comme si je n'étais rien.

— Mais Shasta, s'interposa Fitzroy, vous les leur cédez ? Même le garçon ?

— Il n'est rien pour moi.

Je tressaillis.

Elle mentait.

Le Verre Révélateur me le montrait sans l'ombre d'un doute. Un filet de boue noire s'était écoulé de sa bouche.

— Shasta Smedry, entonna le soldat avec un sourire, celle qui se marie dans le seul but d'obtenir un Talent et qui engendre une progéniture dans le seul but de la vendre au plus offrant !

— Que voulez-vous que je ressente pour le fils d'un Nalhallien ? Prenez-le. Je m'en fiche.

Encore un mensonge.

— Finissons-en, conclut-elle.

Elle paraissait si calme, si maîtresse d'elle-même. Personne n'aurait pu imaginer qu'elle mentait comme un arracheur de dents.

Mais... qu'est-ce que ça voulait dire ? Elle ne pouvait pas

m'aimer. Elle était ignoble, infâme. Des monstres comme elle n'avaient pas de sentiments.

Elle ne pouvait pas m'aimer. Je refusais qu'elle m'aime. Il était beaucoup plus simple de supposer qu'elle n'avait pas de cœur.

— Et père ? me surpris-je à murmurer. Tu le hais, lui aussi ?

Elle se tourna vers moi et nos regards se croisèrent. Elle entrouvrit les lèvres et je crus y déceler un début de fumée noire. Soudain la nuée disparut.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? aboya-t-elle. Fitzroy, je vous avais ordonné de mettre ces Verres en sécurité, il me semble.

L'Oculateur sursauta, puis se rua vers la table basse et rafla le monocle, qu'il fourra dans sa poche.

— Désolé, s'excusa-t-il avant d'empocher les autres lunettes.

Je baissai la tête, découragé. Et maintenant ?

J'étais le preux, le génial Alcatraz Smedry. On avait écrit des livres sur moi. Le prince souriait comme si tout ça n'était qu'une grande aventure. Et je devinais pourquoi. Il ne se sentait pas menacé. Pas avec moi pour le sauver.

Ce fut alors que je compris ce que Papi avait essayé de me dire. La renommée, en soi, n'était pas une mauvaise chose. Les éloges non plus. Le problème, c'était de croire qu'on était ce que tout le monde imaginait.

Je m'étais lancé dans cette histoire en supposant que mon Talent suffirait à nous tirer d'affaire. Eh bien, à présent, il en était incapable. Je nous avais mis en danger parce que j'étais trop sûr de moi.

Et c'est votre faute à vous autres. En partie, en tout cas. Voilà où mène l'adulation. Vous vous créez des héros qui portent nos noms, mais ces inventions sont si incroyables, si inaccessibles, que les originaux ne peuvent jamais les égaler. Vous nous détruisez, vous nous dévorez.

Et je suis ce qui reste quand vous avez terminé.

Chapitre 19

Oh, ce n'était pas la fin que vous espériez pour ce dernier chapitre ? Un peu déprimant, c'est ça ? Vous avez des remords maintenant ?

Eh bien, tant mieux.

Nous approchons du dénouement et j'en ai marre de faire semblant pour vos beaux yeux. J'ai essayé de vous prouver que je suis arrogant et égoïste, mais j'ai l'impression que vous ne me croyez pas. Alors si je transforme ce bouquin en une platée de jus de chaussette malodorant, peut-être me laisserez-vous enfin tranquille.

— Alcatraz ? murmura Bastille.

Sérieux, pourquoi les lecteurs sont-ils toujours convaincus que rien n'est jamais leur faute ? Vous vous prélassiez dans votre fauteuil ou sur votre canapé pendant que nous, on souffre. Et vous pouvez vous délecter de notre douleur et de nos misères parce que *vous* êtes en sécurité.

Eh bien, pour moi, tout ça est vrai. Vrai, vous dis-je. Ces événements m'affectent encore. Me minent.

— Alcatraz ? répéta Bastille.

Je ne suis pas un dieu. Je ne suis pas un héros. Je ne peux pas être celui que vous voulez que je sois. Je ne peux pas sauver les gens ni les protéger, parce que je ne peux pas me sauver moi-même !

Je suis un assassin. Vous comprenez ? *je l'ai tué.*

— Alcatraz ! siffla Bastille.

Je levai les yeux. Une bonne demi-heure s'était écoulée. Nous étions toujours prisonniers et j'avais tenté plus d'une douzaine de fois de faire appel à mon Talent. Sans aucun résultat. Mon don était comme une bête endormie qui refusait de se réveiller.

Ma mère discutait avec les autres Bibliothécaires tandis qu'une équipe de leurs collègues avait été envoyée dans la réserve afin de décider s'il y avait d'autres ouvrages susceptibles de les intéresser. D'après ce que j'avais entendu, ils comptaient bientôt procéder à l'échange des pièces.

Sing avait tenté de ramper vers la sortie et avait récolté pour sa peine une botte en plein visage et un œil au beurre noir. Himalaya reniflait doucement, appuyée contre Folsom. Rikers n'avait pas quitté son air béat, comme si tout ça n'était qu'un tour de grand huit, excitant mais sans danger.

— On doit s'échapper, chuchota Bastille. Il ne reste que quelques minutes avant que le traité ne soit ratifié !

— J'ai échoué, Bastille. Je suis incapable de nous sortir d'ici.

— Alcatraz...

Elle paraissait si épuisée. Le même regard hagard que tout à l'heure, mais en pire.

— J'arrive à peine à garder les yeux ouverts, avoua-t-elle. Ce trou en moi... il me grignote le cerveau, il dévore toutes mes pensées, mes sensations... Je ne peux pas faire ça sans toi. J'adore mon frère, mais il est nul.

— C'est bien le problème, répondis-je. Moi aussi.

Les Bibliothécaires approchaient. Je me raidis, mais ce n'était pas après moi qu'ils en avaient. Ils se saisirent d'Himalaya.

Elle se débattit en criant.

— Laissez-la ! hurla Folsom. Qu'est-ce que vous faites ?

Il voulut se jeter sur eux, mais ses bras et pieds liés l'en empêchèrent, et au final, il ne parvint qu'à avancer de dix centimètres sur le ventre. Les Bibliothécaires affichèrent un sourire mauvais et l'écartèrent d'un coup de pied. Mon cousin percuta la table basse, qui se renversa, envoyant valser nos affaires : des clés, quelques bourses, un livre.

Le livre en question était l'exemplaire des aventures d'Alcatraz Smedry que le prince avait débusqué dans la réserve. Le bouquin s'ouvrit à la première page et mon thème musical démarra. J'observai, tendu, espérant que mon cousin passe à l'attaque.

Évidemment, il n'en fut rien. Lui aussi portait un bandeau de Verre Inhibiteur. La petite mélodie continua à jouer. C'était censé être un morceau évoquant courage et triomphe, mais à présent, ce n'était qu'une cruelle parodie.

Mon propre générique accompagnait mon échec.

— Qu'est-ce que vous lui faites ? s'exclama encore Folsom tout en se démenant sous la botte d'un Bibliothécaire.

Fitzroy, le jeune Oculateur, vint vers nous. Il n'avait toujours pas enlevé mes Verres Camoufleurs, si bien qu'il avait encore ce corps d'athlète et cette face de beau gosse.

— Nous avons reçu une requête, annonça-t-il. De la part de Celle dont on ne peut prononcer le nom.

— Vous êtes en contact avec elle ? s'offusqua Sing.

— Naturellement, répliqua l'autre. Les sectes bibliothécaires s'entendent bien mieux que vous ne l'imaginez ici aux Royaumes Libres. Bref. Miss Snorgan... Sorgavag... Celle dont on ne peut prononcer le nom n'a pas été ravie d'apprendre que l'équipe de Shasta comptait cambrioler les Archives Royales (*franchement* une bibliothèque) le jour même de la ratification du traité. Cependant, quand elle a entendu parler d'un de nos otages (une personne très spéciale), elle s'est montrée plus clément.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi, vil monstre ! clama soudain le prince Rikers. Vous m'estropierez peut-être, mais vous ne me blesserez jamais !

Nous nous tournâmes tous vers lui.

— C'était comment ? s'enquit-il. Jolie tirade, n'est-ce pas ? Je devrais la refaire. Avec un peu plus de baryton peut-être ? Quand les méchants parlent de moi, il faut bien que je réagisse, non ?

— Il ne s'agit pas de vous, coupa Fitzroy en secouant Himalaya. Mais de l'ancienne assistante de Celle dont on ne peut prononcer le nom. Je pense qu'il est temps de vous montrer ce qui se passe quand on trahit un Bibliothécaire.

J'eus un flash-back de ma séance de torture aux mains de Blackburn. Les Oculateurs Noirs, apparemment, se délectent de la souffrance d'autrui.

Pourtant, Fitzroy ne semblait pas enclin à s'embêter avec ce genre de préliminaires. Les gros bras assurèrent leur prise sur la jeune femme et l'Oculateur brandit un couteau et le lui posa sur le cou. Sing se mit à rugir, au point que les soldats durent s'y mettre à plusieurs pour le maintenir en place. Folsom fulminait. Pendant ce temps, les scientifiques continuaient de s'affairer autour de leur équipement.

Voilà à quoi nous en étions réduits. Moi, trop faible pour être utile. Sans mon Talent et mes Verres, je n'étais rien.

— Alcatraz, murmura Bastille.

J'ignore comment, mais je l'entendis malgré le bruit ambiant.

— Alcatraz, je crois en toi.

C'était plus ou moins la même chose que ce que tout le monde m'avait dit depuis mon arrivée à Nalhalla. Mais jusqu'à présent, il ne s'agissait que de mensonges. Ces gens ne me connaissaient pas.

Bastille, elle, me connaissait. Et elle croyait en moi.

Venant d'elle, ce n'était pas qu'un compliment insignifiant.

En désespoir de cause, je me tournai vers Himalaya, incapable de bouger entre ses geôliers. Elle pleurait. Fitzroy semblait se régaler de l'angoisse qu'il nous causait à tous en se contentant de tenir la pointe de son arme au contact de la peau de l'ex-Gardiennne de la Norme. Et je compris alors qu'il avait réellement l'intention de la tuer. Il allait l'assassiner devant l'homme qui l'aimait.

Qui l'aimait.

Je n'avais plus mes Verres. Je n'avais plus mon Talent. Il ne me restait plus qu'une chose.

J'étais un *Smedry*.

— Folsom ! criai-je. Tu l'aimes ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu aimes Himalaya ?

— Bien sûr que je l'aime ! S'il te plaît, fais quelque chose !

— Himalaya, demandai-je, aimes-tu mon cousin ?

Elle hocha la tête et la lame commença à s'enfoncer dans sa chair. Ça me suffisait.

— Dans ce cas, conclus-je, je vous déclare unis par les liens du mariage.

Il y eut un silence. Au fond de la salle, ma mère regarda de notre côté d'un air inquiet. Fitzroy haussa les sourcils. Une goutte de sang perlait au bout de son couteau. Le « Thème d'Alcatraz Smedry » continuait à jouer.

— Que c'est touchant ! railla enfin l'Oculateur. Parfait, vous allez mourir la bague au doigt. Je...

À cet instant, le genou d'Himalaya le cueillit en pleine face.

Les cordes qui la retenaient craquèrent au moment où elle bondit en l'air et décocha un double coup de pied à ses gardiens. Ceux-ci s'affalèrent, K-O. La jeune femme pivota comme une danseuse et s'attaqua au groupe qui se tenait derrière elle. Une balayette,

accomplie avec une précision hallucinante bien qu'elle semblât n'avoir aucune idée de ce qu'elle était en train de faire, leur régla leur compte.

Elle affichait une mine résolue et ses yeux brûlaient de rage. Un petit filet de sang lui coulait le long du cou. Elle se tordait, tournait sur elle-même, combattant avec une colère désordonnée, entièrement orchestrée par son tout nouveau Talent.

Elle s'appelait désormais Himalaya Smedry. Et comme chacun sait (il me semble vous en avoir touché un mot), quand on épouse un ou une Smedry, on obtient son don automatiquement.

Je roulai jusqu'à Fitzroy. Il gisait sur le sol blanc. Mais surtout, le couteau était tombé juste à côté de lui. Je l'envoyai de l'orteil à Bastille qui, étant qui elle était, l'attrapa et ce alors qu'elle avait les mains attachées dans le dos. En une seconde, elle s'était libérée. Encore une autre, et Sing et moi étions redevenus libres de nos mouvements.

Fitzroy se releva en se frottant la joue. Il était sonné. Je lui arrachai les Verres Camoufleurs du visage et il reprit immédiatement son apparence de gringalet aux taches de rousseur.

— Sing, prends-le et fonce vers la réserve ! ordonnai-je.

Le Mokien n'eut pas besoin de se le faire répéter. Costaud comme il l'était, il n'eut aucun mal à attraper l'Oculateur Noir et à le coincer sous son bras. Pendant ce temps, Bastille s'occupait des gros bras qui retenaient Folsom. Elle en vint aisément à bout, mais une vague de nausée faillit la terrasser.

— À la réserve ! hurlai-je à mes compagnons, tandis qu'Himalaya maintenait les Bibliothécaires à distance.

La Crystalliotte acquiesça d'un geste et aida en tremblant le prince à se relever. Shasta observait la scène depuis le banc de touche, brailant à ses troupes de passer à l'attaque. Mais celles-ci n'avaient pas une folle envie d'affronter un Talent Smedry.

Je me démenai quelques secondes pour enlever l'anneau autour de mon bras, mais il refusait de bouger d'un pouce. J'abandonnai. J'ouvris le tiroir de la table basse et m'emparai du livre que ma mère y avait rangé.

Ne restait qu'un problème, de taille. On n'était pas plus avancés que lorsque j'avais décidé qu'il valait mieux nous rendre. Une retraite dans la salle des Archives ne nous aiderait pas beaucoup si l'on était toujours encerclés par les Bibliothécaires. Nous devions absolument activer l'échange. Malheureusement, il était strictement

impossible d'atteindre le tableau de contrôle de la machine. Je calculai que je n'avais droit qu'à une tentative.

Folsom me dépassa en courant. Il ramassa le roman, dont la musique n'avait pas cessé et le referma vivement, permettant à sa chère et tendre de sortir de sa transe de nénette pro du kung-fu. Elle se figea en pleine action, l'air hébétée. Elle avait vaincu tous ses adversaires. Mon cousin lui agrippa l'épaule et la fit pivoter vers lui. Ils s'embrassèrent, puis Folsom entraîna Himalaya vers la sortie.

Il n'y avait plus que votre humble serviteur. Je regardai en direction de ma mère. Ses yeux étaient rivés sur moi. Elle semblait assez sûre d'elle-même, vu ce qui venait de se passer, et je supposai qu'elle supposait que je n'arriverais pas à m'échapper. Enfin, c'est une supposition.

Je saisis une pleine brassée de câbles électriques et, tirant de toutes mes forces, les délogeai de leurs prises sur la machine. Après quoi, je filai retrouver mes amis.

Bastille m'attendait sur le seuil de la salle des Archives.

— C'est quoi ? demanda-t-elle en pointant un doigt vers l'enchevêtrement de fils.

— Notre seule chance d'évasion, répondis-je en entrant dans la réserve.

Elle me suivit avant de refermer violemment la porte (ou ce qu'il en restait). Comme j'avais détruit les lampes à l'intérieur, la pièce était plongée dans le noir. J'entendis les respirations rapides, inquiètes, de mes compagnons.

— Et maintenant ? murmura Sing.

J'affirmai ma prise sur les câbles, touchant du bout des doigts leurs extrémités. Le pari était risqué. D'accord, j'étais parvenu à faire marcher la boîte à musique. Mais ceci était complètement différent.

Pas le temps pour les doutes. Les Bibliothécaires allaient débarquer d'un instant à l'autre. Je serrai les poings, retins mon souffle et activai les fils comme s'il s'agissait d'une paire de Verres d'Oculateur.

Je sentis immédiatement quelque chose quitter mon corps. Mes forces m'abandonnèrent et la fatigue me submergea d'un coup. Comme si mes jambes avaient décidé de courir un marathon pendant que j'étais occupé ailleurs. Je lâchai les câbles et chavirai, me rattrapant de justesse au bras de Sing.

— Vous êtes tous morts, cracha Fitzroy dans l'obscurité.

J'imaginai qu'il était toujours prisonnier de la poigne du Mokien.

— Ils vont démolir la porte, reprit-il, et c'en sera fini de vous. Qu'est-ce que vous croyiez ? Vous êtes coincés ! Espèces d'idiots sans sable !

Je pris une grande inspiration et me redressai. Ensuite, j'ouvris la porte.

Le blond Chevalier de Crystallia était toujours à son poste de l'autre côté.

— Tout va bien ? demanda-t-elle en jetant un œil dans la réserve. Que s'est-il passé ?

Derrière elle, j'aperçus l'escalier de pierre des Archives Royales, bondé de soldats.

— On est revenus ! s'exclama Sing. Mais comment... ?

— Tu as alimenté le verre, dit Bastille en me dévisageant. Comme avec le phonographe de Rikers. Tu as initié un échange !

Je hochai la tête. Les fils connectés à la machine des Bibliothécaires gisaient à mes pieds. Le transfert les avait sectionnés au niveau de la porte.

— Mille millions de tessons, Smedry ! s'exclama Bastille. Par les Premiers Sables, comment as-tu réussi un truc pareil ?

— Je ne sais pas, avouai-je en quittant la réserve au pas de course. On y réfléchira plus tard. Pour l'instant, il faut sauver Mokia.

Chapitre 20

Des questions.

Nous sommes arrivés à la fin et vous en avez sans doute quelques-unes. Si vous avez été bien attentifs, vous vous en posez sûrement davantage que « quelques-unes ».

Vous devriez même en avoir plus que ça.

J'ai essayé d'être honnête, aussi honnête que possible. Je n'ai menti sur aucun aspect important de ce récit.

Mais certains personnages dans cette histoire... eh bien, eux, c'est incontestable, ils ne disent pas la vérité.

Vous aurez beau croire que vous savez tout, il y a toujours plus à apprendre. Tout ça, c'est à cause des Bibliothécaires, des chevaliers et, naturellement, du poisson pané. Régalez-vous de la suite. Moi, je vous retrouve dans l'Épilogue.

— Ha ha ! m'exclamai-je en sortant non pas une, mais *deux* paires de Verres Traducteurs de la poche de Fitzroy.

Celui-ci était allongé, ligoté sur le plancher de la vache géante du prince Rikers. Avant de partir, j'avais ordonné aux soldats de s'équiper de pelles et de creuser jusqu'aux coins de la réserve afin d'empêcher les Bibliothécaires de lancer de nouveaux échanges et de piquer d'autres bouquins.

— Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé, avoua Sing, tendu.

— Les Oculateurs peuvent alimenter le verre en énergie, expliquai-je. Comme *les* Verres.

— Les Verres relèvent de la magie, contra-t-il. Le Verre Transporteur, c'est de la technologie.

— Les deux sont plus proches que tu ne l'imagines, Sing. En fait, je suis convaincu que tous ces pouvoirs sont liés. Tu te souviens de ce que tu m'as raconté pas plus tard que tout à l'heure ? À propos de ta sœur ?

— Oui, je disais que c'était dommage qu'elle ne soit pas là parce

qu'elle aurait pu se faire passer pour un des Bibliothécaires.

— Ce que j'ai fait, moi, avec ceci, enchaînai-je en désignant les Camoufleurs que j'avais récupérés dans le pantalon de Fitzroy. Écoute, ils fonctionnent exactement comme le Talent d'Australie. Si elle s'endort en pensant à quelqu'un, elle ressemble à cette personne quand elle se réveille. Eh bien, si je porte ces lunettes et que je me concentre, j'obtiens le même résultat.

— Où veux-tu en venir, Alcatraz ? interrogea Folsom.

— Je ne sais pas trop, admis-je. Je trouve ça bizarre, c'est tout. Prends ton Talent par exemple. Grâce à lui, quand tu entends de la musique, tu deviens meilleur au combat, pas vrai ?

Il acquiesça.

— Bon, et à quoi servent les Verres de Combat de Bastille ? continuai-je. Ils en font un guerrier plus accompli. Le don de mon oncle Kaz lui permet de déplacer les gens sur de grandes distances, ce qui n'est pas très éloigné de ce que fait le Verre Transporteur, n'est-ce pas ?

— D'accord, convint Sing, mais le Talent de ton grand-père, arriver en retard ? Aucun Verre ne fait ça.

— Il existe quantité de types de verre dont on ignore l'existence, arguai-je.

Je soulevai un des bandeaux de Verre Inhibiteur qu'on avait finalement réussi à ouvrir avec un trousseau de clés trouvé dans la poche de Fitzroy.

— Tu croyais que celui-ci était une légende...

Le Mokien ne répondit rien et je me retournai vers les panneaux translucides qui servaient de fenêtres. Nous approchions du palais.

— Je crois que tout est lié, répétei-je doucement. Les Talents Smedry, la technologie silimatique, les Oculateurs... et ce que ma mère essaie d'accomplir. Quels que soient ses plans.

Elle mentait quand elle disait que la loi bibliothécaire serait un progrès. Ou du moins, elle n'en était pas certaine. Ses objectifs sont différents de ceux des autres Bibliothécaires. Mais que cherche-t-elle ?

Je secouai la tête en soupirant. Je pris le livre que nous avions arraché aux griffes de Shasta. C'était déjà ça. On avait le bouquin et les deux paires de Traducteurs. J'en enfilai une et examinai la première page.

Soupes et potages pour tous, lus-je. Les meilleures recettes des

Je me figeai. Je feuilletai le volume avec inquiétude. Puis j'enlevai mes lunettes et chaussai la deuxième paire. Pareil.

Ce n'était pas le même livre.

— Quoi ? demanda Sing. Alcatraz, qu'y a-t-il ?

— Elle a échangé les bouquins ! m'exclamai-je, furieux. Ce ne sont pas les *Observations* du scribe d'Alcatraz Premier sur la chute des Incarnas. C'est le manuel de cuisine !

J'avais déjà fait les frais de ses petites mains habiles quand elle m'avait piqué le *Sable* de Rashid pour ainsi dire sous mes yeux, dans ma chambre au Chutland. Sans compter qu'elle possédait le *Talent* de mon père et était inconcevablement douée pour perdre des objets, ce qui pouvait s'avérer pratique pour les cacher.

J'abattis violemment le volume sur la table. Tout autour de moi, la luxueuse pièce meublée de rouge vacillait au rythme de l'avancée bovine.

— Ce n'est pas important pour l'instant, décréta Bastille d'une voix faible.

Elle était assise sur la banquette à côté de Folsom et Himalaya et elle avait l'air encore plus épuisée maintenant que nous avions échappé aux Bibliothécaires. Elle avait le regard flou, comme si on l'avait droguée, et elle se frottait constamment les tempes.

— Nous devons d'abord empêcher la ratification de ce traité, poursuivit-elle. Ta mère ne peut rien tirer de ce livre tant que tu as les deux paires de Verres Traducteurs.

Elle avait raison. Mokia était notre priorité à présent. La vache se gara devant le palais et je respirai un grand coup.

— Bien, vous savez tous ce que vous avez à faire ? demandai-je.

Sing, Folsom, Himalaya et le prince Rikers acquiescèrent. Nous avions discuté de nos plans pendant la coupure entre les chapitres. (Na na nère !)

— Je doute que les Bibliothécaires nous laissent agir les bras croisés, continuai-je, mais je ne vois pas bien ce qu'ils peuvent faire étant donné le nombre de soldats et de chevaliers qui gardent le château. Cela dit, ce sont des Bibliothécaires, alors soyez prêts à toute éventualité.

Ils opinèrent de nouveau. Nous nous levâmes et les fesses du bovidé s'ouvrirent pour nous laisser descendre. (Ce qui, à mon avis,

sapa un peu notre arrivée triomphale.) Bastille se mit debout elle aussi. Elle vacillait.

— Euh... je crois que tu devrais nous attendre ici, lui conseillai-je.

Elle me décocha une œillade si assassine que j'eus l'impression de me prendre un coup de balai en pleine tête. Ça me suffit comme réponse.

— OK, soupirai-je. Alors on y va.

Nous descendîmes de la vache et grimpâmes les marches du perron. Le prince appela immédiatement des gardes ; à mon avis, l'idée de se faire escorter par toute une escouade l'amusait beaucoup. Et effectivement, notre entrée dans le hall aux panneaux de verre fut assez impressionnante.

Les Chevaliers de Crystallia qui bordaient la galerie nous saluèrent et leur simple présence me rassura considérablement.

— Tu penses que ta mère a prévenu les autres de ce qui s'est passé ? murmura Sing à mon attention.

— M'étonnerait, chuchotai-je. Ses alliés ont contacté Celle dont on ne peut prononcer le nom pour lui annoncer en fanfare la capture de prisonniers de marque. Je les imagine mal se vanter d'avoir perdu lesdits prisonniers. Je crois qu'on va les surprendre.

— Je l'espère, répondit le Mokien tandis que nous approchions des portes de la salle du conseil.

J'adressai un geste aux chevaliers en faction sur le seuil avant de m'écarter.

— À vous de jouer, Votre Majesté, glissai-je à Rikers en lui faisant signe de passer devant.

— Vraiment ? Moi ?

— Allez-y, confirmai-je.

Il épousseta son long manteau, sourit jusqu'aux oreilles et pénétra dans la salle en tonnant :

— Au nom de la justice, j'exige que l'on suspende les débats sur-le-champ !

En bas des gradins, les monarques étaient assemblés à une table autour d'un imposant document. Le roi Dartmoor tenait une plume à la main, prêt à signer. Nous étions arrivés à pic. (Quel pic, d'ailleurs ?)

Celle dont on ne peut prononcer le nom était au premier rang du

groupe de Bibliothécaires. Elle tricotait gentiment un plaid.

— Que se passe-t-il ? interrogea le Grand Roi tandis que le reste de notre équipe s'entassait devant les portes.

— Les Bibliothécaires vous mentent, père ! clama Rikers. Ils ont tenté de me kidnapper !

— Misère, c'est bien la nouvelle la plus navrante que j'aie jamais entendue, commenta Celle dont on ne peut prononcer le nom. (Vous savez quoi ? Ce nom est trop pénible à taper tout le temps. À partir de maintenant, je vais l'appeler Cdonppln.)

Mes compagnons me regardèrent. Je portais mon Verre Révélateur, un œil fermé pour mieux voir à travers le monocle. Malheureusement, Cdonppln n'avait pour l'instant rien dit qui ne soit vrai. Exprès, évidemment.

— Père ! poursuivit Rikers. Nous avons les preuves de ce que nous avançons.

Il gesticula en direction des deux chevaliers qui nous accompagnaient. Ils avancèrent, portant chacun une extrémité de Fitzroy, attaché et bâillonné.

— Voici un Bibliothécaire de l'Ordre des Oculateurs Noirs ! révéla le prince. Il a participé à une machination visant à voler des livres des Archives Royales...

— Mumf mumf mumfmumfmumf, ajouta l'intéressé.

— ... machination qui s'est transformée en plan diabolique pour me kidnapper, moi, l'héritier du trône !

Rikers maîtrisait le rôle. Il avait moins l'air d'un bouffon maintenant qu'il se trouvait à la cour, dans son élément.

— Dame Bibliothécaire, dit son père en se tournant vers Cdonppln.

— Je... je ne suis pas certaine de bien saisir ce qui se passe, répondit celle-ci.

Encore une demi-vérité que mon Révélateur n'arrivait pas à démêler.

— Oh, elle saisit, Votre Majesté, intervins-je en me plaçant aux côtés du prince. Elle a ordonné l'assassinat d'Himalaya, qui est désormais membre du clan Smedry.

Mes paroles causèrent une certaine agitation.

— Dame Bibliothécaire, répéta le Grand Roi la mine de plus en

plus grave. Ces allégations sont-elles vraies ou fausses ?

— Je ne sais pas si vous vous adressez à la bonne personne, mon chou. C'est assez...

— Répondez à ma question ! rugit Dartmoor. Des Bibliothécaires ont-ils manigancé un vol et un enlèvement en terre nalhallienne au moment même où nous débattions de cet accord ?

La mamie me regarda et je vis à son expression qu'elle avait compris qu'elle était coincée.

— Je crois, dit-elle enfin, que mes collègues et moi-même aurions besoin d'une courte pause pour discuter.

— Pas de pause ! éclata le souverain. Soit vous me répondez, soit je détruis ce traité dans la seconde !

La vieille Bibliothécaire plissa la bouche et finit par poser son tricot sur ses genoux.

— J'admets que d'autres sectes bibliothécaires ont œuvré à leurs propres fins dans la cité. Cependant, c'est précisément l'une des raisons majeures qui plaident en faveur de la ratification. Cet accord confère à *mon* ordre l'autorité nécessaire pour empêcher ces autres éléments de poursuivre une guerre inutile.

— Et l'exécution de ma bien-aimée ? questionna Folsom avec véhémence.

— Pour moi, jeune homme, rétorqua Cdonppln, c'est une traîtresse et une renégate. Quel sort vos lois réservent-elles à ceux qui se montrent coupables de trahison ?

Un silence s'abattit sur l'assistance. Où était mon grand-père ? Il brillait par son absence.

— Au regard de ces développements, reprit Dartmoor, qui vote maintenant *contre* la signature du traité ?

Cinq monarques sur douze levèrent la main.

— Et je suppose que Smedry s'y opposerait encore, poursuivit le Grand Roi, s'il n'avait quitté la salle d'audience en claquant la porte. Il y a donc six voix contre six. Par conséquent, c'est moi qui dispose du vote décisif.

— Père ! interpella Rikers. Que ferait un héros ?

Dartmoor hésita. Puis (j'en frémis de gêne) il me regarda. Droit dans les yeux. Et il déchira le traité en deux.

— Je trouve révélateur, déclara-t-il à l'adresse de Cdonppln, que

vous ne soyez pas capable de contrôler vos propres troupes malgré l'importance de ces négociations. Je trouve alarmant que vous soyez prête à exécuter un de vos membres pour s'être allié à un royaume avec lequel vous *prétendez* vouloir être amie. Et, surtout, je trouve infect l'acte que j'ai failli commettre. Je veux que vous et vos Bibliothécaires ayez quitté mon territoire d'ici ce soir minuit. Les débats sont clos.

La pièce s'embrasa : pas mal de hourras (provenant notamment des gradins où siégeaient Australie et le reste du contingent mokien), quelques huées isolées, mais surtout beaucoup de bavardages excités. Drauline sortit de sa rangée de chevaliers pour poser une main sur l'épaule du roi et, dans un rare élan d'émotion, hocha la tête. Elle aussi pensait que son mari avait pris la bonne décision.

Du coup, peut-être estimerait-elle que le rôle de sa fille dans cette sombre histoire serait une preuve suffisante que Bastille méritait son titre de chevalier. Je me tournai vers celle-ci, mais ne la vis nulle part. Sing me tapota l'épaule et m'indiqua le couloir derrière moi. La jeune Crystalliotte était assise sur une chaise, les bras autour de ses genoux repliés. Elle tremblait. Elle avait perdu ses Verres de Combat lors de notre emprisonnement dans le labo et ses yeux étaient rouges et gonflés.

Je voulus aller la rejoindre, mais quelque chose me retint. Cdonppln ne semblait pas particulièrement perturbée par la tournure qu'avaient prise les événements. Elle s'était même remise à son tricot. Et ça me tracassait.

— Socrate, murmurai-je.

— Comment ? demanda Sing.

— Ce type dont on m'a parlé en cours, expliquai-je. Un de ces gars énervants qui posent tout le temps des questions.

— Euh... oui ?

Quelque chose clochait. Je commençai enfin à m'interroger sur des points auxquels j'aurais dû penser depuis bien longtemps.

Pourquoi la Bibliothécaire la plus puissante du Chutland était-elle venue négocier à Nalhalla si les monarques avaient déjà accepté de signer le traité ?

Pourquoi ne s'inquiétait-elle pas de se voir encerclée par ses ennemis, qui pourraient la capturer et la jeter en prison en un clin d'œil ?

Pourquoi me sentais-je si mal à l'aise, comme si on n'avait en fait pas vraiment gagné ?

À cet instant, Drauline poussa un cri. Elle porta une main à sa tête et s'effondra. Une seconde plus tard, tous les autres Chevaliers de Crystallia présents l'imitèrent.

— Salut, tout le monde ! s'exclama soudain une voix.

Je fis volte-face. Mon grand-père se tenait juste derrière notre petit groupe.

— Me revoilà ! annonça-t-il gaiement. J'ai raté quelque chose ?

Chapitre 21

La scène suivante fut un peu confuse.

Le public se mit à pousser des cris effrayés, tandis qu'une bande de gros bras bibliothécaires se frayaient un chemin jusqu'à Cdonppln, qui n'avait pas bougé de son siège et tricotait toujours.

Le roi Dartmoor dégaina son épée et leur fit face. Papi et moi tentâmes de le rejoindre, mais les escaliers étaient encombrés d'une foule qui cherchait désormais à fuir la salle d'audience.

— Par les Hoquets de la grande Huff ! jura mon grand-père.

— Suivez-moi, Lord Smedry ! déclara Sing en se taillant un passage jusqu'au sommet des marches.

Il trébucha.

Je ne sais pas comment vous réagiriez, vous, si un Mokien de cent soixante kilos basculait et commençait à rouler dans l'escalier dans votre direction. Mais je peux dire sans prendre de grands risques que, moi, je :

1) hurlerais comme une fillette et m'écarterais le plus vite possible.

2) hurlerais comme une gerbille et m'écarterais le plus vite possible.

3) hurlerais comme un Smedry et m'écarterais le plus vite possible.

Les gens dans l'escalier décidèrent de crier comme des gens dans un escalier, ce qui ne les empêcha pas de s'écarter en vitesse.

Papi Smedry, Folsom, Himalaya et moi chargeâmes derrière Sing. Le prince Rikers resta en haut, l'air déboussolé.

— Cette partie paraît en fait assez dangereuse, constata-t-il. Il vaut peut-être mieux que je reste ici. Pour... euh, garder la sortie.

Comme tu veux, songeai-je. Son père au moins semblait avoir du cran. Il se tenait devant le corps de sa femme, brandissant son arme contre l'ennemi. Les autres monarques, eux, étaient occupés à partir en courant.

Seul, le Grand Roi n'avait aucune chance et nous étions encore

trop loin pour l'aider.

— Hé ho ! lança soudain une voix quelque part.

Je reconnus immédiatement ma tante Patty, immobile dans le flot de fuyards. Comme toujours, son timbre mélodieux parvenait à se faire entendre malgré le fracas ambiant.

— Excusez ma brutalité, dit-elle, mais ce ne serait pas du papier toilette, là, collé sur votre jambe ?

Le premier Bibliothécaire vérifia immédiatement et devint écarlate en prenant conscience que Pattywagon avait raison. Il se baissa pour enlever le bout de papier et les combattants qui le suivaient le percutèrent de plein fouet.

La distraction fut suffisante. Avant qu'ils ne reprennent leurs positions, nous avions franchi la distance qui nous séparait de Dartmoor. Mon grand-père enfila en vitesse une paire de lunettes marquées de petites taches vertes : des Verres Boutevent. Et effectivement, une violente bourrasque se leva et envoya valser le groupe qui avançait sur nous.

— Qu'arrive-t-il aux chevaliers ? hurla le Grand Roi.

— Les Bibliothécaires ont sans doute corrompu la Pierre d'Esprit, Brig, raisonna Papi.

C'est le problème quand un caillou magique connecte les cerveaux des meilleurs guerriers d'un pays. Éliminez le caillou et vous éliminez tous les soldats avec. Un peu comme la confiscation d'un téléphone portable peut enrayer les capacités textoesques d'une flopée de collégiennes.

Papi s'évertuait à dégommer les Bibliothécaires à coups de rafales, mais nos adversaires trouvèrent rapidement une parade. Ils se déployèrent, tentant de nous encercler et d'atteindre le souverain. Le vieux bonhomme ne pouvait pas se concentrer sur tous les groupes à la fois. Ils étaient trop nombreux.

Le chaos était total. Les gens criaient, les Bibliothécaires dégainaient, le vent soufflait. Les monarques essayaient de s'échapper, mais les escaliers étaient de nouveau impraticables. Sing était par terre au pied des marches, sonné après sa chute. Il était manifestement hors service pour le moment.

— Alcatraz ! Fais sortir ces monarques ! ordonna mon grand-père en indiquant le mur. Folsom, si tu veux bien m'aider...

Après quoi, Papi Smedry se mit à chanter.

Je le dévisageai, ahuri, jusqu'à ce que je comprenne qu'il fournissait à mon cousin la musique dont il avait besoin pour déclencher son Talent. Folsom et Himalaya se mirent en mouvement et, virevoltant en tous sens, commencèrent à abattre les Bibliothécaires qui nous pressaient.

J'en profitai pour foncer vers un des gradins.

— Ohé, les monarques ! appelai-je.

Les sièges étaient vides. Leurs anciens occupants s'entassaient aux abords de la porte.

Plusieurs souverains se tournèrent vers moi. Sans me soucier d'eux, je courus jusqu'au mur, posai les mains dessus et laissai déferler une vague de puissance brise-tout. La paroi s'effondra totalement, comme sous la pichenette d'un géant.

Les têtes couronnées se précipitèrent alors dans ma direction. Elles arboraient une variété de costumes et de couvre-chefs : un homme à la peau sombre vêtu d'une tenue rouge de style africain ; le roi mokien dans son espèce de peignoir typique ; un couple royal en longs manteaux à l'europpéenne. Aucun signe du père de Bastille.

L'explication était simple : il était toujours en bas. Je l'aperçus qui tentait de traîner Drauline à l'abri. Hélas, elle pesait un bon millier de tonnes avec toute cette armure, sans compter l'énorme épée qu'elle avait attachée dans le dos. Brig dut parvenir à la même conclusion. Il détacha l'arme et la jeta sur le côté, puis il s'employa à défaire l'armure.

Je voulus descendre l'aider, mais la foule refluaît déjà vers l'issue de secours que je venais de percer et je fus une fois de plus submergé. Je dus me battre contre le flot incessant et ma progression en fut sérieusement ralentie.

— Papi ! hurlai-je, le doigt tendu vers Drauline et son époux.

Le vieillard suivit mon regard et jura. Folsom et Himalaya empêchaient toujours les Bibliothécaires d'approcher, libérant le terrain pour mon grand-père, qui se rua au secours du Grand Roi. Je luttais pour les rejoindre, sans grand succès.

L'assemblée fuyait par la brèche dans le mur. Folsom et Himalaya s'occupaient des Bibliothécaires. Mon grand-père aidait le roi Dartmoor à soulever Drauline. Tout allait bien et on n'avait finalement pas besoin de moi.

Cdonppln tricotait toujours tranquillement.

Des questions. Des questions qui me démangeaient.

Comment les Bibliothécaires ont-ils pu accéder à la Pierre d'Esprit des Crystalliotés ? Elle doit pourtant être sacrément bien gardée.

Pourquoi Cdonppln affichait-elle une mine si satisfaite ? Et qui avait fait exploser le *Busebise* ? Quelqu'un qui avait glissé dans le barda de Drauline une charge de Verre Détonateur. C'était de sa cabine qu'était partie la déflagration.

J'observai Himalaya qui se battait aux côtés de son jeune mari, dégommant ses adversaires l'un après l'autre pendant que Papi chantait un air d'opéra. Il me vint à l'idée que nous avions peut-être laissé passer quelque chose. C'est alors que je posai la question la plus importante de toutes.

S'il était possible d'avoir de bons Bibliothécaires, se pouvait-il qu'existent de méchants Chevaliers de Crystallia ? Un chevalier qui ait accès à la Pierre d'Esprit et puisse la corrompre. Un chevalier qui ait l'occasion de cacher une bombe dans le sac de Drauline. Un chevalier qui avait pris part au coup monté contre Bastille.

Un chevalier que j'avais vu de mes yeux traîner dans les Archives Royales quelques heures avant l'échange.

— Oh non... murmurai-je.

À cet instant, l'un des Crystalliotés « inconscients » proches de Papi Smedry commença à bouger. Il releva la tête et j'y lus un sourire mauvais. C'était Archédis, alias monsieur Gros Menton, so-disant le plus accompli de tous les Chevaliers de Crystallia.

J'aurais dû écouter Socrate.

— Papi ! hurlai-je tout en me débattant contre la foule.

Mais les gens, pris de panique, me repoussaient sans cesse.

Le vieillard se tourna vers moi sans interrompre son chant. Il me sourit. En un éclair, Archédis se mit debout et dégaina sa gigantesque épée, dont il abattit le pommeau sur le crâne de mon grand-père.

Face à une arme crystallioté, son Talent était impuissant. La violence du coup le fit loucher une seconde, puis il s'effondra. Privés des vocalises du vieil homme, Folsom et Himalaya cessèrent le combat instantanément et restèrent cloués sur place.

Les Bibliothécaires les plaquèrent au sol.

Je me replongeai dans la marée de fuyards. Les gradins d'en face étaient à présent complètement déserts. Ou presque. Il n'y restait que Cdonppln. La mamie me regarda en souriant et me montra son

tricot.

Au milieu du carré de laine se dessinait une tête de mort ensanglantée. Archédis se tourna vers le roi Dartmoor.

— Non ! braillai-je.

Le chevalier corrompu leva son épée... et se figea. Une frêle et silencieuse silhouette venait de s'interposer.

Bastille. Bien sûr, le dérèglement de la Pierre d'Esprit ne l'avait pas affectée... puisque les chevaliers eux-mêmes avaient retranché les liens qui l'y rattachaient.

Elle brandit la lame de sa mère. Je me demandai comment elle avait pu la retrouver dans ce champ de bataille, et surtout comment elle avait pu arriver jusque-là malgré la foule terrorisée. Elle avait récupéré quelque part une paire de Verres de Combat, mais son profil ne trompait pas : elle était toujours épuisée. Elle paraissait minuscule face à l'énorme chevalier en armure brillante.

— Voyons, la raisonna celui-ci, tu ne peux pas te battre contre moi.

Bastille ne répondit pas.

— C'est moi qui ai manœuvré pour que tu obtiennes le rang de chevalier, poursuivit-il. Tu ne le méritais pas. Ce n'était qu'une ruse pour éliminer le vieux Smedry.

Éliminer le vieux Smedry... Évidemment. On avait supposé que le coup monté était dirigé contre elle, que quelqu'un voulait qu'elle échoue de sorte qu'elle ou sa mère soit déshonorée. On n'avait pas du tout pensé à l'objet de la mission de Bastille : servir de garde du corps à Papi Smedry.

Le complot ne la visait donc pas du tout. Il visait mon grand-père. (Au cas où vous vous poseriez la question, non, je n'entendais pas leur conversation, j'étais trop loin, mais on me l'a répétée par la suite, alors lâchez-moi un peu, OK ?) Je continuai à lutter contre la marée humaine en panique. Tout se passait si vite. Bien que mon récit ait déjà consacré plusieurs pages à cette série d'événements, il n'y avait que quelques secondes à peine qu'Archédis s'était remis debout.

Je regardai, impuissant, Bastille lever l'épée de sa mère au-dessus de sa tête. Elle avait l'air si fatiguée, les épaules basses, les jambes tremblantes.

— Je suis le meilleur chevalier de tous les temps, continua Gros Menton. Et tu crois que tu peux me vaincre ?

Bastille se redressa et je vis dans ses yeux, au-delà de l'épuisement, de la douleur et de la tristesse, un éclair de force.

Elle attaqua. Cristal contre cristal, les lames s'entrechoquèrent dans un fracas plus mélodieux que des épées d'acier. Archédis la repoussa aisément. Il riait.

Elle recommença.

Leurs armes se rencontrèrent de nouveau, tintant encore et encore. Une fois de plus, il la fit reculer.

Et elle remonta à l'assaut.

Et encore.

Et encore.

Chaque fois, ses mouvements étaient plus rapides, le contact des lames plus bruyant. Elle affirma progressivement sa posture. Elle se battait et refusait la défaite.

Son adversaire cessa de rire. Il afficha une mine sérieuse, qui se fit bientôt furieuse. Bastille se jetait inlassablement sur lui, son épée projetant des éclairs iridescents dès qu'elle captait la lumière tombant des fenêtres.

Enfin, Bastille obligea Archédis à rompre.

Rares sont les gens qui, en dehors de Crystallia, ont assisté à un véritable duel entre chevaliers. Les spectateurs ralentirent leur fuite, s'arrêtèrent et observèrent la scène. Les Bibliothécaires marquèrent une pause dans la correction qu'ils infligeaient à Folsom et Himalaya. Même moi, j'hésitai. Nous gardâmes tous un silence respectueux et le chaos prit fin. On se serait cru dans une salle de concert avant la première note.

Nous étions un public venu écouter un duo. Un duo dans lequel les deux solistes essayaient de s'étriper avec leurs archets.

Le grand costaud et la frêle gamine évoluaient en cercle, leurs épées claquant l'une contre l'autre, comme des danseurs obéissant à une chorégraphie imposée. Les lames jetaient de splendides lueurs multicolores autour d'eux. Deux fous tentant de s'entre-tuer avec des arcs-en-ciel.

Bastille aurait dû perdre. Elle était plus petite, plus faible et à bout de forces. Et pourtant, chaque fois qu'Archédis la projetait au sol, elle se relevait et repartait au combat avec une fureur et une détermination renouvelées. Son père, le roi, contemplait les exploits de sa fille avec admiration. Sa mère commença à remuer. Elle

semblait perdue, malade même, mais au moins elle était consciente et ouvrait les yeux.

Archédis commit une erreur. Il trébucha légèrement sur le pied d'un Bibliothécaire abattu par Himalaya ou Folsom. C'était la première faute du chevalier. Il n'eut pas l'occasion d'en faire une seconde. Bastille fut sur lui en un battement de cœur, le forçant à reculer à grands coups d'épée.

Ahuri, Gros Menton ne parvint pas à se sortir de sa position précaire. Pire, il bascula à la renverse et tomba sur ses fesses cuirassées. La pointe de l'épée de Bastille s'immobilisa à un cheveu de sa tête. Elle aurait pu le décapiter sans problème.

— Je... je me rends, déclara-t-il, sous le choc.

Je parvins enfin à me frayer un chemin dans la foule, qui était totalement hypnotisée par le spectacle du combat. Je courus jusqu'à mon grand-père. Il était K-O, mais vivant. Je crois bien qu'il chantonnait dans son sommeil.

— Alcatraz, appela Bastille.

Elle n'avait pas bougé.

— J'aimerais que tu fasses quelque chose pour moi, reprit-elle en indiquant son adversaire.

Un grand sourire aux lèvres, je me dirigeai vers le chevalier battu.

— Écoutez, heu... se défendit-il en souriant. Je suis un agent double en fait. J'étais simplement en train de les infiltrer. Je euh... c'est vrai que vous avez un Verre Révélateur ?

J'opinaï.

— Oh !

Il n'eut pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Il savait que je décèlerais ses mensonges.

— Vas-y, ordonna Bastille avec un geste vers le plancher.

— Avec plaisir.

Je posai un doigt sur l'épée d'Archédis. Sous l'effet de mon Talent, dans un splendide craquement, la lame éclata.

Cdonppln reposa son tricot.

— Vous êtes de vilains garnements, décréta-t-elle. Pas de biscuits pour vous.

Sur quoi, elle disparut, littéralement, remplacée par une statue

qui lui ressemblait en tout point.

Épilogue royal (pas un chapitre)

Le moment vient toujours, dans un livre, de se poser une question vitale : « Où est mon déjeuner ? »

Ce moment n'est pas encore venu. En revanche, il est temps de s'interroger sur un autre point, presque aussi important : « Bon, à quoi ça sert tout ça ? »

C'est une excellente question. Nous devrions nous la poser à propos de tout ce que nous lisons. Le seul problème, c'est que je ne sais absolument pas comment y répondre.

C'est à vous de le faire, en fait. Mon but en écrivant ce livre était d'examiner ma vie, de l'exposer, de l'illuminer. Ainsi que l'a dit Socrate jadis : « Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue. »

Il est mort pour avoir voulu transmettre cet enseignement. Moi, j'aurais dû mourir il y a bien des années de ça. Au lieu de quoi, je me suis montré lâche. Vous finirez par comprendre de quoi je parle.

Cet ouvrage n'a d'autre signification que celle que vous lui donnerez. Certains y liront une fable sur les dangers de la renommée. Pour d'autres, il s'agira d'une histoire sur comment un défaut peut devenir un talent. Beaucoup n'y trouveront qu'une source de plaisir et d'amusement, et ça me convient parfaitement. Enfin, un dernier groupe de lecteurs y apprendront qu'il faut systématiquement tout remettre en question, même ce en quoi l'on croit.

Car, voyez-vous, les vérités les plus importantes peuvent toujours passer l'épreuve de l'interrogatoire.

Une semaine après la défaite d'Archédis et des Bibliothécaires, je me trouvais dans la salle d'audience du Conclave des Rois. Papi Smedry, vêtu de son meilleur smoking, était assis à ma gauche. Bastille était à ma droite, arborant l'armure flamboyante des Chevaliers de Crystallia. (Oui, évidemment, elle avait récupéré son ancien grade. Difficile pour les Crystalliotés de le lui refuser après avoir assisté à sa victoire sur Gros Menton pendant qu'eux-mêmes étaient vautrés sur le plancher, la bave aux lèvres.)

Je n'avais toujours pas démêlé le rôle exact d'Archédis. D'après mes renseignements, la Pierre d'Esprit était un fragment de la Cime

du Monde. Tout comme celle-ci, la Pierre a la propriété d'irradier énergie et savoir à tous ceux qui y sont connectés. Archédis avait réussi à résister aux méfaits de la Pierre corrompue en s'en retranchant lui-même.

Bref, vu que ni lui ni Bastille n'étaient reliés au caillou et qu'ils étaient tous deux équipés de Verres de Combat, leurs forces en avaient été égalisées. Et Bastille l'avait battu. Elle avait gagné grâce à une combinaison de talent et de ténacité qui, à mon avis, constituent les deux qualités majeures du chevalier. Elle n'avait pour ainsi dire pas quitté son armure argentée depuis qu'on la lui avait rendue. Une épée de cristal, fraîchement liée à sa personne, était attachée dans son dos.

— Bon, ça avance, oui ? aboya-t-elle. Mille millions de tessons, Smedry. Ton père est une vraie starlette !

Je souris. C'était un autre signe qu'elle allait mieux : elle était redevenue une charmante jeune fille.

— C'est quoi ton problème ? me demanda-t-elle. Arrête de me regarder comme ça !

— Je ne te regarde pas comme ça, me défendis-je. Je suis en train de me livrer à un monologue intérieur qui explique au lecteur tout ce qui s'est passé depuis la fin du dernier chapitre. On appelle ça un dénouement.

Elle leva les yeux au ciel.

— Dans ce cas, on ne peut pas vraiment avoir cette conversation, toi et moi, contra-t-elle. C'est juste un truc que tu as ajouté dans ton texte quand tu as écrit le bouquin des années plus tard. C'est une figure de style. Ce dialogue n'a jamais eu lieu.

— Oh... d'accord, admis-je.

— T'es bizarre comme gars.

Bizarre ou pas, j'étais heureux. Oui, ma mère s'était enfuie avec le livre. Oui, Cdonppln nous avait échappé aussi. Mais nous avions neutralisé Archédis, sauvé Mokia et récupéré la paire de Verres Traducteurs appartenant à mon père.

Je la lui avais montrée. Il avait été surpris, puis l'avait prise et s'était remis à ce soi-disant « travail important » qui l'avait occupé pendant que nous risquions nos vies et que se jouait l'avenir des Royaumes Libres. Nous étions censés découvrir la nature de ces mystérieuses activités aujourd'hui lors d'une présentation de ses résultats aux monarques. Apparemment, c'était sa façon de révéler

ses trouvailles.

Donc, naturellement, c'était un véritable cirque. Non, vraiment. Un cirque s'était installé devant le palais pour amuser les gamins pendant que leurs parents se pressaient dans la salle d'audience pour écouter le grandiose discours de mon père. La pièce était presque aussi bondée que le jour de la ratification du traité.

Avec un peu de chance, il y aurait moins de petites plaisanteries bibliothécaires. (Ah, ces délirants Bibliothécaires et leurs petites plaisanteries !)

Un grand nombre de journalistes étaient présents, impatients d'entendre ce que mon père avait à annoncer.

La dernière fois qu'Attica avait tenu une séance de ce genre, c'était pour expliquer qu'il avait mis au point un moyen de rassembler les Sables de Rashid. La fois d'avant, il s'agissait des secrets du Verre Transporteur. Les Nalhaliens attendaient beaucoup de cette nouvelle intervention.

Moi, je n'arrivais pas à me sortir de l'idée que ce n'était pas très bon pour l'ego de mon père. Non, sérieusement, un cirque ?!

Je coulai un regard vers Bastille.

— C'était ton pain quotidien quand tu étais petite, pas vrai ? lui demandai-je.

— Quoi donc ?

— La célébrité. Les reporters. Les gens qui suivent le moindre de tes gestes.

Elle acquiesça.

— Comment tu l'as vécu ? repris-je. Comment as-tu pu ne pas te faire bouffer ?

— Comment sais-tu si je ne me suis pas fait bouffer ? Les princesses ne sont-elles pas censées être douces et gentilles ? Porter des robes roses et des tiares ?

— Euh...

— Des robes roses... répéta la Crystalliotte. On m'en a offert une un jour. Je l'ai brûlée.

Ah?! ! songeai-je. C'est vrai, j'oubliais. Bastille a échappé aux griffes de la notoriété en devenant une fichue psychopathe.

— Tu apprendras, fiston, intervint Papi Smedry. Ça prendra un peu de temps, mais tu trouveras une solution.

— Mon père n'en a pas trouvé, lâchai-je.

Le vieil homme hésita.

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il enfin. Je crois que si, pendant un moment. Plus ou moins à l'époque de son mariage. Après... il a oublié, tout simplement.

À l'époque de son mariage. Ces paroles me firent penser à Folsom et Himalaya. Nous leur avions réservé des sièges, mais ils étaient en retard. J'examinai la foule et les vis justement se frayer un passage jusqu'à nous. Mon grand-père leur fit de grands signes de la main, bien que les jeunes mariés nous aient déjà repérés.

Du Papi tout craché.

— Désolé, s'excusa mon cousin en s'installant. On voulait terminer nos bagages.

— Vous n'avez pas changé d'avis alors ? interrogea le vieillard.

Himalaya opina.

— Nous déménageons au Chutland. Il n'y a pas grand-chose que je puisse faire d'ici pour mes camarades Bibliothécaires.

— Nous allons mettre sur pied un réseau de résistance pour les bons Bibliothécaires, expliqua Folsom.

— Les B.B., renchérit sa femme. J'ai commencé à travailler sur un tract.

Elle sortit une feuille de son sac et me la tendit : 10 étapes pour être moins infâme, un guide pratique pour tous ceux qui ne veulent plus que Bibliothécaire rime avec enfer.

— C'est... euh... super, commentai-je.

Je ne savais pas trop comment réagir. Heureusement, mon père choisit ce moment pour entrer en scène, ce qui était une excellente nouvelle parce que ce chapitre commençait à traîner en longueur.

Les monarques siégeaient à une longue table devant une estrade. Un silence se fit tandis qu'Attica Smedry, vêtu de la blouse noire des scientifiques, approchait.

— Ainsi que vous le savez peut-être, commença-t-il, je suis récemment revenu de la Bibliothèque d'Alexandrie. J'y ai passé un temps en tant que Conservateur, échappant à leurs griffes sans dommage pour mon âme grâce à un plan particulièrement subtil.

— Ah ! grommela Bastille. Un plan subtil et une aide que tu ne méritais pas.

Sing, assis devant nous, se retourna et la gratifia d'un regard désapprobateur.

— Mon but, poursuivit mon père, était d'accéder à la légendaire collection contrôlée par les Conservateurs. Muni de la paire de Verres Traducteurs que j'avais réussi à façonner à partir des Sables de Rashid...

Une vague de murmures balaya alors la salle.

— ... j'ai pu déchiffrer des textes rédigés en Langue Oubliée, continua-t-il. Les Conservateurs m'avaient pris et intégré dans leurs rangs, mais je parvins à garder suffisamment de mon libre arbitre pour récupérer mes Verres et lire avec. Ainsi, j'ai eu accès aux contenus les plus précieux de la Bibliothèque.

Il s'arrêta et se pencha en avant, un sourire triomphal aux lèvres. Il avait sans conteste beaucoup de charme quand il voulait impressionner la galerie.

À cet instant, en contemplant ce sourire, j'aurais juré que j'avais rencontré mon père quelque part, bien avant ma visite à Alexandrie.

— Ce que j'ai fait, reprit-il, était dangereux. D'aucuns diront « bravache ». J'ignorais si, une fois devenu Conservateur, j'allais disposer d'assez de liberté pour étudier les volumes, si je serais capable d'activer mes Verres.

Il marqua une pause, savourant son effet.

— Mais je l'ai fait quand même. À la Smedry !

— Cette phrase est de moi, chuchota mon grand-père.

Attica enchaîna :

— J'ai passé ces deux dernières semaines à retranscrire tout ce que j'ai mémorisé de mes lectures. Des secrets perdus dans les replis du temps, des mystères connus des seuls Incarnas. Je les ai analysés et je suis le premier (et le seul) homme en deux mille ans à avoir lu et compris leurs œuvres.

Il contempla son public.

— Et c'est ainsi que j'ai découvert comment les Talents Smedry ont été créés et donnés à ma famille.

Hein ?!

— Impossible, décréta Bastille.

Autour de nous, la foule se mit à murmurer avec animation.

Je regardai mon grand-père. Bien que le bonhomme soit généralement plus délirant qu'une expédition de pingouins en Floride, je capte de temps en temps un soupçon de bon sens dans ses yeux. Il possède une profonde sagesse qu'il ne montre pas souvent.

Il se tourna vers moi. Nous nous dévisageâmes et je vis qu'il était inquiet. Très inquiet.

— Je prévois que de grandes choses découleront de cette découverte, annonça mon père, rétablissant instantanément le silence. En poursuivant encore un peu mes travaux, je crois pouvoir comprendre comment distribuer des Talents aux gens ordinaires. J'imagine un monde, pas si lointain, où tout le monde aura un don Smedry.

Il avait fini. Il descendit de son podium et se mit à discuter avec les monarques. La salle s'emplit du bourdonnement des conversations. Je me surpris à me lever et me frayer un chemin jusqu'à la table des souverains. Les chevaliers qui montaient la garde s'écartèrent à mon arrivée.

— ... besoin d'accéder aux Archives Royales, expliquait mon père.

— Pas une bibliothèque, soufflai-je machinalement.

Attica ne me remarqua pas.

— Il s'y trouve des livres qui me seraient utiles dans mon enquête, maintenant que j'ai récupéré mes Verres Traducteurs. Un volume, en particulier, qui brillait par son absence à Alexandrie. Les Conservateurs prétendaient que leur exemplaire avait brûlé lors d'un très étrange incident. Heureusement, je crois qu'il en existe une autre copie ici.

— Elle n'y est plus, dis-je doucement.

Il se tourna vers moi. Plusieurs rois l'imitèrent.

— Que dis-tu, fils ?

— Tu n'as donc vraiment rien suivi de ce qui s'est passé la semaine dernière ? m'énervai-je. Mère a le livre. Celui que tu veux. Elle l'a volé dans les Archives.

Mon père eut un moment d'hésitation, puis s'excusa auprès des monarques et me prit à part.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Elle l'a volé, répétais-je. Ton bouquin, celui écrit par le scribe d'Alcatraz Premier. Elle l'a piqué dans les Archives. C'est ce qui nous a « occupés » toute la semaine dernière !

— Je croyais qu'il était question d'une tentative d'assassinat sur les rois.

— En partie seulement. Je t'ai même envoyé un message te demandant de venir nous aider à protéger les Archives, mais tu l'as totalement ignoré !

Il agita la main d'un air indifférent.

— J'étais plongé dans des problèmes autrement plus importants, décréta-t-il. Tu te trompes certainement. Je vais examiner la collection moi-même et...

— Déjà fait, coupai-je. J'ai consulté tous les volumes en Langue Oubliée. Ce ne sont que des manuels de cuisine, des registres, ce genre de choses. Sauf celui qu'a pris ma mère.

— Et tu l'as laissée faire ? s'offusqua Attica.

Laisser faire. Je respirai profondément. (Et la prochaine fois que vous trouvez que vos parents sont soûlants, je vous suggère de relire ce passage.)

— Je crois, intervint une nouvelle voix, que le jeune Alcatraz a fait tout ce qu'il était en son pouvoir pour arrêter ce vol.

Mon père pivota et se retrouva face à face avec le roi Dartmoor en manteau bleu et or et couronne. Le souverain hocha la tête à mon attention.

— Le prince Rikers m'a raconté les événements avec moult détails, Attica. Il paraît qu'un nouveau roman est en préparation.

Génial.

— Ah... hésita mon père. Eh bien... alors... ça change tout...

— Et Attica, reprit Brig, donner des Talents à tout un chacun, est-ce vraiment sage ? À ce que l'on dit, ils sont parfois totalement imprévisibles...

— Il est possible de les contrôler, éluda mon père. Le peuple rêve d'avoir nos pouvoirs. Et grâce à moi, ce rêve deviendra réalité.

C'était donc ça. Mon père s'assurait une place dans l'histoire des Royaumes Libres : le héros qui donna des Talents au commun des mortels.

Mais si tout le monde avait un don Smedry, alors... qu'est-ce que ça signifiait pour nous ? Nous n'aurions plus rien de spécial. L'idée me rendit légèrement malade.

Oui, d'accord, c'est égoïste, mais c'est vraiment l'effet que me

faisait la nouvelle. Et c'est (peut-être) le comble de cette histoire. Après tout ce que j'avais enduré, après ces combats pour la cause des Royaumes Libres, j'étais encore trop perso pour accepter de partager nos Talents.

Car c'étaient eux qui faisaient de nous des êtres d'exception, pas vrai ?

— Il faut que je réfléchisse, conclut mon père. Il semble que nous allons devoir partir en quête de cet ouvrage. Même si cela implique un face-à-face avec... elle.

Il salua la tablée royale et s'éloigna. Il accueillit les journalistes avec un sourire, mais je voyais bien qu'il était soucieux. La disparition de ce livre avait ruiné ses plans.

Tant pis pour lui, songeai-je. Il n'avait qu'à être plus attentif.

En même temps (et je sais que c'est idiot), je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment que je l'avais laissé tomber. Que tout était ma faute. J'essayai de penser à autre chose et retournai auprès de Papi et compagnie.

Mes parents avaient-ils jamais ressemblé à Folsom et Himalaya ? Radieux, amoureux, impatientes ? Si oui, où les choses avaient-elles déraillé ? Himalaya était une Bibliothécaire et Folsom un Smedry. Étaient-ils destinés au même sort que Shasta et Attica ?

Et des Talents pour tous. Je repensai à l'inscription que j'avais déchiffrée sur les murs du tombeau d'Alcatraz Premier.

Nos désirs ont causé notre perte. Nous voulions toucher du doigt les pouvoirs éternels pour nous les approprier. Mais nous avons rapporté avec eux quelque chose qui n'aurait jamais dû quitter son antre...

Le fléau d'Incarna. Celui qui déforme, qui corrompt et qui détruit.

Le Talent Ténébreux.

Où que les recherches de mon père le conduiraient dans ses efforts pour « fabriquer » des dons Smedry, je résolus de le suivre. Je le surveillerais et tâcherais de l'empêcher de faire quoi que ce soit de trop téméraire.

Je devais être prêt à l'arrêter, si nécessaire.

Les dernières pages

Alcatraz monte sur scène et sourit au public. Il regarde la caméra bien en face.

— Salut, dit-il. Et bienvenue dans l'émission de l'après-livre. Je suis Alcatraz Smedry.

— Et je suis Bastille Dartmoor, annonce une adolescente en rejoignant Alcatraz sur les planches.

— Nous sommes ici ce soir pour vous parler du fléau pernicieux qui envahit la jeunesse d'aujourd'hui. Une habitude affreuse, monstrueuse, qui la détruit de l'intérieur.

Bastille se tourne vers la caméra.

— Il veut parler, bien sûr, de ces jeunes qui sautent des chapitres entiers pour commencer par les dernières pages d'un livre.

— Nous appelons cette activité « der-paginer », enchaîne Alcatraz. Vous pensez sans doute que cela ne vous concerne pas, que cela ne touche pas vos amis. Mais les études montrent une recrudescence de 4 000,024 % des cas de der-paginerie dans les sept minutes qui viennent de s'écouler.

— Tout à fait, Alcatraz, confirme Bastille. Et savais-tu que la der-paginerie était l'une des causes principales de cancer chez les chauves-souris frugivores domestiques ?

— Vraiment ?

— Oui, absolument. En outre, der-paginer provoque chez ses adeptes la perte du sommeil, l'apparition de poils dans des endroits étranges et peut diminuer votre capacité à jouer à Halo de 45 %.

— Wouahou ! s'exclame Alcatraz. Quel est l'intérêt alors ?

— On l'ignore, répond Bastille. Tout ce que l'on sait, c'est que cela arrive et qu'on ne comprend pas complètement cette terrible maladie. Heureusement, nous avons pris des mesures pour combattre cette épidémie.

— Comme insérer des émissions après-livres complètement nazes, par exemple ? devine Alcatraz.

— Absolument ! Ne vous laissez pas tenter par la der-paginerie,

les amis ! Souvenez-vous : plus vous en savez...

— ... plus vous pouvez en oublier ! complète Alcatraz. Et maintenant, bonsoir ! Et ne manquez pas notre rendez-vous de la semaine prochaine, où nous discuterons des dangers du crachat de gerbille !

RE-NOTE DE L'AUTEUR

Non, on n'a pas tout à fait fini. Un peu de patience. On n'a eu que trois dénouements pour l'instant. On peut s'en envoyer encore un petit. Mes deux autres bouquins comportaient une postface, alors celui-ci en aura une aussi. (Et s'il faut envoyer quelqu'un à Valinor pour justifier cette ultime conclusion, dites-le-moi ! Mais ce n'est pas ce qui me fera épouser Rosie, n'en déplaise à monsieur Tolkien.)

Bref, nous y voici. Ma première visite à Nalhalla, mes premiers démêlés avec la célébrité. Vous avez vu les actions d'un héros et celles d'un imbécile... et vous savez qu'ils ne sont que les deux facettes d'une même personne.

C'est vrai, je vous avais annoncé que vous me verriez échouer dans ce tome. Et en un sens, c'est le cas. J'ai laissé filer ma mère avec le texte Incarna. Cependant, je conçois que vous vous attendiez à un échec un peu plus retentissant.

Vous auriez dû vous y attendre. Je ne vous préviendrai pas quand arrivera la méga cata. La surprise n'en sera que plus douloureuse.

Vous verrez.

L'AUTEUR

Brandon Sanderson est la deuxième cause majeure de cancer chez les chauves-souris frugivores domestiques. Il n'a pas écrit ce livre, qui est l'œuvre d'Alcatraz Smedry. Mais comme le nom de Brandon est synonyme d'*Elantris*, du cycle des *Fils-des-Brumes* et autres « gros bouquins rasoirs de Fantasy que personne ne veut lire », Alcatraz s'est dit que ce serait une bonne idée de l'utiliser. Histoire d'éviter que les Bibliothécaires ne découvrent ce qu'il contient réellement.

Brandon Sanderson est un de ces individus pénibles qui répond toujours à une question par une autre. Vous voulez savoir pourquoi ? En quoi ça vous intéresse ? Qu'espérez-vous découvrir ? Pourquoi vouloir en apprendre plus sur sa personne ? Ne comprenez-vous pas que ce type est une andouille finie ?

Fin. (Enfin.)

REMERCIEMENTS

Je veux remercier mon génial agent, Joshua Bilmes, parce qu'il est, ben, génial. Merci aussi à mon éditrice chez Scholastic, Jennifer Rees, dont le plaisant caractère et le savoir-faire éditorial facilitent tant le travail que suppose la publication d'un livre. Peter et Karen Ahlstrom ont gentiment accepté de lire le manuscrit et de me faire part de leurs excellentes suggestions. Janci Patterson a également partagé avec moi ses précieuses impressions (même si elles étaient inscrites à l'encre rose !). Je souhaite aussi remercier ma chère épouse, Emily Sanderson, dont l'aide sur ce projet a pris trop de formes différentes pour que je les liste ici. Enfin, un grand merci tout particulièrement aux élèves de la classe de sixième de Mrs Bushman (vous vous reconnaitrez !) qui se sont montrés si enthousiastes à propos de mes livres.

Brandon Sanderson

Félicitations !

Vous avez persévéré dans votre quête de la vérité et êtes courageusement arrivés au bout du troisième volume de mon histoire. Voici le début du tome suivant de mes mémoires...

Et donc j'étais là, un ours en peluche rose à la main. Il arborait un petit nœud rouge et un sourire tout à fait engageant, mignon et ursin. Ah, et puis il faisait tic-tac aussi.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant, tu le lances, andouille ! répondit impérieusement Bastille.

Intrigué, je jetai le nounours par la fenêtre ouverte en direction d'une petite pièce remplie de sable. Une seconde plus tard, une explosion retentit, me catapultant en arrière. Je m'écrasai contre le mur du fond.

Je laissai échapper un misérable « eurk ! » de douleur et glissai sur le plancher. Je clignai des yeux furieusement afin de réajuster ma vision. Une myriade de fragments de plâtre (le genre qu'on applique sur les plafonds dans l'unique but de les voir se détacher puis tomber spectaculairement par terre en cas de déflagration) se détacha et tomba spectaculairement par terre. J'en reçus un sur le crâne.

— Aïe ! gémis-je sans bouger. Bastille, c'est moi ou cet ours en peluche vient d'exploser ?

— Correct, confirma-t-elle en s'approchant de moi.

Elle portait un uniforme bleu-gris aux allures militaires et de longs cheveux raides et argentés lui encadraient le visage. À sa ceinture pendait un petit fourreau d'où sortait une énorme garde. Il s'agissait bien sûr de son épée crystallote. Bien que l'étui ne dépasse pas les trente centimètres, si Bastille dégainait, la lame aurait la taille d'une arme normale.

— Bon, parfait, repris-je. *Pourquoi* cet ours en peluche vient-il d'exploser ?

— Parce que tu l'as dégoupillé, gros malin. À quoi tu t'attendais ?

Je m'assis en grognant. La salle dans laquelle nous nous trouvions (le Complexe Royal d'Expérimentation en Armement de Nalhalla)

était entièrement blanche et vide. Une ouverture avait été pratiquée dans l'une des parois. Elle donnait sur une zone de tir couverte de sable. Il n'y avait aucune autre fenêtre et aucun meuble, à part le placard sur notre droite.

— À quoi je m'attendais ? répétais-je. Je ne sais pas... à ce qu'il joue un peu de musique peut-être. Ou qu'il dise « Maman ». Là d'où je viens, il n'est pas dans les habitudes ursines d'exploser.

— Là d'où tu viens, il y a un paquet de trucs qui ne tournent pas rond, contra la Crystalliotte. Je parie que vos caniches non plus n'explorent pas.

— Non, effectivement.

— Dommage.

— En fait, ça, ce serait carrément pas mal, convins-je. Mais des nounours ? C'est mégadangereux !

— Bah !

— Voyons, Bastille. Ce sont des jouets d'enfants !

— Justement. Comme ça, les gamins ont de quoi se défendre, c'est évident.

Elle leva les yeux au ciel et se dirigea vers la fenêtre. Elle ne me demanda pas si j'étais blessé. Du moment que je respirais encore, ça lui suffisait.

Je me relevai tant bien que mal.

— Puisque tu veux savoir... commençai-je.

— Je ne veux rien du tout.

— ... je vais bien.

— Super.

Je la rejoignis à son poste d'observation, un peu inquiet.

— Quelque chose t'ennuie ?

— À part toi, Smedry ?

— Je t'ennuie non-stop, admis-je. Et tu es toujours un peu ronchon. Mais aujourd'hui tu es décidément *méchante*.

Elle croisa les bras et me coula un regard en coin. Je vis son expression s'adoucir légèrement.

— Ouais... avoua-t-elle.

J'arquai un sourcil.

— C'est juste que... je n'aime pas perdre.

— Perdre ? m'étonnai-je. Bastille, tu as réintégré les rangs des Chevaliers, dénoncé (et vaincu en duel) un traître au sein de ton ordre et empêché les Bibliothécaires de kidnapper ou de tuer le Conclave des Rois. Si c'est ce que tu appelles « perdre », tu as de drôles de définitions.

— Plus drôles que ta bobine ?

— Bastille, grondai-je.

Elle s'accorda à la fenêtre en soupirant.

— Celle dont on ne peut prononcer le nom s'est échappée. Ta mère s'est fait la malle en emportant une paire de Verres Traducteurs. Et maintenant que le traité est tombé à l'eau et que les Bibliothécaires n'ont plus à faire semblant, ils s'acharnent comme des fous sur Mokia.

— Tu as fait ce que tu pouvais, raisonnai-je. Et moi aussi. Il faut passer la main à présent.

Elle n'avait pas l'air particulièrement convaincue.

— Si seulement il y avait quelque chose à faire, soupira-t-elle. Si seulement on pouvait faire quelque chose !

Je hochai la tête. Je la comprenais. Mon évasion du Chutland s'était transformée en une mission pour arracher mon père aux griffes des Conservateurs de la Bibliothèque d'Alexandrie, sur quoi, on s'était embarqués dans une histoire politique pour empêcher Nalhalla de signer un pacte avec les Bibliothécaires. Maintenant, enfin, ça se calmait un peu. Et (ce n'était pas trop surprenant) d'autres que nous, des gens avec davantage d'expérience que Bastille et moi, s'occupaient à présent des tâches les plus importantes. J'étais un Smedry et elle un Chevalier de Crystallia de plein droit, mais nous n'avions quand même que treize ans. Même dans les Royaumes Libres (où on ne se soucie guère des questions d'âge), ce n'était pas rien.

Bastille avait suivi une formation accélérée et avait obtenu son grade de Chevalier très tôt. Le reste des membres de son ordre comptait sur elle pour parfaire son entraînement après quelques défaillances ces derniers mois. Elle passait la moitié de ses journées à s'acquitter de ses devoirs à Crystallia.

Quant à moi, je dédiais le plus clair de mon temps à Nalhalla à mon éducation. Heureusement, c'était autrement plus intéressant que l'école chutlandaise. Ici, j'apprenais à manier les Verres

oculatoires, à mener des négociations, à utiliser des armes locales. Être un Smedry, apparemment, c'était un peu un mélange entre un agent secret, un commando de forces spéciales, un diplomate, un général et un goûteur de fromage.

Je ne vais pas vous mentir. C'était méchamment cool. Au lieu de rester les fesses collées à une chaise pendant des heures à écrire des disserts de bio ou à écouter monsieur Layton, le prof de maths, glorifier les vertus de la mise en facteur, je balançais des nounours grenades et je sautais du haut des gratte-ciel. C'était vraiment marrant au début.

Bon, d'accord. C'était vraiment marrant TOUT LE TEMPS.

Mais il manquait quelque chose. Avant, même si je n'avais aucune idée de ce que je faisais, ni de ce dans quoi je m'étais embarqué, on était impliqués dans des événements importants. Maintenant, on n'était... on n'était que des gamins. Et c'était rageant.

— Il va se passer quelque chose, c'est obligé, déclarai-je. Quelque chose d'excitant.

À suivre...